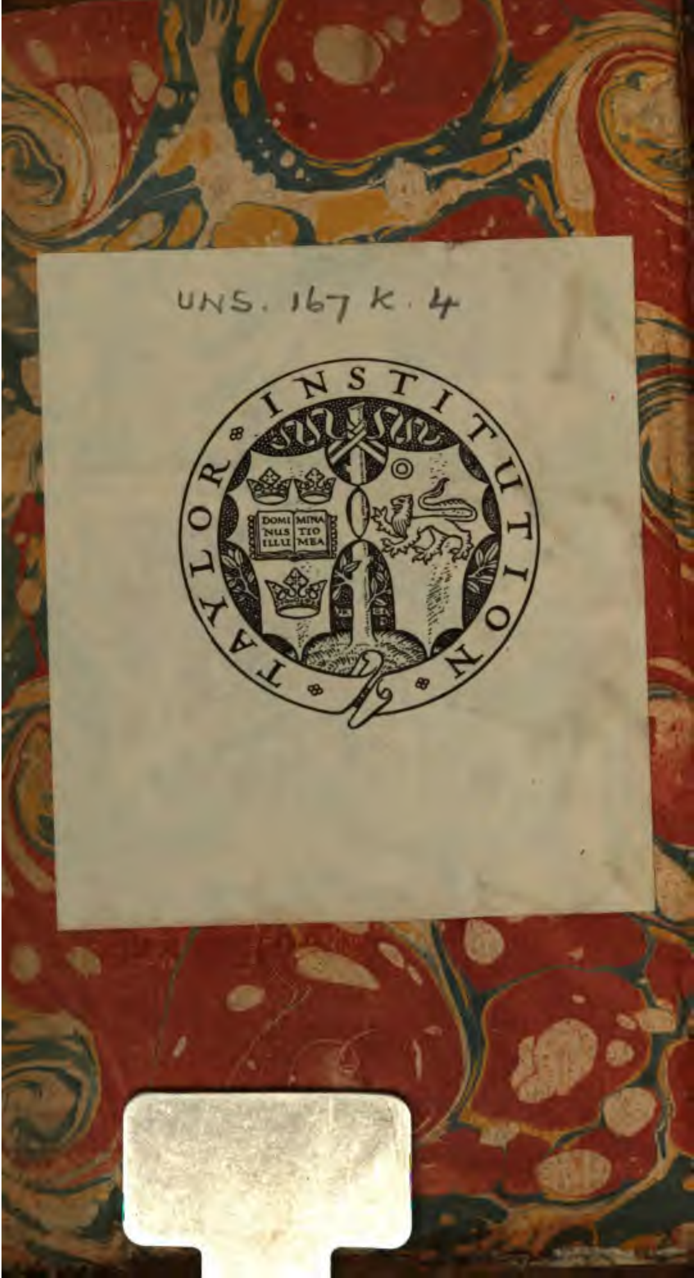



TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA



LES TROIS SIECLES DE LA LITTÉRATURE FRANÇOISE, OU TABLEAU DE L'ESPRIT DE NOS ÉCRIVAINS,

Depuis FRANÇOIS *I, jusqu'en* 1779 :

PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

*Par M. l'Abbé S**** DE CASTRES.

Quatrieme Edition, corrigée & augmentée considérablement.

TOME QUATRIEME.



A LA HAYE,

Et se trouve à PARIS,

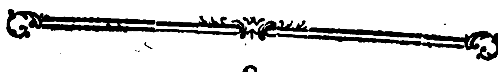
Chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire de la REINE, de MADAME, & Madame la COMTESSE D'ARTOIS, rue des Mathurins, Hôtel de Cluny.

M. DCC. LXXIX.

His ego gratiora dictu esse scio ; sed me vera pro gratis loqui, etsi meum ingenium non moneret, necessitas cogit. Vellem equidem vobis placere, Quirites : sed multò malo vos salvos esse, qualicumque erga me animo futuri estis. Tit. Liv. L. 4, nº. 96.



LES TROIS SIECLES DE LA LITTÉRATURE FRANÇOISE.



S

1. SABATIER, [*N.*] Professeur d'Eloquence au Collége de Tournon, né à Cavaillon en 1734.

Les Journaux ont parlé très-avantageusement de ses Poésies, dont le Recueil parut il y a quelques années : on a laissé dire les Journalistes, & la très-grande dose d'encens que l'Auteur du Mercure *, entr'autres, leur avoit

* Voyez le Mercure du mois de Janvier 1767.

prodigué, n'a pas aveuglé les Connoisseurs sur la médiocrité de ces Poésies. Dans le fond, rien de plus froid, de plus sec, de plus décharné, de plus amphigourique, que la Muse de M. *Sabatier* de Cavaillon. Ses *Odes* sur-tout, qui forment la principale partie de son Recueil, ne sont, pour la plupart, qu'un amas de grands mots, vuides de pensées & de raison. Ce n'est pas ainsi que s'énonce l'enthousiasme; son désordre est lumineux, ses écarts sont sublimes, sa chaleur pénétrante. Le Poëte dont nous parlons, a cependant entrepris de le célébrer. Qu'on lise l'Ode qu'il a composée sur ce sujet, & qui passe pour son chef-d'œuvre: on verra que ce n'est qu'une déclamation vague, un tissu de phrases détachées, d'expressions boursouflées, qui ne disent rien, *fumum ex fulgore, non ex fumo dare lucem, cogitat.*

Les *Epîtres* du Professeur de Tournon sont moins mauvaises, &, par une méprise singuliere, moins vantées que ses Odes. Si la versification n'en est pas continuement agréable, si le style est quelquefois emphatique, les principes en sont du moins conformes à la raison & au bon goût.

Sa Prose est plus intéressante que ses Vers. Il a principalement un *Discours* à la tête de son Recueil, dont les Gens éclairés doivent faire

ees. Ce Discours est rempli d'excellentes observations; il annonce la connoissance, l'amour des regles, & une littérature infiniment plus saine que celle de tant de prétendus Législateurs, qui n'ont pas craint de donner leurs conceptions chimériques pour des préceptes sûrs & des moyens de succès.

2. SABBATHIER, [*François*] de l'Académie Etrusque de Cortonne, Professeur au Collége de Châlons-sur-Marne, & Secrétaire perpétuel de l'Académie de cette derniere ville, né à Condom en 17..

Erudit & laborieux Ecrivain, qui n'a pas été effrayé de l'idée d'une immense Compilation, qu'il continue avec persévérance. Cet Ouvrage, dont treize volumes ont déjà paru, a pour titre, *Dictionnaire pour l'intelligence des Auteurs classiques*. Il est fait avec soin, écrit avec méthode, & suppose du discernement & une grande connoissance des Auteurs Grecs & Latins. On y desireroit seulement plus de précision, plus de correction & d'égalité dans le style, quelquefois plus de sévérité dans le choix des Auteurs, ainsi que dans celui des morceaux de leurs Ecrits, qu'il met à contribution.

Si M. *Sabbathier de Condom* attache la gloire

de ſon nom à la groſſeur & au nombre des volumes, il ne ſera pas inutile de lui faire obſerver que le petit Traité de *Longin* eſt devenu immortel, tandis que les Œuvres volumineuſes d'une infinité d'Auteurs ſont oubliées.

On pourroit lui donner encore un autre conſeil, auſſi-bien qu'à M. *Sabatier* de Cavaillon, celui de ne pas déſavouer des Ouvrages qui ne leur ſont point attribués. C'eſt cependant ce qu'ils ont fait, d'une maniere offenſante pour l'Auteur, à l'égard du Livre intitulé, *Tableau philoſophique de l'Eſprit de M. de Voltaire.* Il eſt ſans doute dans la regle que la foibleſſe & la timidité ne jouiſſent point, aux yeux du Public, de la gloire d'un Ecrit qui ne peut être que l'effet du zele & du courage; mais cette timidité va juſqu'à la crainte ſervile, quand elle s'empreſſe avec affectation de déſavouer ce que tout honnête Littérateur voudroit avoir fait pour l'honneur des Lettres, les intérêts de la juſtice & de la vérité.

3. SABATIER, [*Antoine*] Abbé, né à Caſtres en 1742.

Ceux qui deſireront des éclairciſſemens ſur le perſonnel de cet Auteur, pourront conſulter le *Diſcours Préliminaire* de cette nouvelle édition; les articles *Condorcet*, *Helvetius*, *Laus-de-Boiſſi*, *Paliſſot*, *Robé*, &c., ainſi que les *Lettres* qui terminent ce volume.

SABLIERE, [*Antoine* RAMBOUILLET DE LA] Secrétaire du Roi, né à Paris en 1615, mort dans la même ville en 1680.

Ses *Madrigaux* sont si délicats, si naïfs, l'expression en est si aisée, si naturelle, qu'ils ont garanti son nom de l'oubli, & nous l'ont transmis avec éloge : tant il est vrai qu'il vaut beaucoup mieux ne s'attacher qu'à un seul genre, fût-il d'une classe inférieure, & y exceller, que de traiter un objet au dessus de ses forces, ou d'en traiter plusieurs avec des talens & des succès médiocres.

L'immortalité est, pour les Auteurs, une loterie où la valeur des billets est marquée par le prix des Ouvrages ; tel, avec un seul billet, parvient à gagner un lot distingué ; tandis que tel autre, avec plusieurs, n'en obtient aucun. Mais, si *Sapho*, *Anacréon*, *Catulle*, *Chapelle*, *Chaulieu*, *la Sabliere*, se sont immortalisés par un petit nombre de Vers heureux, il seroit absurde de confondre leur gloire avec celle qui n'appartient qu'à ces Génies supérieurs qui ont excellé dans des genres plus élevés & plus difficiles.

On doit observer, pour l'intérêt de la vérité, que l'épouse de M. de *la Sabliere* n'a jamais composé aucun des Vers qu'on lui attribue, quoiqu'elle eût beaucoup d'esprit. Ceux qui ont fait imprimer sous son nom les Madrigaux de

ſon mari, ſe ſont mépris groſſiérement *. Ces Madrigaux, adreſſés à des *Cloris*, à des *Iris* ingrates & cruelles, indiquent aſſez qu'elle n'en eſt pas l'Auteur. *Lafontaine*, qui lui a prodigué des éloges dans pluſieurs de ſes Fables, dans le beau Diſcours, entre autres, où il réfute le ſyſtême de *Deſcartes* ſur l'ame des bêtes, ne l'a jamais louée ſur le talent des Vers; ce qu'il n'eût pas manqué de faire, ſi elle en avoit été douée. On ſait qu'elle retira chez elle ce Pere de la Fable, & qu'elle eut le bonheur de poſſéder vingt ans dans ſa maiſon, celui qu'elle appeloit ſi ingénieuſement ſon *Fablier*.

1. SACY, [*Louis* DE] Avocat au Parlement de Paris, ſa patrie, de l'Académie Françoiſe, mort en 1727, âgé de 73 ans.

M. de *Monteſquieu*, qui le remplaça à l'Académie, eût dû s'étendre ſur ſon mérite littéraire, & ne pas ſe borner à louer les qualités de ſon ame. Il eſt vrai que M. de *Sacy* fut toujours

* » M. le Comte de *Nocé*, gendre de Monſieur & de » Madame de *la Sabliere*, & M. *de Fontenelle* qui étoit » de leurs amis, m'ont aſſûré que cette Dame, qui s'eſt » diſtinguée par ſon mérite & par ſon ſavoir, n'a jamais » compoſé de Vers «. M. *Titon du Tillet*, dans ſon *Parnaſſe François*, page 360.

plus jaloux des ſentimens du cœur, que des talens de l'eſprit; mais ſi ſes *Plaidoyers* & ſon *Traité de l'Amitié* n'ont rien qui le diſtingue de la foule des Ecrivains, le *Traité de la Gloire* méritoit certainement des éloges, quoique l'élocution en ſoit fatigante, parce qu'elle eſt trop maniérée, quoiqu'il y regne un choc preſque continuel de contraſtes & d'antitheſes. Le Récipiendaire devoit ſe rappeler que ce Diſcours eſt au moins très-eſtimable pour la ſageſſe de la morale, la ſolidité des principes & les grandes connoiſſances dont il eſt enrichi.

La Traduction des Lettres de Pline & du Panégyrique de Trajan, avec les mêmes défauts, eſt plus excuſable. Il s'agiſſoit de faire paſſer dans notre Langue un Original dont l'eſprit brillant & épigrammatique exigeoit un génie ſemblable au ſien. Celui de M. de *Sacy* étoit préciſément ce qu'il falloit, & l'on peut dire que ſa *Traduction* joint l'élégance à la fidélité. En rendant juſtice à ſon talent, nous dirons que *Pline* & ſon Traducteur ne ſont rien moins que des modeles à propoſer. Les Ouvrages qui ne ſe ſoutiennent que par l'eſprit & les reſſources de l'art, ne ſeront jamais lus deux fois avec la même approbation. Ils peuvent ſe garantir d'un entier naufrage; mais les débris qu'ils conſervent,

font des preuves de leur chute, & non des preuves de leur mérite.

De tels exemples devroient bien corriger ceux de nos Ecrivains qui sont possédés de la manie des phrases brillantes & du faux Bel-Esprit. A quoi sert de s'exalter péniblement l'imagination, pour produire quelques étincelles qui avortent, ou n'éblouissent qu'un instant ? Quand on n'est pas animé de cette chaleur vive & continue qui est l'ame de la vraie éloquence, il vaut mieux ne pas écrire, que de prétendre y suppléer par des éclairs momentanés, qui ne font que mieux sentir les ténebres & la froideur où nous laisse leur apparition passagere.

2. SACY, [*Claude-Louis-Michel*] des Académies de Caen, d'Arras & des Arcades de Rome, né en 1746.

Nous devons à celui-ci quelques Pieces de Poésie qui ne sont pas dépourvues de mérite, & un Ouvrage qui n'est qu'une Compilation, mais dont l'objet est utile & intéressant. Il a pour titre : *L'Honneur François*, ou *Histoire des Vertus & des Exploits de notre Nation, depuis l'établissement de la Monarchie jusqu'à nos jours*. L'amour patriotique ne s'y fait pas moins sentir que le talent de rendre avec une sorte d'énergie les

traits les plus frappans de notre Histoire, & qui font le plus d'honneur à la Nation. On a reproché à ce jeune Auteur de n'avoir pas mis assez de simplicité dans son style. Un Journaliste l'a très-bien justifié à cet égard, en observant » que » les figures hardies & les mouvemens impé» tueux, qui feroient sans doute déplacés dans » des Annales ou dans une Histoire suivie, ne » déplaisent point dans des Mémoires ou dans » un Recueil d'anecdotes, qu'on ne peut lire, ni, » à plus forte raison, écrire, sans éprouver ces » transports qui produisent nécessairement le feu » de l'expression «. On exhorte cependant M. de *Sacy* à travailler de maniere à n'avoir plus besoin de cette indulgence, & à se persuader qu'on peut s'exprimer vivement, sans donner dans l'enflure & la déclamation.

Il a travaillé depuis au *Supplément* de l'Encyclopédie, & les articles qui sont de sa façon, ne sont pas les moins estimés de cet Ouvrage.

SAGE, [*Alain-René* LE] né à Ruis en Bretagne en 1677, mort à Boulogne-sur-mer en 1747.

N'eût-il fait que *Turcaret* & *Crispin Rival de son Maître*, ces deux Comédies le mettroient au dessus de tous les petits Comiques de notre Siecle, & à côté des meilleurs du Siecle précédent. Ses Pieces de Théatre annoncent l'Ob-

ſervateur, le Critique, le Peintre habile du ridicule; ſon talent principal eſt de ſaiſir la nature, de la développer avec adreſſe, & de la peindre avec une piquante préciſion.

Ses Romans, bien différens de cette foule de Productions bizarres, prodiguées avec tant de fécondité, parce qu'il eſt aiſé d'être fécond en ce genre, ſont des chef-d'œuvres d'inſtruction & d'amuſement. Sans ſe tourmenter l'imagination pour inventer des caracteres peu naturels, accumuler des ſituations forcées, étaler des ſentimens giganteſques, multiplier des événemens ſans vraiſemblance, il a réuni dans ſon *Gilblas de Santillane*, tout ce qui peut piquer la curioſité, flatter le bon goût, & contenter la raiſon. L'Ecrivain promene ſans fatigue ſon Lecteur, au milieu d'une infinité de tableaux qui peignent d'après nature tout ce que la Scene du monde, depuis la Cour juſqu'aux plus baſſes conditions, peut offrir d'inſtructif & de varié. Sa maniere de préſenter les choſes, rend intéreſſans juſqu'aux plus petits détails. Par-là ce Roman eſt lu encore aujourd'hui avec un plaiſir égal par les Gens ſenſés & par les Eſprits frivoles. La nouveauté a donné ſouvent de la vogue à des Productions de cette eſpece. Elles ſont tombées, parce qu'elles n'avoient pas le même mérite, & il n'y a qu'un mérite réel qui puiſſe ſoutenir

un Ouvrage dans tous les temps & dans tous les états.

Gusman d'Alfarache, *le Diable Boiteux*, *les nouvelles Aventures de Dom-Quichotte*, *le Bachelier de Salamanque*, ne valent pas *Gilblas*, pour l'invention & la conduite; mais on y remarque par-tout le même ton de morale, la même adresse pour l'amener & la faire goûter, la même finesse de critique, le même badinage, la même raison, tout cela revêtu d'un style agréable & correct.

Avec tant de talens, *le Sage* ne fit jamais fortune, parce que son ame, naturellement fiere & élevée, étoit ennemie de la flatterie & de l'intrigue, qu'on sait être les voies qui y conduisent ordinairement. C'est ce qui porta un de ses amis à lui faire cette Epitaphe:

> Sous ce tombeau gît *le Sage* abattu
> Par le ciseau de la Parque importune:
> S'il ne fut pas ami de la Fortune,
> Il fut toujours ami de la Vertu.

SAINT-AMAND, [*Marc-Antoine* DE GERARD, Sieur DE] de l'Académie Françoise, né à Rouen, mort en 1660, âgé de 67 ans.

Plusieurs morceaux de ses Poésies font juger qu'il étoit né Poëte, & qu'il auroit pu laisser d'excellens Ouvrages, si, se livrant moins à sa

facilité, il l'eût assujettie aux regles du goût. On goûte encore son Ode sur *la Solitude*, malgré la bizarrerie de quelques Strophes mal-adroites & triviales. Il en est de même de sa *Rome ridicule*, où l'on rencontre des morceaux agréables. On sait qu'il a fait un Poëme de *Moïse sauvé*, divisé en douze Livres ou Chants, que *Boileau* a justement ridiculisé. Ce Satyrique n'a pas été aussi équitable, en exagérant la pauvreté de ce Poëte :

Saint-Amand n'eut du Ciel que sa veine en partage,
L'habit qu'il eut sur lui fut son seul héritage :
Un lit & deux placets composoient tout son bien ;
Ou, pour mieux en parler, *Saint-Amand* n'avoit rien.

Quand même cette pauvreté eût été réelle, elle n'étoit point du ressort de la Satyre. Les travers & les ridicules peuvent fournir matiere à la plaisanterie, mais l'infortune doit au moins trouver grace devant une ame honnête. D'ailleurs, *Saint-Amand* ne manqua jamais du nécessaire, quoiqu'il ne fût pas riche, à la vérité. On dit qu'il avoit une maniere de réciter ses Vers, qui les paroit d'un mérite dont ils étoient bien éloignés, ce qui donna lieu à cette agréable Epigramme de *Gombaud*.

Tes Vers sont beaux quand tu les dis ;
Mais ce n'est rien quand je les lis :

Tu ne peux pas toujours en dire,
Fais-en donc que je puiſſe lire.

Il n'étoit pas fils d'un Gentilhomme Verrier, comme *Maynard* l'a fait accroire à pluſieurs Biographes, par cette autre Epigramme.

Votre nobleſſe eſt mince,
Car ce n'eſt pas d'un Prince,
Daphnis, que vous ſortez.
Gentilhomme de verre,
Si vous tombez à terre,
Adieu vos qualités.

Il étoit fils d'un Chef d'Eſcadre, ainſi qu'il le dit lui-même dans l'Epître Dédicatoire de la troiſieme Partie de ſes Œuvres, où il nous apprend que ſon pere *avoit commandé, pendant vingt-deux ans, une Eſcadre d'Eliſabeth, Reine d'Angleterre, & qu'ayant été pris dans une de ſes courſes, il reſta trois ans priſonnier à Conſtantinople.*

SAINT-ANGE, [N.] né en 174..

S'il falloit s'en rapporter aux éloges que M. *de la Harpe*, ſon ami, lui a prodigués, on devroit le regarder comme un grand Littérateur & un bon Poëte, mais s'il faut le juger d'après ſes propres Ouvrages, on peut aſſûrer qu'il n'annonce pas même le germe des qualités que ſon Panégyriſte

lui reconnoît. Sa Traduction en Vers des *Métamorphoses d'Ovide*, le moins médiocre de ses Ouvrages, est si infidelle, si dépourvue de talent, si éloignée de la versification douce, élégante & facile de l'Original, qu'elle est une véritable métamorphose des *Métamorphoses*.

SAINT-AULAIRE, [*François-Joseph* DE BEAUPOIL, Marquis DE] de l'Académie Françoise, né dans le Limousin, mort à Paris en 1742, âgé de 98 ans.

Il a laissé peu de Poésies. La raison en est simple, il étoit déjà vieux lorsqu'il commença à donner l'essor à sa Muse. A quatre-vingt-dix ans il est rare qu'on fasse de bons Vers : la verve de nos meilleurs Poëtes étoit éteinte bien avant cet âge-là ; celle de nos Poëtes modernes expire plus jeune encore, & néanmoins les Vers de M. de *Saint-Aulaire* sont remplis de délicatesse, de facilité & d'agrément. On peut donc le regarder comme une espece de prodige. Nous ne rapporterons pas le joli In-promptu qu'il fit à Madame la Duchesse *du Maine*, qui l'appeloit son *Apollon*, & lui demandoit un secret : *la Divinité qui s'amuse, &c.*

Anacréon, moins vieux, dit M. de *Voltaire*, fit de moins jolies choses. Il ajoute : » si les » Grecs avoient eu des Ecrivains tels que nos

» bons Auteurs, ils auroient été encore plus » vivans «. L'obſervation n'eſt pas juſte : il falloit dire, que ſi l'on nous eût conſervé toutes les Productions des Grecs célebres, le nombre de leurs Ecrivains ne le céderoit certainement pas au nombre des nôtres. Quel Recueil que celui des Poéſies de *Sapho*, d'*Alcée*, d'*Archiloque*, d'*Epiménide*, de *Mimnerme*, d'*Hipponax*, de *Laſus*, de *Corinne*, de *Théognis*, de *Sophron*, d'*Empédocic*, de *Bacchilidés*, de *Ménandre*, de *Méléagre*, & de mille autres, dont il ne nous reſte que des fragmens ! Que deviendroient, auprès de toutes ces richeſſes, les Productions des *Marmontel*, des *Delaharpe*, des *Lemiere*, des *du Roſoi*, & de tous les Illuſtres, préſentés par lambeaux dans l'*Almanach des Muſes* !

SAINT-CHAMOND, [*Claire* MAZARELLI, Marquiſe DE LA VIEUVILLE DE] connue autrefois ſous le nom de Mlle. *Mazarelli*, née en 1731.

Son *Eloge du Duc de Sully* eſt d'une lecture des plus intéreſſantes. S'il n'a pas eu le prix de l'Académie pour lequel il a concouru, il a obtenu celui de l'eſtime du Public qui y a reconnu des talens auſſi ſages que diſtingués. Ce Diſcours eſt écrit avec une noble ſimplicité qui

n'eſt rien moins qu'ennemie de l'élégance, & dont M. *Thomas*, ſon Rival couronné, eſt très-éloigné.

Le Roman de *Camédris* eſt une Production ingénieuſe, aſſaiſonnée de tout ce que la connoiſſance du monde & celle du cœur humain peuvent offrir d'inſtructif & de piquant. La Morale en eſt d'autant plus facile à ſaiſir, & ſon effet eſt d'autant plus aſſûré, qu'elle s'y trouve miſe en action. On ſent que l'Auteur ſait penſer & faire penſer, mérite auſſi rare qu'utile; qu'il a du goût & de la raiſon, de l'imagination & de la ſenſibilité.

Madame de *Saint-Chamond* a fait auſſi un *Eloge de Deſcartes*, envoyé trop tard à l'Académie Françoiſe pour être admis au concours. Il l'emporte ſur celui de *Sully*. Quiconque ſaura apprécier un ſtyle noble ſans emphaſe, correct ſans ſécchereſſe, précis ſans obſcurité; les richeſſes du ſavoir & l'art de les mettre en œuvre ſans affectation; le talent de l'analyſe & celui du récit; la profondeur & la juſteſſe des idées, réunies à la vivacité de l'expreſſion qui les anime & à la netteté qui les rend ſenſibles, admettra ſans peine Madame de *Saint-Chamond* parmi les *la Fayette*, les *Dacier*, les *Chatelet*, & les autres femmes qui ont honoré leur ſexe & notre Littérature par leur imagination ou par leur

ſavoir. Le début de cet Eloge eſt ſur-tout remarquable par la ſageſſe avec laquelle l'Auteur préſente le double tableau de la véritable & de la fauſſe Philoſophie. La premiere, ſelon lui, eſt celle qui éleve l'homme au Dieu qui l'a créé, le rend docile à ſa voix, ferme dans le malheur, modeſte dans la proſpérité, ſenſible pour ſes pareils, ſévere à lui-même. La ſeconde n'eſt, à ſes yeux, qu'un eſprit d'incertitude, de vertige, de révolte, qui tremble à l'idée d'un Dieu vengeur, qui voudroit ſe ſouſtraire à ſon exiſtence pour briſer enſuite tous les liens de la *Société, vivre dans l'indépendance de tout devoir, & ne reſpirer que pour ſoi dans l'univers.* Une femme qui commence ainſi l'éloge d'un Philoſophe, n'obtiendra jamais ceux de nos prétendus Sages, mais n'en ſera que plus digne de l'approbation des vrais Philoſophes.

SAINT-DIDIER, [*Ignace-François* LIMOJON DE] né à Avignon en 1668, mort dans la même ville en 1739, cultiva la Poéſie Provençale avec ſuccès, & auroit pu également réuſſir dans la Poéſie Françoiſe, s'il eût eu plus de goût & des amis *prompts à le cenſurer.* Il étoit né avec des talens : trop de facilité en fut l'écueil. Il a eu cela de commun avec bien des Auteurs.

Son début dans la carriere poétique fut marqué par des prix remportés dans différentes Académies, ce qui prouveroit peu en faveur de sa Muse, sans les autres Ouvrages de Poésie qu'il a composés. Nous ne parlerons pas de celui qui a pour titre, *Voyage du Parnasse*, où l'esprit de satyre animant sa fécondité naturelle, l'a entraîné au delà des bornes de la précision & du bon goût; nous ne nous attacherons qu'à son Poëme de *Clovis.* Quoique nous n'en ayons que les huits premiers Chants, ce Poëme mérite une considération particuliere, par ses rapports avec plusieurs traits de la Henriade, & par les morceaux heureux qu'on y rencontre. Cet Ouvrage, entre les mains de M. de *Voltaire*, est devenu, malgré sa médiocrité, une mine féconde, dont il a su tirer un grand parti. On peut d'abord en juger par l'invocation de la Henriade, dont la tournure est la même que celle de *Clovis :*

Muse, qui ceins ton front d'une immortelle gloire,
Qui plaçant les grands noms au Temple de Mémoire,
Des outrages du temps affranchis les Guerriers,
Couronne mon Héros de tes plus beaux lauriers.

. . . .

Ose répandre encor sur ces verités saintes,
Les voiles enchanteurs de tes images feintes;
La noble fiction, en flattant les Esprits,
Charme & conduit au vrai par des chemins fleuris.

Orne la verité des attraits de la Fable,
Et l'offre à nos regards plus belle & plus aimable.

Nous ne nous attacherons point à tous les morceaux de ressemblance : la discussion en seroit trop étendue pour les bornes de cet article. Il suffit de faire remarquer que c'est dans ce Poëme oublié que M. de *Voltaire* a pris l'idée du Songe d'*Henri IV*, où *S. Louis* fait voir à ce Héros les Princes qui doivent un jour lui succéder. Le Lecteur va être à portée d'en décider lui-même.

Dans le huitieme Chant de *Clovis*, un vénérable *Druïde* conduit ce premier Roi des Francs *dans le Temple de la Gloire, & le fait passer, pour y aller*, par un antre mystérieux, où,

Sur les pas de *Clovis* s'offrent de toutes parts
Des Monstres dont l'aspect étonne ses regards.
Tous semblent s'opposer à l'ardeur qui le guide :
Il veut armer son bras ; mais le sage Druïde
Arrête ce transport, & lui parle en ces mots :
Apprends que la vertu forme seule un Héros.
Tu vois le fol Orgueil, la farouche Licence,
La basse Flatterie & l'aveugle Vengeance ;
Ici l'Ambition, mere des attentats,
Semble exciter la guerre à courir sur ses pas ;
Plus loin, l'Impiété de la Fraude est suivie ;
L'Injustice & la Haine accompagnent l'Envie ;
Tous les Monstres enfin, surveillans assidus,
Qui des Palais des Rois écartent les vertus.

Mais quel objet t'arrête ! A sa fatale vue,
D'un plaisir séducteur tu sens ton ame émue :

Cet Enfant eſt pour nous un plus grand ennemi
Que ces Monſtres hideux dont ton ame a frémi.
Fuis, ne t'expoſe plus au pouvoir de ſes charmes.
L'Amour trempe ſes traits dans le ſang, dans les larmes
D'autant plus dangereux, qu'il eſt moins redouté,
Une feinte douceur cache ſa cruauté ;
Le perfide amollit les plus fermes courages,
Du Temple de la Gloire aſſiége les paſſages,
Et ſoufflant dans le ſein une coupable ardeur,
Des grandes actions obſcurcit la ſplendeur ;
Il dort entre les bras d'une oiſive molleſſe ;
Les Remords dévorans, la Douleur vengereſſe,
Implacables Enfans des lâches Voluptés,
Cherchent à s'emparer des cœurs qu'il a domptés.

Souviens-toi que le Ciel cache ſous ces images
Des leçons pour régner auſſi grandes que ſages,
T'apprend que les efforts illuſtrent les Guerriers,
Et que, ſans les travaux, il n'eſt point de lauriers.
Mais ne te flatte point d'un triomphe facile ;
Ici le fer te prête un ſecours inutile.
Contre ces ennemis que ſert d'armer ton bras ?
C'eſt le cœur qui contre eux doit livrer des combats :
L'homme porte par-tout ces monſtres dans lui-même :
Il faut, pour les dompter, une vertu ſuprême,
C'eſt-là l'unique gloire ; un Prince généreux
Doit, par de tels combats, rendre ſon Peuple heureux.

Soudain d'un nouveau Ciel la lumiere éclatante
Offre aux yeux de *Clovis* une plaine riante....

C'eſt dans cette plaine qu'eſt ſitué le Temple de la Gloire. *Clovis* y eſt introduit par le ſage *Druïde* qui offre à ſes regards, comme *S. Louis*

à *Henri IV*, le tableau de tous les Rois de France qui doivent un jour y occuper une place. On voit par-là que l'Imitateur a eu peu de peine à ſuivre un pareil canevas. Le caractere de chaque Roi & de chaque Guerrier qui devoit s'illuſtrer ſous les regnes ſuivans, eſt aſſez bien ſaiſi. Les Portraits d'*Henri IV*, de *Louis XIII*, de *Richelieu*, de *Louis XIV*, ſont ſur-tout bien deſſinés & frappans. On ne peut s'empêcher d'admirer les quatre Vers qui terminent celui de *Louis XIV* : M. de *Voltaire* n'en a pas de mieux frappés.

> Que ſes hautes vertus font naître de Grands Hommes !
> Les exemples des Rois nous font ce que nous ſommes ;
> Tout cherche à s'élever, quand ils ſont généreux ;
> Sont-ils foibles ? tout rampe & languit avec eux.

SAINT-EVREMONT, [*Charles* DE SAINT-DENIS, Sieur DE] né près de Coutance, dans la Baſſe-Normandie, en 1613, mort à Londres en 1703 ; un des plus Beaux-eſprits & des plus polis Ecrivains du Siecle dernier.

Nous ne parlerons pas de ſes Poéſies : on convient généralement qu'elles ſont mauvaiſes, quoiqu'elles fourmillent de penſées ingénieuſes, galantes, philoſophiques ; ce qui prouve combien M. *d'Alembert* s'eſt abuſé, en avançant d'un ton dogmatique, que les penſées ſont le premier mérite des Vers.

Mais la médiocrité de *Saint-Evremond*, en Poésie, ne doit influer en rien sur l'estime due à sa Prose. Ses expressions sont vives, justes, pittoresques, pleines d'imagination, de délicatesse; ses pensées fines, ingénieuses, profondes; ses réflexions lumineuses, & le plus souvent vraies. La plus grande partie de ses Ouvrages annonce un esprit cultivé, solide, un Ecrivain consommé dans la connoissance du monde & du cœur humain. Sa diction est toujours convenable aux matieres qu'il traite; elle est ordinairement pure, nette, élégante: les seuls défauts qu'on y trouve se réduisent à une affectation de tours, à un vernis de morgue philosophique, peut-être excusable dans lui, mais poussée depuis jusqu'à l'extravagance, par des Auteurs qui ne le valent pas.

Ses Réflexions sur les divers Génies du Peuple Romain, dans les divers temps de la République; les Considérations sur *Annibal;* son Traité de l'Amitié & celui de la Conversation; ses Jugemens sur quelques Auteurs Latins; ses Remarques sur les Traducteurs, les Historiens, sur l'Art de la Guerre; ses Maximes; ses Pensées détachées, sont autant de Productions exquises qui le placent parmi les plus estimables Littérateurs. Après *Corneille*, personne n'a mieux parlé des Romains. On voit qu'il n'a étudié les An-

ciens, que pour développer ſa raiſon & épurer ſon goût, non pour étaler un vain appareil d'érudition, Il ne s'eſt attaché qu'à ce qu'il y a de plus délicat dans leurs Ouvrages, & il a eu l'art de s'approprier leurs penſées, en leur donnant une tournure qui n'appartient qu'à lui. On diroit qu'il crée ce qu'il ne fait que répéter d'après eux, dans les Morceaux de leurs Ecrits qu'il a eſſayé de traduire. Soit qu'il peigne les Hommes, ſoit qu'il parle de Littérature, de Morale ou de Politique, il fait briller par-tout une fineſſe de raiſon, qui ne laiſſe rien à deſirer au Lecteur. En un mot, ſes *différens Mélanges* donnent l'idée la plus avantageuſe de ſon diſcernement, & inſpirent l'amour des Lettres. Plus de ſobriété à l'égard d'un ton de galanterie qui déplaît par une répétition trop fréquente, plus d'attention à éviter les pointes & les antitheſes, moins de hardieſſe dans certaines idées, auroient procuré à ſa maniere de penſer & d'écrire une approbation plus générale.

Perſonne ne doute, malgré ces défauts, qu'il ne ſoit infiniment ſupérieur à quantité de nos célebres Littérateurs actuels. Qui ne le préfere, par exemple, à M. d'*Alembert*, dont la plume, comme la ſienne, ne s'eſt exercée que ſur de petits Ouvrages détachés? Quel Homme de goût ne mettra pas ſes *Réflexions ſur les divers*

Génies du Peuple Romain, au dessus de tout ce que ce Littérateur Géometre a écrit dans les cinq volumes de *Mêlanges* qu'il a publiés ? Qu'on en cite les morceaux les mieux pensés, le plus exactement écrits, & qu'on les compare avec ceux que nous allons prendre au hasard dans les Œuvres de *Saint-Evremont :* on verra d'un côté des pensées communes, énoncées avec une prétention froide & géométrique; de l'autre, des idées fines & profondes, développées avec délicatesse & vivacité.

Dans le Chapitre de la seconde Guerre Punique, après avoir parlé de la défaite des Romains à Cannes, par *Annibal*, & des raisons que ce Capitaine opposa à *Maherbal*, pour ne pas poursuivre sa conquête, *Saint - Evremont* ajoute cette réflexion, touchant la destinée des Empires.

» Il y a un point dans la décadence des » Etats, où leur ruine seroit inévitable, si on » connoissoit la facilité qu'il y a de les détruire ; » mais pour n'avoir pas la vue assez nette ; ou » le courage assez grand, on se contente, du » moins quand on le peut, tournant en pru- » dence ou la petitesse de son esprit, ou le peu » de grandeur «.

Quand il parle ensuite de l'envie qu'eut *Annibal* de goûter les délices de Capoue, il dit ;

dit : » qu'il en fut charmé, d'autant plus aisé-
» ment, qu'elles lui avoient toujours été in-
» connues.

» Un homme, continue-t-il, qui sait mêler
» les plaisirs & les affaires, n'en est jamais
» possédé, il les quitte, il les reprend, quand
» bon lui semble. Il n'en est pas ainsi de ces
» Gens austeres, qui, par un changement d'esprit,
» viennent goûter les voluptés. La nature en
» eux lassée d'incommodités & de peines, s'a-
» bandonne aux premiers plaisirs qu'elle ren-
» contre ; alors ce qui avoit paru vertueux, se
» présente *avec un air rude & difficile*, & l'ame
» qui croit s'être détrompée d'une vieille erreur,
» se complaît en elle-même de son nouveau
» goût pour les choses agréables.

» C'est ce qui arriva à *Annibal* & à son Ar-
» mée, qui ne manquoit pas de l'imiter dans le
» relâchement, puisqu'elle l'avoit bien fait dans
» les fatigues.

» Ce ne furent donc plus que bains, que
» festins, qu'inclination & attachemenent ; il n'y
» eut plus de discipline, ni par celui qui devoit
» donner les ordres, ni en ceux qui devoient
» les exécuter. Quand il fallut se mettre en cam-
» pagne, la gloire & l'intérêt réveillerent *An-*
» *nibal*, qui reprit sa premiere vigueur, & se
» retrouva lui-même ; mais il ne retrouva plus

» la même Armée ; il n'y avoit plus que de la
» molleſſe & de la nonchalance, & s'il falloit
» ſouffrir la moindre néceſſité, on regrettoit
» l'abondance de Capoue «.

Dans le même Chapitre, parlant des bonnes qualités de *Scipion*, qui le rendirent ſuſpect aux Romains, il dit, que dans le temps qu'on l'accuſoit, il pouvoit répondre & ſe juſtifier ;
» mais, ajoute-t-il, il y a une innocence hé-
» roïque auſſi-bien qu'une valeur, ſi on peut
» parler de la ſorte ; la ſienne négligea les for-
» mes où ſont aſſujettis les innocens ordinaires ;
» & au lieu de répondre à ſes accuſateurs :
» *Allons*, dit-il, *rendre graces aux Dieux de*
» *mes victoires :* & tout le monde le ſuivit au
» Capitole «.

Rien de plus reſſemblant que le portrait qu'il fait de *Mécène ;* on ne peut recueillir plus parfaitement les différentes idées qu'*Horace* nous en donne. » *Mecenas*, dit-il, étoit homme de
» bien, de ces gens de bien néanmoins doux,
» tendres, plus ſenſibles aux agrémens de la vie,
» que touchés de ces fortes vertus qu'on eſti-
» moit dans la République. Il étoit ſpirituel,
» mais voluptueux, voyant toutes choſes avec
» beaucoup de lumiere, & en jugeant ſaine-
» ment, mais plus capable de les conſeiller que
» de les faire ; ainſi, ſe trouvant foible, pa-

» reſſeux, & purement Homme de Cabinet, » il eſpéroit de ſa délicateſſe, avec un Empereur délicat, ce qu'il ne pouvoit attendre du » Peuple Romain, où il eût fallu ſe pouſſer par » ſes propres moyens ; & agir fortement par » lui-même «.

Au reſte, il eſt eſſentiel d'avertir que les Philoſophes ſe ſont empreſſés aſſez légérement de réclamer *Saint-Evremont*, comme un Membre de leur Secte, & qu'ils ſe ſont ſervis de ſon nom pour publier, ſoixante ans après ſa mort, un Libelle infame contre le Chriſtianiſme, intitulé, *Analyſe de la Religion*, Libelle auſſi atroce, que peu conforme à ſa maniere d'écrire. Quoiqu'ils aient débité, au préjudice de ſa Foi, des Anecdotes démenties par la vérité, il étoit bien éloigné de partager leurs ſentimens. Cet Auteur a pu être imprudent, mondain, voluptueux ; il a pu laiſſer tranſpirer de temps en temps des traits d'un eſprit indifférent & médiocrement religieux ; mais il s'eſt bien gardé d'afficher l'incrédulité, de dénaturer la morale, de juſtifier les vices, d'inſulter à la Société. Ses Maximes, à cet égard, ſont même la condamnation de la Philoſophie. *La ſeule bienſéance & le reſpect qu'on doit à ſes ſemblables*, diſoit-il, *défendent une pareille licence.*

ferve pas aujourd'hui toute l'eſtime qu'il mérite ; telle eſt l'influence du temps ſur les ſuffrages des hommes : mille petits Auteurs, qu'on compare à *Chapelle* & à *Chaulieu*, ne ſeroient pas dignes d'être comparés à *St. Gelais.*

Au reſte, ce Poëte eſt le premier qui ait fait paſſer le Madrigal, de la Poéſie Italienne dans la nôtre, & c'eſt lui qui en a fixé le véritable caractere. Les Italiens le confondoient, comme les Anciens, avec l'Epigramme ; *Saint-Gelais* l'a réduit au ſentiment & à la fineſſe de la galanterie, qui paroiſſoient beaucoup mieux lui convenir.

SAINT-HYACINTHE, [*Thémiſeuil* DE] né à Orléans en 1684, mort en 1746.

Si quelque heureux Génie eût jeté ſur la manie philoſophique le même ridicule que cet Auteur répandit ſur l'érudition pédanteſque, les Philoſophes auroient déjà diſparu, comme les Commentateurs. Rien de plus ingénieux que ſon *Mataſius*, ou le *Chef-d'œuvre d'un Inconnu.* L'ironie y regne d'un bout à l'autre ; la plaiſanterie y eſt maniée avec autant de ſel que de jugement, & produit des effets que l'éloquence directe n'auroit pas été capable de produire. Il eſt vrai qu'en corrigeant les Lettres d'un abus, cet Ouvrage leur a rendu un très-mauvais ſervice, en en ban-

nissant l'érudition. L'ignorance & la présomption, qui vont toujours au-delà des bornes, ont cru n'éviter que l'excès, en manquant à l'essentiel.

On a encore de *Saint-Hyacinthe* un petit Ouvrage inséré à la suite du chef-d'œuvre d'un Inconnu. Cette Ouvrage, intitulé, *Déification du Docteur Aristarchus Masso*, fit beaucoup de bruit, par la mortification qu'il causa à M. de *Voltaire*. Soit que l'anecdote qu'on y raconte à son sujet, soit vraie ou fausse, il est certain que celui-ci se déchaîna contre l'Auteur en particulier & en public. Sans s'inquiéter des regles de la Logique, il prétendit réfuter la *Déification*, en soutenant que *Saint-Hyacinthe* n'étoit pas l'Auteur du Chef-d'œuvre. Le raisonnement n'étoit pas concluant, comme il est aisé de le voir. *Saint-Hyacinthe*, informé de l'imputation, y répondit par une Lettre des plus vigoureuses, que nous sommes fâchés de ne pouvoir insérer en entier. Après avoir prouvé, par des raisons convaincantes, que l'Ouvrage étoit de lui, il se récrie avec force contre les qualifications que M. de *Voltaire* a coutume de donner à tous les Ecrits qui ne lui plaisent pas. » Comment osez-vous dire que la *Déification d'Aristarchus Masso* » est une infame Brochure ? Que signifie *infame*, » je vous prie, à l'égard d'une piece où on ne » prêche asfûrément pas la débauche, & où il

» ne s'agit de rien qui en approche? La *Déifi-*
» *cation d'Aristarchus Masso* est un Ouvrage
» d'imagination; c'est une fiction inventée pour
» représenter les défauts auxquels des Gens de
» Lettres se laissent aller. On y voit la présomp-
» tion & les extravagances, dont l'excès & le
» ridicule devroient corriger ceux qui prétendent
» s'élever au dessus des autres par leur savoir, &
» qui se mettent au dessous par leur déraison.
» On trouve dans cette Déification un peu de
» mythologie & de critique littéraire; voilà tout.
» La Piece peut être mal imaginée, mal exé-
» cutée, mal écrite; mais cela ne s'appellera jamais
» une *infame Brochure* par quelqu'un qui sait le
» François, à moins que quelque passion ne lui
» fasse outrer la signification des termes «. &c.

Nous devons remarquer encore que rien n'est plus faux que ce qu'on a débité sur la naissance de cet Ecrivain. Il faut être bien dominé par le penchant à adopter les anecdotes extravagantes, pour avoir osé dire qu'il étoit fils du grand *Bossuet*. Ce trait, qui ne méritoit pas la plus légere créance, est formellement démenti par des preuves incontestables, par l'extrait-baptistaire de *Saint-Hyacinthe* lui-même, né à Orléans, Paroisse *Saint Victor*, le 27 Septembre 1684, d'*Hyacinthe de Saint-Gelais* Maître Cordonnier, & d'*Anne Mathé*, son épouse.

SAINT-LAMBERT, [*N.* DE] ancien Capitaine au Régiment des Gardes Lorraines, de l'Académie Françoiſe & de celle de Nancy, ſa patrie, né en 1717.

M. *Clément* a critiqué trop ſévérement ſon *Poëme des Saiſons*. Un Militaire qui ne cultive vraiſemblablement les Muſes que par délaſſement & ſans prétention, méritoit ſans doute un peu plus d'indulgence. C'étoit bien aſſez que le Public ſe fût apperçu que cet Ouvrage manque ſouvent de chaleur, de force, d'élévation; que l'élégance en eſt communément froide, la verſification foible, les Vers pénibles & ſolitaires, la monotonie fatigante, la philoſophie trop forcée & infiniment paraſite, &c. Pourquoi le dire à l'Auteur lui-même, dans un temps où ſes amis s'empreſſoient avec tant de zele à célébrer ſon triomphe dans leurs bénignes Sociétés? Aujourd'hui même que l'enthouſiaſme eſt refroidi, il ſeroit inutile de le répéter. Auſſi doit-on peu s'étonner que M. de *Saint-Lambert* ait répondu à cette critique en vrai Militaire. Tous les honnêtes gens qui ſe ſont récriés contre l'abus qu'il fait de ſon crédit, en réfutant ſi bruſquement ſon Critique, ne ſavoient pas aſſez peut-être qu'un homme dont le ſang eſt plus bouillant que le génie, eſt ſujet à confondre les moyens de défenſe. Ceux qui auroient deſiré encore, pour l'honneur de la Philoſophie,

que l'Hiſtoire de notre Littérature n'offrît point un trait ſi propre à la dégrader, ignorent également que la Philoſophie eſt terrible, quand on réſiſte à ſon zele pour l'inſtruction & le bonheur du genre humain; *diſcite juſtitiam moniti*, *& non temnere Divos.*

Quant à nous, nous aimons mieux croire que l'amour-propre de M. de *Saint-Lambert* eſt trop robuſte pour s'être laiſſé aller à une pareille foibleſſe. Il eſt aſsûrément trop ſavant dans l'Hiſtoire, pour n'avoir pas appris que l'envoi de *Philoxene* aux Carrieres ne rendit pas les Vers de *Denis* meilleurs. Sans doute quelque ſubalterne a cru lui témoigner ſon zele, en ſurprenant l'autorité pour faire empriſonner ſon Cenſeur, ou quelque ennemi a voulu le déshonorer, en faiſant retomber ſur lui le blâme d'un procédé auſſi peu philoſophique.

Nous voudrions bien pouvoir croire également qu'il n'eſt pas l'Auteur de ce Vers blaſphématoire en l'honneur de M. de *Voltaire* :

Vainqueur de deux Rivaux qui regnent ſur la Scene.

Mais le moyen d'en douter? puiſqu'il a encore ajouté en proſe, dans une note, que le même Poëte eſt ſupérieur, dans la Tragédie, à *Corneille* & à *Racine*; que *Racine* n'a ſu peindre que des Juifs, tandis que *Phédre*, *Monime*, *Néron*,

Burrhus, *Mithridate*, *Bajazet*, *Acomat*, sont nés si loin de la Judée ! Il ne reste donc plus d'autre ressource au desir que nous aurions de l'excuser, que de solliciter, en faveur de sa Critique, la même indulgence que nous avons réclamée en faveur de sa Poésie.

Nous prendrons cependant la liberté de l'avertir, en observant tous les égards qui lui sont dus, qu'un crime de leze-poésie, tel que celui qu'il a commis à l'égard des deux plus grands Poëtes de la Scene, ne peut que faire tort à sa réputation littéraire, & pourroit lui attirer des disgraces plus terribles encore, si le Parnasse avoit ses Inquisiteurs & ses prisons. Il est permis d'avoir des distractions, de se livrer aux caprices d'un faux enthousiasme, au desir séducteur de s'attirer des louanges, en échange de celles qu'on prodigue sans mesure : mais proférer des blasphêmes contre *Jupiter*, en faveur de *Mercure*, c'est déshonorer la Divinité, l'Autel & le Sacrificateur.

SAINT-MARS, [*N.* Chevalier DE], né en 17.., Auteur qui a eu le courage de publier un Livre intitulé, *Tableau de l'Esprit & du Cœur*, où il proscrit les conversations instructives & les Ouvrages agréables, en disant, avec un grand jugement, *que l'utile est fait pour la plume*,

l'agréable pour la langue, L'amitié, ſelon lui, eſt un ſentiment qui ne peut être durable. *Voulez-vous brouiller deux hommes? faites-les ſe voir ſouvent.* A l'en croire, un ſot eſt *né pour bâiller*, un homme d'eſprit *pour s'ennuyer.* Il aſſûre, avec un grand ſang froid, qu'*il n'y a qu'à ne rien deſirer ici bas*, & que *tous les deſirs ſeront remplis*; que *l'aigreur de la prononciation annonce un eſprit obſcur & embarraſſé*; que *tous les gens bruſques n'ont pas des idées nettes.*

Pour joindre la fine Littérature à la ſaine Morale, il apprend au Public que *les Auteurs anciens ſont obſcurs & la nuit même*; qu'*Horace n'eſt qu'un homme de table & de plaiſirs, qui ne cherche qu'à rire & à boire.* Ses *Odes* * *ne ſont*, au flambeau de ſa critique, que *des propos de Cabaret*; ſes *Epîtres*, ſes *Satyres* & *ſon Art poétique*, ne valent pas mieux; *le déſordre y regne par-tout; rien n'y eſt bien; tout y eſt diffus, monſtrueux.* Après avoir ainſi traité *Horace*, il ne devoit pas ménager *Cicéron* : autres ana-

---

* » Comment les Romains pouvoient-ils s'intéreſſer à » d'auſſi mauvaiſes Odes? Comment nous-mêmes avons-» nous pu les adopter pendant tant de ſiecles «? *Obſervations critiques ſur la Littérature des Anciens*, Brochure de 60 pages, autre Production de M. de *Saint-Mars.*

thêmes. *J'ai quelquefois admiré*, dit-il, *la patience des Romains; il falloit qu'elle fût bien grande, d'être obligés d'écouter un Orateur aussi babillard; leur esprit étoit d'une furieuse trempe, pour résister au torrent d'un babil qui ne veut rien dire.* Ses foudres s'étendent jusques sur nos meilleurs Auteurs; *la réputation de Lafontaine* lui *a toujours paru mal fondée*, &c.

Quand on sait faire ainsi le *Tableau du Cœur & de l'Esprit*, le cœur, ou tout au moins l'esprit de l'Auteur & l'Auteur lui-même, ne doivent-ils pas se cacher bien loin derriere le *Tableau?*

2. SAINT-MARC, [le Marquis DE] Chevalier de l'Ordre Royal & Militaire de St. Louis, de l'Académie de Bordeaux, né en 17..

Le Recueil de ses Œuvres, publié depuis peu, donne l'idée la plus favorable de son esprit & de ses mœurs. Ce sont différentes Pieces de Poésie, où l'on trouve cette noble simplicité, ce naturel précieux qui caractérise les Poëtes du siecle dernier. Elles respirent les sentimens les plus doux; & s'ils ne sont pas toujours exprimés d'une maniere élégante & poétique, on en est dédommagé par la vivacité des tours & la délicatesse des pensées. D'ailleurs, un Militaire qui paroît cultiver la Poésie, moins pour la gloire, que pour son amusement, ne doit point être jugé à la rigueur,

d'autant plus que celui-ci a eu des ſuccès mérités dans un genre où les chutes ſont communes. Sa Tragédie-Opéra d'*Adele de Ponthieu* annonce un vrai talent pour la Poéſie dramati-lyrique. La verſification en eſt douce, harmonieuſe & facile, le ſtyle pur, débarraſſé de ces fadeurs amoureuſes qu'on prodigue ſi mal-adroitement & juſqu'à la ſatiété ſur le Théatre de l'Opéra; la pompe & le merveilleux y ſont amenés par le ſujet même & ſans le ſecours de la Mythologie, mérite qui n'a pas été aſſez ſenti, mais qui n'en fait pas moins honneur au talent du Poëte.

SAINT-PAVIN, [*Denis* SANGUIN DE] Abbé de Livri, né à Paris, mort en 1670; un de ces Poëtes légers, ingénieux & faciles, tels que le ſiecle de *Louis XIV* en a produit un ſi grand nombre. Ses Poéſies ſont en général pleines d'eſprit & de délicateſſe, & portent l'empreinte de ſon caractere libre juſqu'à la licence. Sa vie fut à-peu-près ſemblable à celle de l'Abbé *des Ivetaux*; l'un & l'autre ſacrifierent tout au plaiſir, ſans excepter l'honneur. *Saint-Pavin* pouſſa la liberté d'eſprit juſques ſur les matieres de Religion; ce qui faiſoit regarder à *Boileau* ſa converſion comme impoſſible. L'Abbé de Livri ſe vengea par des Epigrammes ſanglantes, & par ce Sonnet, entre autres, qui mérite d'être cité,

moins pour la justesse de la critique, que pour sa tournure ingénieuse & sa précision.

Despréaux grimpé sur Parnasse
Avant que personne en fût rien,
Trouva *Regnier* avec *Horace*,
Et rechercha leur entretien.

Sans choix & de mauvaise grace
Il pilla presque tout leur bien;
Il s'en servit avec audace,
Et s'en para comme du sien.

Jaloux des plus fameux Poëtes,
Dans ses Satyres indiscretes,
Il choque leur gloire aujourd'hui.

En vérité je lui pardonne;
S'il n'eût mal parlé de personne,
On n'eût jamais parlé de lui.

Saint-Pavin eût beaucoup mieux fait de penser & d'agir plus sagement, que de se défendre pat des Satyres. Le vice n'a point de droit à la vengeance, sur-tout quand les reproches qu'il s'attire sont si légitimes.

SAINT-PIERRE, [*Charles-Irenée* CASTEL DE] Abbé, né en Normandie en 1658, mort à Paris en 1743.

Le Cardinal *du Bois* appeloit ses projets *les Rêves d'un homme de bien*, expression plaisante,

qui peut être juste à certains égards ; mais ces Rêves supposent, dans celui qui étoit capable de les avoir, une grande étendue d'idées, l'esprit de combinaison dans les détails, & par-dessus tout un grand amour du bien public. Les hommes les plus sages trouveront qu'il est très-beau de rêver ainsi.

Si la plupart des spéculations de l'Abbé de *Saint-Pierre* sont impraticables, on doit plutôt s'en prendre à l'état actuel des Sociétés, qu'au défaut de justesse & de suite dans ses observations. Les systêmes reçus ne sauroient admettre ses plans, tels qu'il les propose. C'est pourquoi on peut lui reprocher d'avoir plutôt raisonné d'après l'ordre à établir, que sur l'ordre établi. Les Gouvernemens ayant déjà leur marche réglée, il est beaucoup plus sage de chercher à les rectifier par des ressorts imperceptibles, que de songer à les bouleverser, sous prétexte de les rendre meilleurs & plus heureux.

Son *Projet de Paix perpétuelle entre les Potentats de l'Europe*, a paru chimérique : il l'est en effet. Ce défaut, essentiel à la vérité, une fois reconnu, il n'en reste pas moins à admirer le Génie qui a enfanté cette concorde idéale, & qui l'a suivie, pour ainsi dire, dans tous les moyens propres, selon les idées de l'Auteur, à la procurer. *Platon* a donné dans le même

écueil, & n'a point perdu pour cela sa réputation de grand Philosophe. L'Abbé de *Saint - Pierre* se seroit acquis le même nom, s'il eût travaillé dans les mêmes circonstances & dans le même siecle.

Le plus connu de ses autres Ouvrages est celui qui a pour titre, *Annales politiques de Loüis XIV*, où l'Auteur offre un tableau frappant des progrès de l'esprit chez notre Nation, pendant le regne de ce Monarque, & où M. de *Voltaire* a puisé l'idée si mal remplie de son *Siecle de Louis XIV*, & le plan de son prétendu *Essai sur l'Histoire générale*. Le détail des faits ne se présente chez l'un & l'autre Ecrivain que de profil. Ils ont à-peu-près la même marche, avec cette différence, que l'Abbé de *Saint-Pierre* ne s'écarte point de son systême, ne dénature point les événemens, ne donne point dans des bévues, & qu'il développe, d'une maniere plus étendue, l'Histoire de notre Gouvernement, de notre Législation & de nos Etablissemens. Enfin, les Ecrits de l'Abbé de *Saint-Pierre*, malgré la manie systématique qui y regne, le placeront toujours parmi les Raisonneurs utiles. Ils ont contribué à étendre les lumieres politiques, à éclairer sur les objets qui peuvent augmenter le bien général, & diriger la morale vers la pratique. Ils ont de plus le

mérite d'une diction pure, nette & précise; telle qu'elle convient à ces fortes de Productions. Ces qualités les distingueront toujours des Ouvrages prétendus philosophiques, qui fatiguent l'esprit par l'emphase du style, & tendent à dissoudre la Société par le danger des systêmes.

SAINT-RÉAL, [*César-Vichard*, Abbé DE] de l'Académie de Turin, né à Chambery, mort dans la même ville en 1692.

Nous le plaçons parmi les Auteurs François, parce qu'il a passé la plus grande partie de sa vie en France, & que tous ses Ecrits sont dans notre Langue. Il fut l'Eleve de *Varillas*, dont il prit le style, le goût, & sur-tout l'amour du merveilleux. Il faut cependant convenir qu'il a surpassé son Maître, c'est-à-dire, que, né avec plus d'esprit, ayant moins écrit, ses Ouvrages sont plus purs, plus exacts du côté du langage. S'il eût rejeté de fausses Anecdotes, choisi des Faits plus avérés, ses Morceaux d'Histoire pourroient passer pour des modeles; mais sa *Conjuration de Venise*, celle des *Gracques*, l'Histoire de *Dom Carlos* sont à présent regardées, avec raison, comme des Romans ingénieux, qui ne renferment de vrai que le nom des Personnages, & quelques faits trop ajustés au tour de sa brillante imagination. Malgré ces défauts,

on ne peut refuser à l'Abbé de *Saint-Réal* la gloire d'avoir écrit en Homme d'esprit, d'avoir su répandre dans son style un prestige séducteur, qui fait regretter de ne pouvoir joindre le suffrage de conviction à l'intérêt qu'il fait naître dans l'ame du Lecteur.

La Conjuration de Venise a fourni à *Otwai* le sujet de sa Tragédie de *Venise sauvée*, représentée à Londres en 1682. M. *de la Place*, qui a composé aussi une Tragédie sur le même sujet, prétend que la Piece d'*Otwai* est antérieure à l'Ouvrage de l'Abbé de *Saint-Réal*. Sans rien décider sur ce fait, il est du moins certain que la *Venise sauvée* du Poëte Anglois n'a paru que huit ans après. Le *Manlius Capitolinus* de *Lafosse*, vient aussi de la même source, & celui-ci a infiniment mieux rendu les caracteres de l'Original que les deux autres Imitateurs.

Nous ne parlons pas des autres Ouvrages de M. de *Saint-Réal*; en exceptant son *Traité de la valeur*, qui est un chef-d'œuvre de raison & de bon goût, le reste ne vaut pas mieux que son Eloge de Madame de *Mazarin*, composé plutôt pour la gloire de cette Dame, que pour celle de l'Ecrivain.

SAINT-SYMPHORIEN, [*Jean-Louis* DE GALTIER DE] né à St. Pons en Languedoc, en 1725.

Il a su imprimer aux Productions Romanesques, auxquelles il s'est attaché, un caractere de décence & d'utilité qui rend les siennes dignes de tous les genres de Lecteurs. Ses Romans en effet n'ont point pour but d'occuper l'oisiveté, de repaître l'imagination, encore moins celui d'égarer l'esprit & de corrompre les mœurs. Ils paroissent composés dans le dessein d'inculquer la morale, d'attacher à la vertu. Les agrémens de la fiction n'y sont employés que pour parvenir à ces deux objets. La Lecture des *Confessions de Mademoiselle de Mainville*, en sera la preuve. L'intérêt des situations, la solidité des maximes, la vivacité des tableaux, tendent sans interruption à faire aimer l'innocence & à inspirer l'horreur du vice. Un peu plus de noblesse & moins de prolixité dans le langage, rendroient ce Roman irréprochable aux yeux de la critique, comme il l'est aux yeux des mœurs & de la raison. Il avoit été précédé par un autre qui a pour titre, *les Céramiques ou les Aventures de Nicias & d'Antiope*. Ce dernier allie le plus souvent les richesses de la Poésie aux agrémens de la Prose; mais trop de descriptions & trop de détails inutiles en rendent la marche traînante

& le ſtyle quelquefois peſant. A ces défauts près, ce que l'eſprit a de plus ingénieux, le ſentiment de vif & de touchant, la morale de ſage & de ſolide, la langue de pittoreſque & d'harmonieux, ſe trouve raſſemblé dans cet Ouvrage, qui ſuppoſe d'ailleurs la connoiſſance de la Religion, des uſages, des loix & de l'hiſtoire des anciens Grecs. De telles Productions ſeront toujours diſtinguées, avec les éloges qu'elles méritent, de la multitude aſſommante de nos Romans bizarres, frénétiques, & ſans deſſein; parce qu'elles prouvent qu'avec le talent d'écrire, leurs Auteurs ont du ſavoir & des lumieres qu'on ne peut acquérir qu'avec beaucoup d'étude & de réflexion.

SAINTE-ALBINE, [*Pierre* REMOND DE Cenſeur Royal, de l'Académie des Sciences & Belles-Lettres de Berlin, né à Paris en 1699.

Ce n'eſt pas pour avoir travaillé à quelques Journaux, pour avoir publié quelques Ouvrages polémiques, & un Abrégé de l'Hiſtoire de M. *de Thou*, avec des Remarques, qu'il eſt le plus connu dans la Littérature. Sa Diſſertation, intitulée *le Comédien*, quoique ſur un ſujet peu intéreſſant pour le commun des Lecteurs, a eu la plus grande vogue, & eſt encore très-eſtimée aujourd'hui. Ce petit Ouvrage n'a pu partir que

d'un Ecrivain ſolide & judicieux, d'un eſprit obſervateur & doué de l'art de rendre, d'une maniere intéreſſante, ſes obſervations. Les Comédiens peuvent y puiſer des leçons utiles, capables de perfectionner leurs talens; les Auteurs qui travaillent pour eux, ne doivent pas non plus négliger les regles qu'il donne, pour acquérir le naturel, la juſteſſe, le coſtume & la vérité, ſi peu connus de la plupart de nos Poëtes dramatiques.

SAINTE-MARTHE, [*Gautier* SCEVOLE DE] Tréſorier de France, né en 1536, mort en 1623.

Il a cultivé la Poéſie Françoiſe & Latine, & n'a eu de ſuccès durables que dans cette derniere Langue. Son meilleur Ouvrage eſt le Poëme connu ſous le nom de *Pædotrophie*. Ce n'eſt point l'éducation des enfans qui en eſt ſon objet; il ſe borne aux précautions que la Mere doit prendre dès le moment de leur formation, & entre dans tous les détails néceſſaires pour les nourrir & les ſoigner. Ce Poëme ſingulier eſt écrit d'un ſtyle aſſez pur & aſſez élégant, mais dépourvu de chaleur & d'images.

La famille de cet Auteur a été féconde en Littérateurs. Ses fils & ſes petits-fils cultiverent avec ſuccès, les uns les Sciences, les autres

l'Erudition, plusieurs la belle Littérature & la Poésie.

SAINTE-PALAYE, [*Jean-Baptiste* DE LA CUNE DE] de l'Académie Françoise, de celle des Inscriptions, de Nancy, de Dijon, &c. né à Auxerre en *1697*.

Cet Académicien estimable s'est attaché à une partie de notre Littérature, aussi intéressante qu'utile : l'Histoire du bon vieux temps de notre Monarchie, a décidé son goût & fixé ses études. Rien de plus détaillé, de plus instructif & de mieux présenté, que ses *Mémoires sur l'ancienne Chevalerie*. Toute ame Françoise ne peut y voir qu'avec le plus grand intérêt, le touchant tableau des mœurs, des usages, de la bravoure, de la pieuse & noble simplicité de ces anciens Chevaliers, qui furent la gloire de la Nation, par leurs faits d'armes, comme ils en firent long-temps l'amusement & les délices, par leurs Tournois.

Cet Ouvrage semble avoir fait naître à M. *d'Arnaud* le louable desir de ressusciter parmi nous les heureuses étincelles de cet enthousiasme d'honneur qui produisit tant de Héros & tant de Sages, dans des Siecles si amérement taxés d'ignorance & de barbarie. Sa derniere Nouvelle [*Sargines*] seroit capable de produire cet effet

par l'adresse, la sensibilité, & le pathétique avec lequel elle est écrite. Un tel projet n'est-il pas plus digne d'un bon Citoyen, plus utile à la Patrie, plus glorieux aux vrais talens, que celui d'empoisonner la Nation par des travers philosophiques qui la dégradent, & de substituer à l'élévation, à la franchise, à la générosité, à la gaieté, qui firent toujours l'ame du génie François, des vapeurs mélancoliques, la folle manie du raisonnement, l'esprit d'indépendance, le persiflage & l'inertie.

SALAUN, [*Nicolas*] né à Guingamp en Bretagne, en 1745.

Jusqu'à présent sa plume ne s'est pas élevée au dessus des honneurs de la Brochure. Il a pensé sans doute, comme *Callimaque*, qu'un grand Livre est un grand mal; c'est pourquoi il n'a pas voulu que la plus longue de ses Productions excédât cinquante pages. Tout ce qu'il a fait consiste en des Epîtres en Vers, des Lettres en Prose, différentes Critiques imprimées séparément; Ecrits ingénieux qui, réunis ensemble, pourroient former un Recueil agréable & piquant. Il ne faudroit pour cela qu'écarter certains traits auxquels la circonstance a pu seule donner du prix. La vivacité, l'esprit, l'imagination & le goût, qui aiguisent ces petits Pamflets,

ffets, donnent une idée avantageuſe du talent de ce jeune Auteur, & laiſſent entrevoir qu'avec plus de ſuite dans le travail, il ſeroit en état d'entreprendre & de bien traiter des Ouvrages conſidérables. Ses *Lettres critiques ſur Roméo & Juliette*, prouvent que les applaudiſſemens momentanés donnés à cette Tragédie n'en ont pas imposé à ſon diſcernement, & les *Etrennes à ſes Amis*, qu'il n'eſt rien moins qu'atteint de la maladie philoſophique, & qu'il a le bon eſprit de ſentir les maux qui en ſont le réſultat. Les uſurpations de la médiocrité, les artifices de la prétention, les travers des Ecrivains en vogue, y ſont ſaiſis avec juſteſſe, & finement ridiculiſés.

SALLIER, [*Claude*] Abbé, Garde de la Bibliotheque du Roi, de l'Académie Françoiſe, & de celle des Inſcriptions, né à Saulieu dans le Dioceſe d'Autun en 1686, mort à Paris en 1761.

L'érudition, qui a été preſque l'unique objet de ſes études, ne l'a pas détourné du ſoin de cultiver ſon ſtyle, & d'écrire avec élégance. Pluſieurs de ſes *Diſſertations*, inſérées dans les Mémoires de l'Académie des Inſcriptions, intéreſſent, par l'utilité & le plaiſir qu'on trouve à les lire; il a ſu y répandre des recherches lumi-

neuses, une critique saine, des réflexions utiles, une méthode & une clarté qui instruisent le Lecteur, sans lui faire acheter l'instruction par l'ennui.

SALLO, [*Denis* DE] Conseiller au Parlement de Paris, sa Patrie, né en 1626, mort en 1669.

L'établissement des Journaux dont il est l'inventeur, est un titre suffisant pour sa gloire. Rien de plus propre que cette invention à contribuer aux progrès des Sciences & des Lettres; aujourd'hui elle leur est devenue inutile, même nuisible, par la multiplicité de ces sortes d'Ouvrages, & par l'abus que font les Journalistes de leurs éloges & de leurs critiques. A les voir sans cesse en contradiction les uns avec les autres, on diroit que la justice & le goût ont des regles arbitraires, ou qu'ils sont maîtres de dispenser les Couronnes, selon le talent qu'on a de leur plaire, ou d'intéresser leur parti. Nous ne prétendons pas les envelopper tous dans ce reproche. Il en est parmi eux qui conservent encore l'impartialité : mais l'étude, le travail nécessaire pour bien analyser un Ouvrage, pour en donner une juste idée, sont-ils des qualités bien répandues parmi nos Journalistes?

SANADON, [*Noël-Etienne*] Jésuite, né à Rouen en 1676, mort à Paris en 1733.

On peut le placer, avec honneur, parmi nos Auteurs qui ont cultivé avec succès la Poésie Latine. Le Recueil de ses *Œuvres* est divisé en quatre parties ; la premiere consiste dans des Odes, qui sont ce qu'il a fait de mieux ; la seconde renferme des Elégies ; la troisieme des Epigrammes, & la quatrieme offre un mêlange d'Epitaphes, de Fables, de Paraphrases & d'Imitations diverses. Son style, en général, est pur, correct, élégant & varié, qualités qui ne sont pas capables d'empêcher qu'on ne s'apperçoive qu'il manque d'invention. Outre ses Poésies, nous avons de lui une excellente Traduction d'*Horace*, avec des Remarques. Celle qui a été donnée depuis par M. l'Abbé *Batteux*, n'a servi qu'à en faire mieux sentir tout le mérite.

SANDRAS. [*Gratien*] *Voyez* COURTILS.

SANLECQUE, [*Louis* DE] Chanoine Régulier de Ste Genevieve, Prieur de Garnay, près de Dreux, né à Paris en 1652, mort dans son Prieuré en 1714.

Quoique *Boileau* ne l'estimât pas, comme il le paroît par plusieurs de ses Lettres, il n'en est pas moins vrai que, de tous les Satyriques, il a le plus approché du génie de *Boileau* lui-même. Parmi beaucoup d'idées & d'expressions triviales,

on trouve, dans les Satyres du P. *Sanlecque*, des Vers heureux, de la légéreté, de la finesse, des saillies d'imagination & des traits de bonne plaisanterie; mais son sel n'est pas toujours attique, il est souvent fade, ce qu'on ne pardonne jamais à quiconque veut s'égayer aux dépens des autres. A juger de son caractere par sa conduite, il devoit être original. Un seul trait fera connoître combien il s'inquiétoit peu des commodités de la vie.

Le toit de sa maison étoit délabré, & toutes les fois qu'il pleuvoit, une partie de sa chambre se trouvoit inondée. Alors sa ressource étoit de changer son lit de place; en moins d'un an il lui fit faire le tour de sa chambre, en cherchant toujours un endroit pour le mettre à l'abri de la pluie. Il composa, dit-on, à ce sujet, une Piece de Vers intitulée, *les Promenades de mon lit*, qui ne nous est point parvenue. On connoît son joli Placet au Pere de la *Chaize* : *Permettez, mon Révérend Pere*, &c.

SANTEUIL, [*Jean-Baptiste*] Chanoine Régulier de St. Victor, né à Paris en 1630, mort à Dijon en 1697; Poëte Latin qui auroit contribué, par ses talens, à la gloire du siecle d'*Auguste*, comme il a illustré le siecle de *Louis XIV*. Un caractere original, une imagination

vive & brillante, un eſprit vigoureux & ſublime, animent juſqu'à ſes moindres Productions. Son enthouſiaſme, dont la vivacité ſe communiquoit à toute ſa perſonne, annonçoit en lui le vrai génie de la Poéſie. *Santeuil* étoit né Poëte, & ce fut ſous le célebre Jéſuite *Coſſart*, qu'il acheva de ſe former le goût. Les premieres inſpirations de ſa Muſe furent conſacrées à célébrer les Grands Hommes de ſon ſiecle. Dès qu'il eut fait paroître quelques-unes de ſes Pieces, tous les eſprits ſe réunirent pour admirer l'élévation de ſon ſtyle, la délicateſſe & la force de ſes penſées, l'énergie & la pureté de ſes expreſſions, l'élégance & le naturel de ſes Vers. On voit peu de monumens remarquables dans la Capitale, qui ne ſoient enrichis d'une inſcription de ſa compoſition, capable de les immortaliſer.

Ce Poëte s'eſt élevé à lui-même un trophée immortel, par les *Hymnes* compoſées à l'uſage de l'Egliſe, adoptées dans le plus grand nombre des Dioceſes. C'eſt là qu'on admire à la fois tout ce que le ſentiment a de plus vif, tout ce que la piété a de plus noble & de plus tendre, tout ce que la Langue Latine a de plus énergique & de plus mélodieux, tout ce que la Religion peut ajouter à l'enthouſiaſme, en lui fourniſſant des ſujets vraiment propres à l'échauffer. *Quelle verve!* s'écrie le célebre *la Bruyere*, dans le portrait

été communiqués, dit-il, par Messieurs de *St. Victor*. Nous savons très-certainement que M. l'Abbé *Dinouart* ne leur a jamais témoigné qu'il fût dans le dessein de donner une nouvelle édition du *Santoliana*; que, loin de favoriser ce projet, ils en auroient arrêté l'exécution. Le seul bon sens suffisoit pour les empêcher de concourir à une compilation indigne d'un véritable Homme de Lettres, & encore plus, d'un véritable Ecclésiastique.

SARASIN, [*Jean-François*] Conseiller du Roi & Secrétaire des Commandemens de M. le Prince de *Conti*, né à Hermanville en 1603, non en 1605, mort à Pezenas en 1654, non en 1694, comme le dit * M. *Palissot*.

Un des meilleurs Ecrivains & des plus agréables Poëtes de son temps. Il étoit si peu jaloux de ses Productions, qu'il ne prit jamais aucun soin de les rendre publiques. C'est à MM. *Ménage* & *Pélisson*, que nous sommes redevables du Recueil de ses *Œuvres*, qui, à beaucoup près, ne les renferme pas toutes. Ce Recueil, tel qu'il est, suffit pour prouver que *Sarasin* ne mérite point

* Ce sont, sans doute, des fautes d'impression, que nous ne relevons que pour mettre cet Ecrivain à portée de les corriger.

l'oubli où il paroît tombé aujourd'hui. Comme il s'en faut que cet Auteur jouiſſe de toute ſa célébrité, nous croyons devoir nous arrêter un peu plus ſur ſon article, afin de donner une juſte idée de ſes talens, qui le mettent bien au deſſus de la plupart des prétendus Beaux-Eſprits, en vogue de nos jours. Tel eſt le caractere de notre Nation : quelques Auteurs agréables, en l'amuſant par des Contes ou des Opéra comiques, ſuffiſent pour lui faire oublier les Auteurs vraiment eſtimables. Le mépris devient parmi nous le fruit de l'ignorance ou du mauvais goût. C'eſt aux vrais Littérateurs à s'élever contre la mode, & à venger le mérite oublié.

Les meilleurs Ouvrages en Proſe de *Saraſin*, ſont l'*Hiſtoire du Siége de Dunkerque*, & celle de *la Conſpiration de Walſtein*, toutes deux écrites avec une nobleſſe & une ſimplicité qui ſont des modeles du genre hiſtorique. On reconnoît, dans la premiere, un Ecrivain, qui, comme dit M. *Péliſſon*, *n'abandonne pas le jugement pour courir après le Bel-Eſprit, & ne cherche point de fleurs quand c'eſt la ſaiſon des fruits*. La ſeconde eſt écrite du ſtyle qui lui convient. Comme le ſujet en eſt plus intéreſſant, plus compliqué que celui du Siége de Dunkerque, l'Ecrivain y déploie plus librement ſes

richesses de son esprit. Il peint plutôt qu'il ne raconte. Son imagination, vive & judicieuse tout ensemble, répand la chaleur & la vie sur tous les objets; le style en est clair, simple, méthodique, plein de grace & de dignité. On est fâché que cette Histoire ne soit qu'un Fragment, & que la paresse de l'Auteur ne lui ait pas permis de la finir en entier.

Nous ne parlerons pas du *Discours sur la Tragédie*, dont les excellentes observations ne sont pas capables d'excuser la sotte apologie qu'il y fait de *l'amour tyrannique de Scudéry*. Aussi faut-il remarquer qu'il étoit jeune alors, & que ce fut son premier Ouvrage.

La *Pompe funebre de Voiture* est une Piece originale. La Prose & les Vers, mêlés ensemble, s'y prêtent un mutuel agrément. On peut la regarder comme un petit chef-d'œuvre d'invention, d'esprit, de délicatesse & de plaisanterie.

Sarasin est encore plus estimable dans sa Poésie que dans sa Prose. La fécondité de sa verve s'est exercée sur toutes sortes de sujets, & dans presque tous les genres, depuis le Poëme héroïque jusqu'au Madrigal. On ne peut s'empêcher d'admirer ses Odes sur la bataille de Dunkerque & sur celle de Lens. Qui ne seroit saisi d'enthousiasme à la lecture de cette belle

description du Coursier du Prince de *Condé*, qu'on trouve dans une Strophe de la derniere ?

Il monte un cheval superbe
Qui, furieux aux combats,
A peine fait courber l'herbe
Sous la trace de ses pas.
Son regard semble farouche ;
L'écume sort de sa bouche ;
Prêt au moindre mouvement,
Il frappe du pied la terre,
Et semble appeler la guerre
Par un fier hennissement.

Dans son Eglogue des Amours d'*Orphée*, il a imité, avec autant d'élégance que de succès, l'Episode des Géorgiques, sur le même sujet. Le Poëme de *Dulot vaincu* ou *la Défaite des Bouts rimés*, est un mêlange agréable de plaisanterie, de traits sublimes, qui pourroient figurer dans le meilleur Poëme épique. Parmi les morceaux que nous pourrions citer, nous nous bornons à quelques comparaisons. Il est bon d'observer que, dans le temps où il écrivoit, notre Langue n'avoit pas encore été fixée par les *Pascal*, les *Racine* & les *Despréaux*.

Comme un roc sourcilleux tombe dans la campagne,
Arraché par les vents du haut d'une montagne,
Ou du long cours des ans incessamment miné,
Et par l'eau de l'orage enfin déraciné,

Son énorme grandeur, par son poids emportée,
Avec un bruit horrible en bas précipitée,
Roule à bonds redoublés en son cours furieux,
Et rompt comme roseaux les chênes les plus vieux;
Tel on vit, &c.

Semblable au Dieu de Thrace, il alloit fiérement;
Ses armes tout autour résonnoient hautement,
Faisant le bruit qu'excitent dans les nues
Les pins battus des vents sur les Alpes chesnues, &c.

Comme on voit quelquefois dans l'Ardenne fameuse,
Et dans les prés herbus où le Rhin joint la Meuse,
Deux furieux taureaux par l'amour courroucés,
Se heurter fiérement de leurs fronts abaissés:
Le troupeau plein d'effroi regarde avec silence;
Le nombre des Pasteurs cede à leur violence:
Les deux vaillans rivaux se pressant rudement
Des cornes l'un sur l'autre appuyés fortement,
Redoublent, sans cesser leurs cruelles atteintes;
De longs ruisseaux de sang leurs épaules sont teintes;
Ils mugissent des coups d'un cri retentissant,
Et toute la forêt répond en mugissant....

Ajoutons encore ce morceau sur la briéveté de la vie, & nous ne serons point étonnés que l'Auteur du *Lutrin* & celui de la *Henriade*, n'aient pas dédaigné de s'approprier plusieurs traits de ce Poëte, injustement oublié.

Comme avecque grand bruit le Rhosne plein de rage,
Soulevé par les vents ou grossi par l'orage,

Vient & traîne avec soi mille flots courroucés ;
L'onde flotte après l'onde, & de l'onde est suivie ;
Ainsi passe la vie,
Ainsi coulent nos jours l'un sur l'autre entassés.

Nous ne parlons point de ses Poésies légeres. Il suffit de dire qu'elles sont plus variées, plus ingénieuses que celle de *Voiture*, son Contemporain. Qu'on se rappelle, après cela, que *Sarasin* étoit l'homme du monde le plus agréable dans la Société, & on aura une idée complette de son mérite. *Perrault* dit qu'il mourut de chagrin d'avoir déplu au Prince de *Conti*, dont il étoit Secrétaire. L'Abbé d'*Olivet* dit que *Pélisson*, passant par Pezenas, quatre ans après la mort de *Sarasin*, qui avoit été son ami, se transporta sur sa tombe & l'arrosa de ses pleurs. Il lui fit faire un Service, fonda en sa mémoire un Anniversaire, tout Protestant qu'il étoit alors ; & lui consacra cette Epitaphe.

Pour écrire en style divers,
Ce rare Esprit surpassa tous les autres.
Je n'en dis plus rien, car ses Vers
Lui font plus d'honneur que les nôtres.

SAVERIEN, [*Alexandre*] Ingénieur de la Marine, de l'Académie de Lyon, né à Arles en 1721.

Indépendamment de beaucoup d'Ouvrages

utiles sur la Marine, & de plusieurs Dictionnaires, tels que ceux *de Mathématique*, *d'Architecture*, &c. on a de lui une *Histoire des Philosophes modernes*, qui suppose des recherches, des connoissances, un esprit méthodique, & le talent de l'analyse. En retranchant de cette Histoire quelques digressions inutiles, certains détails trop minutieux; en mettant plus de correction, d'élégance & de précision dans le style, il eût pu la rendre encore plus digne du succès dont elle jouit.

L'*Histoire des Philosophes anciens* qu'il a donnée depuis peu, est écrite dans le même goût, & participe aux mêmes défauts. Il n'en est pas de même de son *Histoire des progrès de l'esprit humain dans les Sciences exactes, dans les Sciences naturelles & dans les Arts qui en dépendent*. Ce dernier Ouvrage offre un style plus précis & plus soigné, une érudition mieux digérée, & des recherches plus savantes & mieux présentées.

SAUMAISE, [*Claude* DE] né à Semur, en Auxois, en 1588, mort à Spa en 1653.

Ce nom est consacré depuis long-temps pour donner l'idée d'un insipide Auteur. Ce n'est pas que *Saumaise* n'eût des talens, mais il a trop écrit, & par cette raison trop mal écrit, pour

que les défauts de ses Ouvrages méritent quelque indulgence, en faveur des bonnes choses qu'on peut y rencontrer. Cet Auteur, devenu Protestant, de Catholique qu'il étoit, se laissa dominer par un orgueil farouche, toujours prêt à s'aigrir à la moindre contradiction. Dès qu'on n'étoit pas de son avis sur quelque point de Littérature ou de Religion, aussi-tôt on étoit sûr d'être traité d'*ignorant*, de *bête*, de *fripon*. C'est vraisemblablement dans cet Ecrivain attrabilaire, que M. de *Voltaire*, entr'autres choses, a puisé les Epithetes honorables qu'il prodigue depuis si long-temps, à tous ceux qui osent contredire ses décisions. Quoi qu'il en soit, *Saumaise* rencontra dans le P. *Peteau* un homme qui sut lui rendre injures pour injures, en les accompagnant toutefois de meilleures raisons. Cette maniere de disputer pouvoit être excusable dans un temps où l'on n'avoit pas encore dit : » Il est bien cruel, bien honteux pour l'Esprit » humain, que la Littérature soit infectée de ces » haines personnelles, de ces cabales, de ces » intrigues, qui devroient être le partage des » esclaves de la fortune. Que gagnent les Au- » teurs en se déchirant cruellement ? Ils avilissent une possession qu'il ne tient qu'à eux de » rendre respectable. Faut-il que l'art de penser, » le plus beau partage des Hommes, devienne

» une source de ridicule, & que les Gens d'esprit, rendus souvent, par leurs querelles, le jouet des sots, soient les bouffons du Public, dont ils devroient être les Maîtres « ? *Préface d'Alzire.*

SAURI, [*N.*] Abbé, ancien Professeur de Philosophie en l'Université de Montpellier, né à Entraygues, Diocese de Rhodez, en 1734.

Nous ne parlerons que de son *Cours de Philosophie à l'usage des Gens du monde*, car ses Ouvrages de Mathématiques ne sont pas du ressort de celui-ci. Rien de plus louable que le but qu'il s'est proposé. Comme il importe à tout le monde de savoir raisonner juste, de connoître la nature & les facultés de son ame, la structure de l'Univers & l'Auteur qui l'a créé & le conserve, rien n'étoit plus nécessaire que de donner de justes idées sur tous ces objets, & ce qui n'est pas moins nécessaire, de les mettre à la portée de tous les Lecteurs. M. l'Abbé *Sauri* a formé ce projet, & l'a heureusement exécuté. En écartant les termes scientifiques, le ton pédantesque; en s'expliquant d'une maniere claire & précise, il a rendu son *Cours de Philosophie* propre à être lu avec fruit par les Femmes même. La Religion est aussi entrée pour beaucoup dans ses vues. Démontrer contre les

Matérialistes l'immortalité de l'ame, contre les Déistes la divinité de la Religion Chrétienne, défendre contre les Incrédules toutes les vérités attaquées par leurs Sophismes, offrir en un mot de sûrs préservatifs contre tous les prestiges de l'erreur, c'est ce qu'il exécute avec une sûreté de lumieres & une force de raisonnement propre à renverser tous les vains systêmes que la plus pitoyable des crédulités fait adopter sous le nom de Philosophie. L'Auteur demande grace pour les inégalités, les négligences & même la rudesse de son style. Nous avouerons qu'il en a besoin; mais tout Lecteur sage, judicieux, oubliera volontiers l'expression en faveur des questions neuves qu'il discute dans son Ouvrage, & de la solidité avec laquelle il développe les vrais principes.

1. SAURIN, [*Jacques*] Ministre Protestant, né à Nîmes en 1677, mort en Hollande en 1730.

Ses talens pour la prédication le mettent au dessus de tous les Orateurs de sa Secte. On trouve dans ses Sermons des traits d'éloquence & de force, dont *Bourdaloue* se seroit fait honneur, & des morceaux de pathétique & de sentiment, que *Massillon* n'eût pas désavoués. Le caractere dominant de son style, est la véhé-

mence, ſans que la chaleur qui l'anime, nuiſe à la vérité des mouvemens & aux couleurs touchantes de l'onction & de la ſenſibilité. Il a encore un mérite qui le diſtingue bien avantageuſement de ſes Confreres : plus occupé de la Morale chrétienne, que du Dogme & de la Controverſe, il ne s'eſt jamais permis, contre le Pape & l'Egliſe, aucune de ces déclamations puériles & indécentes, dont les Temples Proteſtans ont ſi ſouvent retenti. Ces qualités ont vraiſemblablement procuré aux *Sermons* de *Saurin* l'honneur de figurer aſſez ſouvent dans les Chaires Catholiques : bien de nos Orateurs ont cru ne pouvoir mieux faire, que d'en débiter des lambeaux & quelquefois des Diſcours entiers.

2. SAURIN, [*Bernard-Joſeph*] Avocat, de l'Académie Françoiſe, né à Paris en 17..

Le ſuccès de *Béverley* ne prouve autre choſe que la corruption des idées, du goût, & des mœurs du Siecle. Le Poëte eût beaucoup mieux fait de continuer d'exercer ſes talens à compoſer des Tragédies dans le goût de ſon *Spartacus*, & des Comédies ſemblables à ſes *Mœurs du temps*, que de faire paroître ſur le Théatre des Traductions plus dignes de plaire à des Canibales, qu'à des Peuples policés. La Scene &

les Spectateurs raisonnables rejeteront toujours avec horreur ces Caracteres outrés & démoniaques, qu'on ne porte à l'excès, que par l'impossibilité de saisir & de peindre les passions dans le juste point de vue où l'on doit les présenter.

Quoique le Caractere de *Spartacus* soit susceptible du même reproche, que le développement de la Piece soit brusque, la versification rude & séche; quoique la Comédie des *Mœurs du temps* soit écrite d'un ton plus maniéré que piquant, qu'elle ressemble, pour le fonds, l'intrigue & la morale, à l'*Ecole des Bourgeois* de l'Abbé *d'Allainval*; ces deux Pieces sont néanmoins préférables à bien d'autres qui n'ont eu pour elles qu'un moment de séduction, & n'ont plus reparu dès que les ressorts de la cabale qui les faisoit valoir, ont été usés. Le Public revoit au contraire ces deux-ci avec plaisir.

Les Epîtres & les autres petites Poésies de M. *Saurin*, ne sont distinguées de celles qui nous inondent tous les jours, que par quelques traits de chaleur & de facilité, qui ne les exceptent pas de la réprobation commune.

On sait que ce Poëte est fils de *Joseph Saurin*, de l'Académie des Sciences, qui n'a rien de commun avec le précédent, que d'avoir été Ministre comme lui. Ce M. *Saurin* n'est au-

jourd'hui connu que par l'Histoire des fameux Couplets & par l'Apologie que M. de *Voltaire* a prétendu faire de sa conduite. Il paroîtra singulier que cet Apologiste, après avoir employé tant de raisonnemens pour le justifier, parle ensuite de sa conversion, de maniere à donner une idée peu favorable de sa droiture. Il ne craint pas de dire nettement qu'elle ne fut qu'un trait d'hypocrisie. Selon lui, le Ministre Protestant se joua de l'Evêque de Meaux, *qui crut*, dit-il, *avoir converti un Ministre, & qui ne fit que servir à la fortune d'un Philosophe.*

Que pensera-t-on de la Philosophie, si elle inspire de semblables détours ? Un Philosophe est donc, de l'aveu de M. de *Voltaire*, un être versatil, souple, artificieux, toujours prêt à profiter des circonstances, à quitter le masque, à le reprendre, dès que les métamorphoses peuvent *servir à sa fortune ?*

Quand le trait seroit vrai, ce dont on peut douter, M. de *Voltaire*, en qualité d'ami de M. *Saurin*, n'auroit pas dû l'avancer, & M. *Saurin*, en fils jaloux de l'honneur de son pere, auroit dû réclamer contre une aussi odieuse imputation.

SAUTEL, [*Pierre-Juste*] Jésuite, né à Valence en Dauphiné, en 1613, mort à Tournon en 1661.

De tous les Poëtes Latins modernes, il est celui dont la versification approche le plus de celle d'*Ovide*. Le seul défaut qu'on puisse lui reprocher, est d'être encore plus diffus que son modele. Son génie heureux & facile, qui savoit se plier à tout, le rendit trop indulgent à lui-même; il auroit dû se défier de la grande facilité qui l'entraîne, sans lui permettre ni le choix ni la correction; de l'intempérance d'idées qui s'appesantit sur un sujet, & ne le quitte qu'après l'avoir épuisé. Il est un art de tout dire sans tout exprimer; cet art est le grand moyen de plaire & d'attacher : le P. *Sautel* ne le connoissoit pas. L'*Année sacrée* n'est qu'un Recueil de pieuses Epigrammes sur toutes les Fêtes de l'année, où le Poëte ennuie le Lecteur par une fécondité à laquelle on préféreroit plus volontiers la sécheresse. Il en est de même de l'étonnant volume de Vers qu'il a eu le courage de composer sur *la Madeleine*.

Il s'en faut bien que son Recueil, connu sous le titre de *Jeux poétiques*, mérite les mêmes reproches; aussi est-ce son meilleur Ouvrage. L'invention des sujets, les graces de la narration, la douceur du coloris, le choix des termes, l'aisance de la versification, forment de ces petits Poëmes autant de chef-d'œuvres. Dans le premier, dont le sujet est une Mouche qui se noye dans du lait,

on est étonné de trouver réunis, sous un argument aussi mince, la variété des détails à la fraîcheur des peintures & à la délicatesse de la morale. Celui où il représente un essaim d'Abeilles, distillant du miel dans le carquois de l'Amour, offre une des plus jolies allégories qu'on puisse opposer aux Anciens. On est en droit d'en dire autant de presque toutes les autres Pieces, & de reconnoître dans le Pere *Sautel* toutes les parties du Poëte agréable, si l'on en excepte la précision. Les jeunes gens peuvent le lire pour féconder leur imagination. Des idées riantes, des pensées délicates, des expressions pleines d'aisance & de douceur, sont propres à faire naître dans leur esprit cette aménité qui fait le charme du style. Ils doivent chercher ailleurs des modeles de goût & d'une sage sobriété.

SAUTREAU DE MARSY, [*Claude-Sixte*] né à Paris en 1740.

Lorsqu'on voulut savoir quel étoit le plus sage des Grecs, on consulta l'Oracle de Delphes, qui répondit que c'étoit *Socrate*. Si cet Oracle subsistoit encore, auroit-on besoin de le consulter pour savoir quel est le plus mince de nos Littérateurs? Il semble que M. *Sautreau* ait ambitionné cette distinction; il a voulu que son *Almanach des Muses* décidât absolument la question

en ſa faveur. Ce petit Recueil de fadeurs, qui paroît régulièrement au premier jour de l'an, avec les nouveaux joujoux, les dragées & les oranges, a été long-temps un dépôt de niaiſeries & de préſomption, ſur-tout dans les Notes qui l'illuminoient. Le cri public a forcé le Rédacteur à ſupprimer ſes Notes, mais n'a pu lui inſpirer le diſcernement néceſſaire pour faire un bon choix.

M. *Sautreau* a compoſé un *Eloge de Charles V*, pluſieurs *Lettres* & quelques Ouvrages polémiques qui ne l'élevent point au deſſus du peuple de nos Littérateurs, mais où l'on rencontre des réflexions morales & littéraires qui annoncent l'homme inſtruit & poli.

SAUVIGNY, [*Edme* DE] ancien Lieutenant de Cavalerie, Cenſeur de la Police, de l'Académie de Rouen, né en Bourgogne en 17..

Si, pour ſeconder ſa verve vraiment tragique, il eût eu ſoin d'étudier plus à fond les regles de la Tragédie, de s'attacher à la vraiſemblance, de ne point forcer les caracteres, il ſe ſeroit procuré des ſuccès mieux mérités & plus ſolides. *Hirza*, ou *les Illinois*, ſe ſoutient encore ſur le Théâtre; mais *Socrate* n'a fait qu'y paroître, parce qu'il manque des qualités eſſentielles à une Tragédie. On s'abuſe que de prétendre racheter par la chaleur de la verſification, par quelques

traits de profondeur & d'énergie dans les sentimens, le défaut d'intérêt & de combinaison dans la conduite d'une Piece.

La Comédie du *Persifleur* mériteroit aussi des reproches du côté de l'intrigue & de l'action; mais la finesse avec laquelle l'Auteur a saisi ce caractere si délié dans ses nuances, l'agrément des détails, la gaieté & la vérité des tableaux, la peinture des travers de nos mœurs, & surtout l'aisance de la versification, lui obtiendront grace aux yeux des connoisseurs; & justifieront le succès dont cette Piece a joui.

Les petites Poésies de M. de *Sauvigny* n'ont pas les mêmes droits à l'indulgence : elles manquent de naturel, & sentent trop le travail; à cela près, ses *Lettres philosophiques* & ses *Odes anacréontiques*, offrent de l'esprit, de la finesse, & quelquefois de la sensibilité. Ce Poëte a de plus le mérite très-estimable d'avoir dédaigné dans ses Ouvrages le vernis philosophique, & de s'être élevé contre les Philosophes, dont les » Ouvrages, dit-il, ne peuvent servir que de » trophée à l'extravagance humaine. Il n'est point » de systême, ajoute-t-il, tel absurde & ridicule » qu'on puisse se le figurer, que des Philoso» phes anciens n'aient imaginé, & qui n'ait » trouvé des Partisans pour les soutenir. Notre » Siecle, en cela, a la gloire de le disputer aux

» Anciens «.

» Anciens «. Ce zele, qui prouve son bon esprit, autant que son discernement, l'a privé, selon toute apparence, des éloges qu'on lui eût prodigués, comme à tant d'autres, s'il se fût enrôlé sous les étendards de la Philosophie ; mais ces louanges, aussi suspectes qu'éphémeres, sont peu propres à exciter les regrets d'une ame honnête. Il en a mérité d'ailleurs de très-justes & de très-flatteuses par sa petite *Histoire des Amours de Pierre le Long & de Blanche-Bazu.* Ce Roman, écrit dans le style, & selon les mœurs des Siecles de franchise & de naïveté, est un chef-d'œuvre dans son genre. Il annonce dans l'Auteur, du sentiment, de la délicatesse, de l'enjouement, & a causé un plaisir universel, en ressuscitant un langage qui aura toujours son prix, aux yeux de ceux qui n'ont pas perdu le caractere François.

SCALIGER, [*Joseph*] né à Agen en 1549; mort à Leyde en 1609; un de ces Erudits, dont tout le mérite consiste à réformer des dates, à commenter des Auteurs, à obscurcir des passages à force de vouloir les éclaircir, à disserter sur des mots, à savoir médiocrement plusieurs Langues, & sur-tout à dire savamment des injures.

Ses Ouvrages de Littérature ne valent pas, à beaucoup près, ceux de *Jules-César Scaliger*, son pere, dont nous ne parlons pas, parce qu'il appartient plutôt à l'Italie qu'à la France : celui-ci nous a laissé, entr'autres, un assez bon Traité sur la Poétique. Son fils composa plus de Libelles que d'Ouvrages purement littéraires ; son style, en général, est de la derniere bassesse. Il n'est point d'infamie qu'il n'impute à ses rivaux & à ses ennemis. Les épithetes de *sot*, de *fat*, d'*ignare*, de *bête*, de *rustre*, de *fripon*, de *voleur*, de *scélérat*, ne coûtoient rien à sa plume, trempée ou dans le fiel ou dans la boue. Son amere grossiéreté s'étendoit sur les Auteurs morts comme sur les vivans. Il appeloit *Origène* un *rêveur*, *St. Justin* un *imbécille*, *S. Jérôme* un *ignorant*, *St. Chrysostôme* un *orgueilleux*, *St. Basyle* un *superbe*, *St. Thomas d'Aquin* un *pédant*, les Luthériens des *barbares*, & tous les Jésuites des *ânes*. Avec des expressions si heureuses, pouvoit-il espérer de se faire bien des partisans parmi les personnes dont les suffrages ne s'accordent qu'à la raison & à l'honnêteté ? Les Auteurs qui ont imité, dans la suite, un semblable langage, ne doivent-ils pas craindre le mépris de la postérité ? Car enfin, la grossiéreté du Siecle où *Scaliger* écrivoit, le rend,

en quelque ſorte, moins odieux, & la politeſſe du nôtre ne peut ſervir qu'à rendre ſes imitateurs plus condamnables.

SCARRON, [*Paul*] né à Paris en *1610*, & non en 1598 ou 1601, comme pluſieurs Auteurs l'ont avancé, mort en *1660*.

Il a eu beaucoup de ſuccès dans un genre qui n'en méritoit aucun : ce n'eſt pas la peine d'être ſupérieur dans des bizarreries que le bon goût proſcrit. Malgré cela, ſon *Virgile traveſti* trouve encore des Lecteurs dans ceux qui, pour ſe diſtraire, veulent bien en lire cinquante Vers de ſuite; car il n'eſt pas poſſible d'aller au delà. Une Poéſie qui ne vit que de mots bas, d'expreſſions triviales, de penſées groteſques, de peintures puériles, n'eſt pas propre à amuſer long-temps. Ce Burleſque étoit la manie dominante avant que *Boileau* eût éclairé les Eſprits & réformé le Goût. Il n'eut beſoin que d'élever la voix & de faire entendre la raiſon pour enlever aux *Dulot*, aux *d'Aſſoucy*, &c. leurs ſots Admirateurs; *Scarron* même eût été compris dans la proſcription, ſans les penſées naïves, les expreſſions ingénieuſes & la gaieté, qui échappent par intervalles à ſa Muſe bouffonne. *Le Roman comique* eſt le ſeul de ſes Ouvrages qui ſoit d'une plaiſanterie agréable & continue; les caracteres

en ſont originaux, les détails facétieux, la narration piquante; il eſt écrit auſſi purement que les *Provinciales*, & n'a pas peu contribué, comme elles, à la perfection de notre Langue. Ceux qui ſe plaindroient qu'on ait prodigué tant d'eſprit & d'imagination ſur un ſujet auſſi mince que la Vie des Comédiens, ne ſavent peut-être pas que l'arme du ridicule étoit déjà néceſſaire du temps de *Scarron*, pour corriger l'extravagance & abattre l'orgueil de ces Meſſieurs.

1. SCUDERY, [*George* DE] Gouverneur de Notre-Dame de la Garde, de l'Académie Françoiſe, né au Havre de Grace en 1603, mort à Paris en 1667, eſt celui à qui *Boileau* adreſſoit autrefois ces Vers:

Bienheureux *Scudery*, dont la fertile plume,
Peut tous les mois, ſans peine, enfanter un volume;
Tes Ecrits, il eſt vrai, ſans art & languiſſans,
Semblent être formés en dépit du bon ſens:
Mais ils trouvent pourtant, quoi qu'on en puiſſe dire,
Un Marchand pour les vendre & des ſots pour les lire.

Il méritoit ces traits de ſatyre par l'abus qu'il fit de ſa facilité pour écrire, ſoit en Vers, ſoit en Proſe. Quand on a composé ſeize Pieces de Théatre, un Poëme immenſe, [celui d'*Alaric*] des Diſcours politiques en grande quantité, des Hiſtoires, des Romans, des Traductions, ſans compter une infinité d'autres Ouvrages, il eſt

bien difficile d'être irréprochable du côté du jugement & du style. Nous ne prétendons pas dire que *Scudery* soit un mauvais Ecrivain, comme l'assûre un peu trop décidément M. *Palissot* : sa Tragi-Comédie, intitulée *l'Amour tyrannique*, que le Poëte *Sarasin* compare à tout ce qu'il y avoit alors de plus parfait, ne mérite pas le grand succès qu'elle eut dans le temps qu'on la donna, mais elle ne mérite pas non plus le mépris qu'on en fait à présent ; ses *Observations sur le Cid* sont au dessus de toutes les Critiques de son Siecle, sans en excepter celle de *Barbier d'Aucour*. Parce que *Scudery* aura dit dans une Epître Dédicatoire à M. le Duc de *Montmorency*, pour lui marquer qu'il est le premier de sa famille qui se soit fait Auteur, *je suis sorti d'une maison où l'on a jamais eu de plume qu'au chapeau ;* parce que son Poëme d'*Alaric* aura commencé par ce Vers :

Je chante le Vainqueur des Vainqueurs de la terre.

parce que le premier de nos Satyriques l'aura tourné en ridicule, parce que *Chapelle* & *Bachaumont* auront plaisanté avec esprit sur son Gouvernement de Notre-Dame de la Garde, il ne s'ensuit pas qu'on doive oublier tout le mérite qu'il avoit, à plusieurs égards. Voici un trait de générosité qui l'emporte même sur la gloire des talens.

Scudery avoit dédié *Alaric* ou *Rome vaincue*, à *Christine*, Reine de Suede, qui comptoit parmi ses Ancêtres le Héros de ce Poëme. Cette Princesse lui destinoit une chaîne d'or de dix mille francs, à condition qu'il retrancheroit de cet Ouvrage les louanges qu'il y donnoit au Comte de *la Gardie*, qu'elle avoit disgracié. *Scudery* osa déclarer que des présens plus riches encore ne le détermineroient jamais à cette lâche complaisance; *quand la chaîne d'or*, dit-il, *seroit aussi pesante que celle dont il est fait mention dans l'Histoire des Incas, je ne détruirois jamais l'autel où j'ai sacrifié. Christine* ne lui donna rien, & ce n'est pas le plus beau trait de la vie de cette Princesse.

Virgile n'avoit pas été si généreux que *Scudery*. On sait qu'il retrancha de ses Géorgiques l'éloge de *Gallus*, son ami, qu'*Auguste* avoit disgracié. Tel Poëte qui se croit un *Virgile*, n'en a souvent imité que la foiblesse, parce qu'il est aussi difficile de faire de bons Poëmes que de grands sacrifices.

2. SCUDERY, [*Madelaine* DE] sœur du précédent, de l'Académie des *Ricovrati*, née au Havre de Grace en 1607, morte à Paris en 1701.

Le malheur d'avoir trop écrit, comme son frere, lui attire aujourd'hui un mépris injuste. Il

est certain qu'il y a des longueurs assommantes dans ses Romans, qui forment une quarantaine de volumes énormes. Si on considere cependant que le goût n'étoit pas encore formé lorsqu'elle écrivoit; que tel de ses Romans annonce lui seul plus d'esprit, d'imagination & de connoissances, que le très-grand nombre de ceux dont on a inondé le Public depuis quelques années; qu'on trouve dans *Clelie* & dans *Artamene* des traits d'une délicatesse & d'une supériorité qui feroit honneur à nos plus *sensibles* Ecrivains, on conviendra que les défauts ne doivent pas rendre aveugle sur les bonnes qualités. Si l'imagination est, après le génie, le premier mérite des Gens de Lettres, Mlle. de *Scudery* a sujet de se plaindre de l'oubli où elle est tombée. Elle a eu non-seulement le mérite d'inventer, mais celui d'une érudition qui la place parmi nos Femmes savantes, immédiatement après Madame *Dacier*. Il est aisé de juger par les dix volumes de ses *Entretiens*, qu'elle avoit, pour le moins, autant de savoir que de fécondité, de métaphysique, de politesse ancienne & de babil.

SÉDAINE, [*Michel-Jean*] de l'Académie d'Auxerre, né en 17..

Peu d'Auteurs dramatiques ont eu une destinée aussi singuliere. Heureux dans la repré-

ſentation de ſes Pieces, la lecture devient pour elles un poiſon mortel. La raiſon de cette différence de fortune ſur un même objet, eſt aſſez ſenſible : M. *Sédaine* s'eſt plus attaché à peindre aux yeux qu'à l'eſprit, & il faut convenir qu'il y a parfaitement réuſſi. Quelques ſituations, quelques traits de ſentiment, une pantomime auſſi adroitement ménagée qu'il eſt poſſible de le faire, peuvent amuſer quelques inſtans le Spectateur, mais ſont entiérement perdus pour le Lecteur, à qui rien ne fait plus illuſion.

D'après ce principe, les lauriers de M. *Sédaine* ne dureront que tant qu'on jouera ſes Pieces, parmi leſquelles le Public a diſtingué *Roſe & Colas*, *on ne s'aviſe jamais de tout*, *le Roi & le Fermier*, *le Déſerteur*, plus amuſante par quelques Ariettes, heureuſement miſes en muſique, que par le fonds de l'intrigue & l'intérêt des caracteres.

Il n'a pas été auſſi heureux ſur le Théatre de l'Opéra, où ſa *Reine de Golconde* a paru très-inférieure à l'*Aline* de M. le Chevalier de *Boufflers*, qui lui en a fourni le ſujet.

La Scene Françoiſe ne lui doit encore que *le Philoſophe ſans le ſavoir*, qu'on peut dire être tous les jours applaudi ſans ſavoir pourquoi. En effet, ce Drame ne répond ni à ſon titre, ni aux regles du Théatre. Il eſt aſſez difficile d'en définir

les caracteres ; celui du Philosophe sur-tout est rempli de bizarreries, d'invraisemblances & de puérilités. De petits détails, de petits moyens, de petits sentimens, de petites peintures, de petites simagrées, sont les seuls ressorts qui en composent tout le mérite. Malgré cela, le Peuple en est extasié, & se plaît à le voir souvent représenter. On ne doit pas lui envier ce plaisir, en attendant que nous ayons des Auteurs plus capables de l'amuser, sans lui faire illusion.

M. *Sédaine* est beaucoup plus agréable dans ses petites Poésies. Quoi qu'en disent les Critiques, *l'Epître à mon Habit*, plusieurs de ses autres Epîtres, & quelques-unes de ses Chansons, auront toujours de l'agrément, du sentiment & de la gaieté.

SEGAUD, [*Guillaume*] Jésuite, né à Paris en 1674, mort dans la même ville en 1748.

Ses *Sermons*, imprimés plusieurs fois en six volumes in-12, ne le placent pas, à la vérité, parmi les Prédicateurs du premier ordre, mais fort au dessus de tous les Orateurs chrétiens de nos jours. Leur caractere dominant est une onction pénétrante qui dispose l'ame à profiter de la Morale évangélique : cette onction est toujours accompagnée d'élégance & quelquefois de force ; mais une éloquence douce & sensible en est le

principal ressort. C'est dommage que ces Discours ne soient pas tous égaux ; il y a une si grande différence entr'eux, qu'on auroit peine à croire qu'ils soient de la même main, si la touche de l'Auteur ne s'y faisoit sentir par intervalles. Les talens du P. *Ségaud* n'étoient pas sans doute propres à traiter toutes les matieres ; le P. *Berruyer*, son Editeur, auroit dû s'en appercevoir, & ne donner au Public que ce qui étoit digne de la réputation de ce Prédicateur, dont la modestie & la piété égaloient le mérite.

SÉGRAIS, [*Jean-Renaud*] de l'Académie Françoise, mort à Caën, sa patrie, en 1701, âgé de 76 ans.

Despréaux n'a pas cru pouvoir mieux caractériser ses talens, que par ce Vers,

> Que *Ségrais*, dans l'Eglogue, enchante les forêts.

Cet éloge ne paroîtra point excessif, si on fait attention que *Ségrais*, encore aujourd'hui, est presque le seul de nos Poëtes qui ait réussi dans le genre pastoral. Il a traité l'Idylle & l'Eglogue avec cette simplicité naturelle, mais noble, & décente, qui leur convient. Sa diction est pure, sa versification coulante : les figures qu'il emploie sont analogues aux personnages qu'il fait parler.

Il a ſu, par-deſſus toutes choſes, peindre ces paſſions tempérées, ces inclinations douces, ces goûts ſenſibles, cette charmante ingénuité, ces petites inquiétudes, qui caractériſent les mœurs des Bergers. Rien n'eſt plus rare que d'aſſortir les penſées & le ſtyle aux ſentimens & au caractere des perſonnages qu'on introduit. La plupart de nos Poëtes bucoliques font parler les Bergeres comme des petites Maîtreſſes qui débitent des ſentences galantes ſous des expreſſions recherchées. Ils ont beau les faire entretenir de moutons, de chiens & de houlettes, le raffinement du reſte de leur diſcours les décele & les trahit. *On voit la tête d'une Coquette ſur les épaules d'une Payſanne*, comme le dit fort bien un Auteur * peu connu. *Ségrais* a évité cet écueil; les idées, les ſentimens, les expreſſions de ſes Bergers ſont analogues à l'ingénuité de leurs mœurs; ils ſont tendres, naïfs, & non Métaphyſiciens. C'eſt ſur-tout en cela qu'on peut le regarder comme un des meilleurs modeles de Poéſie paſtorale, quoique la chaleur du ſentiment n'anime pas toujours ſes Interlocuteurs.

Sa Traduction en Vers des Géorgiques & de l'Enéide, eſt très-inférieure à ſes Eglogues &

---

* M. *Foſſé*, Avocat.

à ses Idylles; aussi n'étoit-ce pas son genre. Il n'est pas donné à tous les Poëtes de dire, avec autant de vérité que Virgile : *Cecini pascua, rura, duces.*

Ségrais écrivoit assez bien en Prose, comme on peut en juger par ses *Nouvelles Françoises*, aussi bien que par *Zaïde* & *la Princesse de Clèves*, Romans auxquels il a eu plus de part que Madame de *la Fayette*.

SÉGUI, [*Joseph*] Abbé, de l'Académie Françoise, né à Rhodez en 1689, mort en 1761.

On chercheroit en vain dans ses Panégyriques & ses Oraisons funebres, ces traits d'une éloquence sublime, si familiers aux Grands Maîtres. En revanche tous ces Discours sont écrits avec une noblesse & une élégance qui les rendent dignes de tous les sujets qu'il a traités. On convient généralement que son *Panégyrique de Saint-Louis* est un de meilleurs qui aient été prononcés à l'Académie Françoise. Il ne faut que le lire pour juger que M. l'Abbé *Ségui* auroit pu être un grand Orateur, s'il eût eu autant de chaleur & de sentiment qu'il avoit de correction & de facilité. Nous ne parlons pas de ses Poésies : nous dirons seulement qu'elles n'annoncent aucune prétention, modestie assez rare parmi les Poëtes médiocres.

Nous croyons devoir convenir ici d'une erreur qui nous étoit échappée à la premiere Edition. Ce n'est pas M. l'Abbé *Ségui*, c'est M. son frere qui a été l'ami & l'Editeur du grand *Rousseau*. Celui-ci vit encore, & prouve par ses lumieres & ses sentimens qu'il est digne d'avoir été l'un & l'autre.

SELIS, [*N.*] ancien Professeur d'Eloquence, de l'Académie des Sciences & Belles-Lettres d'Amiens, né en 17..

Ses Poésies offrent de l'esprit & de la facilité, & sa Traduction des *Satyres de Perse* avec des Remarques, lui donne le droit de figurer parmi les Traducteurs qui ont su réunir le mérite de l'élégance & celui de la fidélité à rendre le sens de l'original.

SÉNAULT, [*Jean-François*] Général de l'Oratoire, né à Anvers en 1599, mort à Paris en 1671.

» Ce Prédicateur fut, à l'egard du P. *Bour-*
» *daloue*, dit M. de *Voltaire*, ce que *Rotrou*
» est pour *Corneille*, son prédécesseur, & rare-
» ment son égal «. Il faut avouer cependant qu'il ne contribua pas peu à purger la Chaire du phébus & du verbiage qui y régnoient de son temps. Outre ses *Sermons*, qu'on ne lit plus,

malgré l'utilité qu'on en pourroit retirer, nous avons encore de lui beaucoup d'autres Ouvrages, tels qu'un *Traité de l'usage des Passions*, un autre *du Devoir du Souverain*, &c.; Productions également oubliées.

SÉNECÉ ou SÉNEÇAI, [*Antoine* BAUDERON DE] premier Valet de Chambre de la Reine *Marie-Thérese*, femme de *Louis XIV*, né à Mâcon en 1643, mort dans la même ville en 1737.

Le Conte du *Kaimac*, la plus saillante de ses Pieces, est précisément celle qu'on a oubliée dans le Recueil de ses Poésies. Ce Conte, écrit d'un style aussi singulier qu'agréable, est, selon M. de *Voltaire*, un exemple, qui montre qu'on peut très-bien conter d'une autre maniere que *Lafontaine*. Les autres Poésies de M. de *Senecé*, qui pour la plupart consistent dans des Epigrammes, offrent quelquefois des beautés neuves, & un style piquant, fruit agréable du tour original de son imagination qu'il avoit reçu de la Nature. La versification en est cependant beaucoup trop négligée.

Cet Auteur a laissé des *Mémoires* sur la Vie du Cardinal de *Retz*, très-recherchés, malgré l'originalité de ceux que le Cardinal a écrits lui-même.

SERAN DE LA TOUR, [*N.*] Abbé, Littérateur beaucoup plus estimable que bien d'autres beaucoup plus connus que lui. Il a eu la modestie de ne pas mettre son nom à ses Ouvrages, raison pour laquelle il est sans doute moins renommé que nos Faiseurs actuels de Contes, d'Historiettes & de Poétiques. Ses Histoires d'*Epaminondas*, de *Scipion*, de *Philippe*, de *Catilina*, qui forment autant d'Ouvrages séparés, sont écrites avec noblesse & avec intérêt. Les *Amusemens de la Raison* ont beaucoup de succès, & sont supérieurs à ses Histoires. Nous citerons encore son *Parallele de la conduite des Carthaginois à l'égard des Romains.* Cet Ouvrage décele un homme qui a su bien lire l'Histoire, & démêler le ressort des passions & de la politique. On a aussi de lui un Livre sur l'*Art de sentir & de juger en matiere de Goût*, dont l'objet est de faire connoître en quoi consiste le Goût qui crée, qui juge, qui admire le vrai & le beau dans les Ouvrages d'esprit, dans les Sciences, les Arts & les Productions de la Nature. Quoique cette matiere ait été souvent rebattue, l'Auteur y fait sentir une sagacité, & y annonce une méthode qui rend ses observations utiles. On y trouve même des rapports qui n'avoient point été apperçus, quelques idées neuves, le tout présenté d'un style auquel on ne

peut reprocher que d'être quelquefois obscur & traînant, ce qui seroit deux défauts considérables, s'ils étoient continuels.

SERMENT, [*Louise-Anastasie*] née à Grenoble, morte à Paris en 1692.

Elle cultiva les Muses Latines & Françoises avec assez de succès, pour mériter d'être citée parmi la foule des Esprits qui ont honoré le siecle dernier par leurs talens. Les Auteurs les plus célebres rechercherent sa société, & célébrerent à l'envi son mérite. *Corneille*, *Quinault*, *Pavillon*, la consultoient sur leurs Ouvrages; &, s'il faut en croire ce dernier, l'Auteur d'*Armide* éprouva pour elle une tendresse qu'elle partagea sans scrupule, quoique *Quinault* fût marié.

Les Ouvrages de cette Demoiselle consistent dans plusieurs Pieces de vers & quelques Lettres en prose, insérées pour la plupart dans le Recueil de Pieces Académiques, publié par le sieur *Guyonnet de Vertrou*. Les vers qu'elle fit peu d'instans avant sa mort, peuvent donner une idée de sa versification & des sentimens de sa philosophie. Il faut remarquer qu'elle étoit tourmentée par un cancer qui lui rendoit la vie insupportable :

Bientôt la lumiere des Cieux
Ne paroîtra plus à mes yeux;

Bientôt quitte envers la Nature,
J'irai dans une nuit obscure
Me livrer pour jamais aux douceurs du sommeil.
Je ne me verrai plus par un triste réveil
Exposée à sentir les tourmens de la vie.
Mortels, qui commencez ici-bas votre cours,
Je ne vous porte point d'envie,
Votre sort ne vaut pas le dernier de mes jours.
Viens, favorable mort, viens briser des liens,
Qui malgré moi m'attachent à la vie;
Frappe, seconde mon envie;
Ne point souffrir est le plus grand des biens.
Dans ce long avenir, j'entre l'esprit tranquille;
Pourquoi ce dernier pas est-il tant redouté ?
Du *Maître des Humains*, l'éternelle bonté,
Des malheureux Mortels est le plus sûr asyle.

SERRE, [*Jean* PUGET DE LA] né à Toulouse vers l'an 1600, mort en 1666.

Morbleu ! *la Serre* est un charmant Auteur !

Boileau auroit pu se dispenser de s'égayer à ses dépens; *la Serre* entendoit la raillerie, & savoit se rendre justice de bonne foi. *Je vous ai bien de l'obligation*, disoit-il un jour à un plat Ecrivain de son temps, *sans vous je serois le dernier des Auteurs*. Un autre fois, ayant assisté à un mauvais discours : *Ah ! Monsieur*, dit-il à celui qui venoit de le prononcer, *depuis vingt ans j'ai bien débité du galimatias; mais vous*

venez d'en dire plus en une heure, que je n'en ai écrit en toute ma vie. Je conviens, disoit-il encore dans une autre circonstance, *que mes Ouvrages sont mauvais, mais du moins ils m'ont enrichi; avantage inconnu aux autres Auteurs.*

Du temps de *la Serre*, on ne s'étoit pas sans doute aussi fort perfectionné qu'aujourd'hui dans les combinaisons typographiques. La plupart des Auteurs d'à présent ne sont plus si dupes; ils savent dans la plus grande précision ce qu'un volume doit rendre; cet objet paroît plus les toucher que celui de la gloire. C'est à ce noble zele qu'on doit tant de Dictionnaires, tant d'Abrégés, tant de Compilations informes, qui couvrent le Royaume d'un déluge de papier, & qui finiront par réduire les Sciences & les Arts à des notions imperceptibles, à force de les resserrer dans de petits articles.

La Serre eut du moins le mérite d'être Auteur original, quoiqu'on puisse dire que ce fut dans le genre le plus mince & le plus pitoyable. Son *Secrétaire de la Cour* eut cinquante éditions, & n'en méritoit pas une. On sait que ce Livre est un amas, un magasin de formules de Lettres & de Complimens, sur toutes sortes de sujets, où le Peuple croit encore aujourd'hui trouver un modele du style épistolaire. Un tel exemple est bien propre à démontrer qu'un Auteur ne

doit pas toujours citer, pour preuve de la bonté de ses Ouvrages, le nombre des éditions qu'ils ont eu. Le *Dictionnaire de Cuisine* est beaucoup plus répandu que celui de l'Académie.

SERRES ou SERRANUS, [*Jean* DE] Ministre Protestant, né en Languedoc en 1538, mort en 1598, est un de ces Savans en *es* ou en *us*, dont on auroit oublié le nom, comme on a oublié leurs Ouvrages, si quelques charitables Lexicographes n'avoient eu l'indulgence de les placer dans leur Légende. Celui-ci a fait plusieurs Livres de Controverse, de Métaphysique & d'Histoire, auxquels il survécut, quoiqu'il ne soit pas mort dans un âge avancé. Ces Ouvrages firent du bruit dans leur temps, par la quantité de mensonges, de traits satyriques & d'erreurs qu'ils renfermoient. Etoit-ce la peine d'écrire ?

SERVAN, [*N.*] ancien Avocat Général au Parlement de Grenoble, né en 17..

Son éloquence s'est déployée dans trois ou quatre occasions où elle s'est montrée avec éclat. Une sage Philosophie, une Jurisprudence profonde, l'énergie du style & de la vivacité de l'expression, distinguent principalement la plume de ce Magistrat, capable de traiter avec dignité,

intérêt & nouveauté, les plus importantes matieres. Son *Discours sur les Mœurs* fait augurer avantageusement, & desirer avec avidité l'Ouvrage plus étendu sur le même sujet, dont il n'est que le frontispice. Cet empressement est d'autant mieux fondé, qu'on trouve dans ce Discours des observations judicieuses, des vues patriotiques & des tableaux frappans. On est en droit d'espérer que le goût plus exercé de l'Auteur, resserrera davantage son élocution quelquefois diffuse, & en écartera certaines métaphores outrées & captieuses, si l'on peut se servir de ce terme, qui, sans rendre la pensée plus vive, n'y jettent qu'un éclat plus éblouissant que lumineux. La raison & la vérité dédaigne toute parure recherchée, & le ton de la vraie Philosophie est ennemi de tout ce qui peut sentir l'emphase & la prétention.

SÉVIGNÉ, [*Marie* DE RABUTIN, Marquise DE] née en *1626*, morte en *1696*.

Elle est dans le genre épistolaire ce que *Lafontaine* est dans le sien, négligée & originale. On s'est souvent efforcé d'imiter son style, & elle a encore ceci de commun avec notre Fabuliste, d'être inimitable comme lui. Le mérite de ses *Lettres*, qu'on lit toujours avec un nouveau plaisir, ne consiste pas dans un étalage d'esprit

ou dans une emphaſe de ſentiment, comme celui d'une infinité d'Auteurs qui nous ont donné des volumes d'Epîtres, ſans approcher en aucune façon du naturel, de l'aiſance, de la délicateſſe, du ſel & de l'agrément, qui préſidoient à tout ce que Madame de *Sévigné* écrivoit. La maniere noble & variée, dont elle exprime ſa tendreſſe pour ſa fille, n'empêche pas qu'on ne s'apperçoive de la répétition trop fréquente de ce ſentiment; mais elle la fait pardonner, & jamais les redites ne furent plus agréables & plus intéreſſantes. Si l'expreſſion de la ſenſibilité inépuiſable de ſon cœur, paroît quelquefois emprunter le langage de l'eſprit, ce n'eſt que pour produire de ces traits fins & délicats, fruit d'une imagination tendre & vive, & rendus dans un ſtyle qui peint & anime tout. Les anecdotes curieuſes, les particularités intéreſſantes, les applications ingénieuſes, prennent ſous ſa plume une tournure & des graces, qui la rendent le modele & le déſeſpoir de ceux qui voudroient tenter de l'imiter. Elle a l'art de faire partager tous ſes ſentimens à ſon Lecteur; on rit ou l'on s'afflige avec elle; on adopte ſes intérêts, on ſouſcrit à ſes louanges & à ſes cenſures, on applaudit aux jugemens qu'elle porte ſur les plus célebres Auteurs de ſon Siecle; mais on ne croit pas toujours ſes prédictions, ſur-

la dixieme Lettre Provinciale. Une pareille injustice ne contribue pas peu à faire connoître les écarts dans lesquels l'esprit de Parti est capable de précipiter. Cet exemple n'est pas unique dans les querelles théologiques, & encore moins dans celles de nos Philosophes & de nos Littérateurs.

Son autre neveu, *Jean Sirmond*, frere d'*Antoine*, cultiva les Lettres & la Poésie, sans qu'on s'en ressouvienne aujourd'hui. Ses Ouvrages, très-médiocres en eux-mêmes, croupissent dans un oubli total. Il fut de l'Académie Françoise, & mourut en 1749.

SIVRY, [*Louis* POINSINET DE] de l'Académie de Nancy, né à Paris en 1735.

Après avoir donné une élégante Traduction, en Vers d'*Anacréon*, & de quelques autres Poëtes Grecs; après avoir débuté sur la Scene par deux Tragédies, *Ajax* & *Briseïs*, qui n'ont pas eu, à la vérité, beaucoup de succès, mais qui en eussent obtenu davantage, si une Poésie pure, facile & harmonieuse, pouvoit remplacer le défaut d'intérêt, dans l'une, & faire pardonner la trop grande complication d'incidens, dans l'autre; il a renoncé à la carriere du Théatre, & semble avoir fait ses derniers adieux à *Melpomene*, dans son *Appel au petit Nombre*,

Nombre, où il prouve à la Multitude qu'elle a tort, avec autant de chaleur & d'énergie, que de littérature & d'érudition.

Depuis ce temps, M. de *Sivry* s'est entiérement appliqué aux Sciences, & la *Traduction de Pline le Naturaliste*, dont il a déjà publié plusieurs volumes, ne l'exposera pas aux mêmes injustices que ses Tragédies. Tout le monde convient déjà qu'il est impossible de réunir plus de connoissances, de sagacité, d'érudition, plus de force & de clarté dans l'expression, qu'il en a mis dans les Discours & les Notes qui accompagnent cette Traduction. Il seroit à souhaiter, pour compléter le mérite de cet Ouvrage, que la Traduction elle-même fût plus exacte, & aussi soigneusement écrite, que les Remarques & les Pensées du Traducteur.

SOLIGNAC, [*Pierre-Joseph* DE LA PIMPIE, Chevalier DE] Secrétaire perpétuel de l'Académie de Nancy, Correspondant de celle des Inscriptions & Belles-Lettres de Paris, Membre de celles de la Rochelle, de Montpellier, de Rome, de Berlin, de Lyon, &c. né à Montpellier en 1687, mort à Nancy en 1773.

La maniere dont il a composé les *Eloges* de quelques Membres de l'Académie qui l'avoit choisi pour son Secrétaire, & à l'établissement

de laquelle il avoit eu beaucoup de part, obtiendra ceux de quiconque les lira comme Philosophe & comme Littérateur. Ces Discours portent l'empreinte d'un esprit cultivé, d'une ame honnête, uniquement occupée du desir d'honorer les talens, de relever l'éclat des vertus, & de faire sentir la perte des Académiciens dont il rappelle le souvenir. Les *Eloges* de *Fontenelle* & de *Montesquieu*, sont des plus instructifs & des mieux écrits : le style en est simple, sans la moindre recherche, & presque toujours animé par le sentiment. Il fait aimer le premier, par l'adresse avec laquelle il présente d'un côté la douceur & la politesse ingénieuse de ses mœurs, & de l'autre les divers agrémens de son style ; il fait admirer *Montesquieu* en le représentant sous les traits précieux qui caractérisent l'Homme bienfaisant, le Moraliste profond, le Philosophe conséquent, & le Législateur des Nations.

Un Panégyriste si estimable, si zélé pour la gloire des Lettres, méritoit lui-même un Panégyrique. M. l'Abbé *Ferlet*, ancien Professeur de Belles-Lettres en l'Université de Lorraine, s'est chargé de ce soin, & l'on peut dire qu'il s'en est acquitté avec honneur. Pour juger du talent & de la sagesse de ce jeune Littérateur, il suffit de rapporter le commencement de cet *Eloge* historique, un des plus intéressans que nous con-

noiſſions. » De tout temps, la reconnoiſſance » publique accompagnant le nom des Grands » Hommes au delà du trépas, leur rendit des » hommes avoués de l'envie même, ſoit pour » les dédommager par une gloire qui leur ſurvît » des fatigues qu'elle leur avoit coûtée, ſoit » pour encourager les autres à ſupporter les » mêmes travaux par l'eſpoir des mêmes ré- » compenſes. La Grece leur dreſſoit des Autels, » Rome leur élevoit des Statues ; dans nos » Gouvernemens modernes, l'Eloquence leur » paye un tribut dont ils ne s'énorgueilliroient » pas moins, s'il n'étoit réſervé qu'au vrai talent, » & ſi le grand nombre d'hommes obſcurs qui » le partagent, ne l'avoient, pour ainſi dire, avili.

» Dans un Siecle auſſi ſtérile que le nôtre en » Hommes ſupérieurs, on diroit que nos villes » ne ſont peuplées que de Héros en tout genre. » La mort des perſonnes les moins connues eſt » bientôt ſuivie d'une eſpece d'apothéoſe, & le » moindre Artiſte ſur le point de finir une carriere » ignorée, pourroit preſque dire comme *Veſ-* » *paſien : voici le temps où je vais devenir un* » *Dieu.* Semblable à ces femmes qui faiſoient » profeſſion de pleurer aux funérailles des Anciens, » & qui regrettoient avec de grands cris, ceux » même qu'elles n'avoient jamais vus, l'Elo- » quence gémit indiſtinctement ſur toute ſorte

» de tombeaux, & confondant le Génie dans la
» médiocrité, veut quelquefois consacrer à celle-ci
» des monumens dont on a privé jusqu'à ce jour
» la cendre des *Corneille* & des *Racine*, &c. « *

Au reste, l'*Histoire de Pologne* passe pour le meilleur Ouvrage de M. de *Solignac*, & seroit une excellente histoire aux yeux de tout le monde, si le naturel, la simplicité & la correction étoient les seules qualités qu'on dût exiger d'un Historien; mais ces qualités, pour être précieuses,

* Outre l'*Eloge de M. le Chevalier de Solignac*, M. l'Abbé *Ferlet* a publié d'autres Discours qui lui donnent le droit de figurer parmi les Littérateurs de nos jours, qui ont cultivé l'Eloquence avec une sorte de distinction; tel est celui où il examine *le bien & le mal que le commerce des femmes a fait à la Littérature*, & qui a mérité le prix de l'Académie de Nancy; tel est encore son Discours sur l'*abus de la Philosophie par rapport à la Littérature*, Ouvrage dont l'élocution se ressent un peu de la jeunesse de l'Auteur; mais dont les vues & les principes annoncent un esprit vraiment éclairé & capable d'éclairer les autres. » J'ai vu, dit-il, » dans l'Exorde, que les Philosophes s'énorgueillissoient » sur-tout de la prétendue supériorité de leurs talens; » qu'en accréditant cette opinion, ils se servoient du » moyen le plus sûr pour grossir leur Secte, & tendoient » le piége le plus dangereux à la crédule ignorance. » De tromper les Peuples sur cet objet, me suis-je dit » à moi même, c'est enlever à la Philosophie la base

ne sont pas les seules nécessaires, & malheureusement M. de *Solignac* n'en a pas connu d'autres.

SORBIERE, [*Samuel*] né dans le Diocese d'Usez en 1615, mort en 1670.

Un de ces Littérateurs, dont la célébrité a infiniment surpassé le mérite. Espece de *Chrysologue*, il raisonnoit sur tout, sans rien approfondir. Il paroît qu'il travailloit plus pour la fortune que pour la gloire, en quoi il a eu beaucoup d'Imitateurs. Flatteur de tous ceux qui pouvoient lui rendre service, ennemi de tout ce qui s'opposoit à ses projets, son humeur, naturel-

» de cette admiration qu'on a pour elle; c'est montrer
» qu'elle n'est pas seule, comme elle le dit, dépositaire
» de la raison & du génie; c'est ouvrir les yeux à une
» jeunesse inconsidérée, qui, séduite par le ton imposant
» de ces Maîtres superbes, croit qu'ils sont aussi infail-
» libles en matiere de foi qu'en matiere de goût. Ainsi,
» je ferai voir qu'ils ont essentiellement nui à la Litté-
» rature par l'esprit Philosophique, par leur mépris pour
» les Anciens, par les plaies cruelles qu'ils ont faites à
» la Poésie; enfin par les haines qu'ils ont fait éclore
» entre les Savans. La passion ne guidera point ma
» plume; & en dirigeant mes coups contre une cabale
» audacieuse, je respecterai toujours ces vrais Philo-
» sophes, ces sages Immortels qui honorent l'humanité
» en l'instruisant, & pour qui le nom odieux de Secte
» seroit une injure «.

févérité du Grammairien, ce qui prouve assez peu de discernement. On ne parle pas de la manie de M. *Soubeyran*, à vouloir prouver que la Prose est préférable à la Poésie, dans le Genre dramatique : on dira seulement que son amour pour la Prose le porta à augmenter les fonds du Prix d'Eloquence de l'Académie de Toulouse.

STAAL, [Madame DE] connue d'abord sous le nom de Mlle de *Launay*, née à Paris, morte en 1750.

Une maniere franche & naturelle de raconter, un style net & souvent élégant, des idées vives, des expressions toujours justes ont fait la fortune de ses *Mémoires*, dont les événemens intéressent moins par leur importance que par le ton piquant avec lequel ils sont racontés.

SUÉ le jeune, [*Pierre*] ancien Prévôt du Collége de Chirurgie de Paris, ancien Professeur d'Anatomie & de Chirurgie à l'Ecole pratique, des Académies de Montpellier, de Rouen, de Dijon, de Bordeaux, &c. né à Paris en 1739.

Outre beaucoup d'Ouvrages de Chirurgie & de Médecine qui ne sont pas de notre ressort, mais qui sont utiles & recherchés, il en a publié plusieurs autres qui lui donnent droit de figurer parmi les Littérateurs laborieux & érudits : tels

ſont l'*Eloge historique de Louis XV*, celui de *M. Devaux*, Chirurgien de Paris, le *Précis historique ſur la Vie & les Ouvrages de M. Paſſemant*, Ingénieur du Roi, une *Lettre critique ſur l'état de la Médecine*, des *Eſſais historiques, littéraires & critiques ſur l'Art des Accouchemens chez les Anciens*; tel eſt encore ſon Ouvrage qui a pour titre, *Singularités historiques, littéraires & critiques en Médecine, Chirurgie & Pharmacie, diſpoſées par ordre alphabétique, avec des Anecdotes ſur pluſieurs Médecins, Chirurgiens & Chymiſtes tant anciens que modernes.* Si le ſtyle de ces différentes Productions n'eſt pas toujours noble & élégant, il a du moins le mérite d'être toujours clair, précis & correct, qualité qu'on chercheroit vainement dans les Ecrits de pluſieurs Littérateurs de profeſſion, qui ne laiſſe pas de ſe croire d'excellens Ecrivains.

SULLY, [*Maximilien* DE BÉTHUNE, Baron DE ROSNI, Duc DE] premier Miniſtre ſous *Henri IV*, né à Roſni en 1559, mort en 1641.

On chercheroit vainement dans ſes *Mémoires*, tels qu'il les a écrits lui-même [en dépit de ce que M. de *Voltaire* a pu dire pour prouver qu'il n'en étoit pas l'Auteur] de l'ordre, de la ſuite, de la préciſion; mais on y reconnoît un génie ſupérieur, qui, lors même qu'il néglige les

devoirs de l'Ecrivain, annonce le Grand Homme. On doit se défier cependant d'un esprit de partialité, que son Éditeur, M. l'Abbé de l'*Ecluse*, redresse avec sagacité, toutes les fois que l'occasion s'en présente ; tant il est vrai que les Mémoires particuliers sont sujets à induire en erreur, & que ce n'est que de la combinaison des différens récits que peut naître la vérité!

SUZE, [*Henriette* DE COLIGNI, Comtesse DE LA] morte à Paris en 1673.

Sa beauté, son esprit, ses aventures l'ont rendue célebre. Elle cultiva la Poésie, & s'attacha sur-tout à l'Elégie, où elle est regardée comme un modele de délicatesse, de naturel & de facilité. Il y a néanmoins un choix à faire dans ses Pieces, qui ne sont pas toutes égales. Aujourd'hui ce genre est fort négligé, parce que le sentiment, qui en est l'ame, a beaucoup dégénéré parmi nous. On a voulu substituer aux Elégies une sorte d'Epîtres, connue sous le nom d'*Héroïdes* ; mais si on en excepte trois ou quatre, on conviendra que ce n'étoit pas la peine de créer un nouveau genre pour raisonner, métaphysiquer, au lieu de peindre & de sentir.

Le Président de *Fieubet* mit au bas du Portrait de Madame de *la Suze*, ce quatrain digne du Siecle d'*Auguste*. Elle avoit été peinte par le

fameux *Largilliere*, assise sur un char, roulant sur des nuages.

Quæ Dea sublimi rapitur per inania curru ?
An Juno, an Pallas ? Num Venus ipsa venit ?
Si genus inspicias, Juno ; si scripta, Minerva ;
Si spectes oculos, Mater Amoris erit.



T

TACONNET, [*Toussaint - Gaspard*] né à Paris en 1730, mort dans la même ville en 1774; Auteur d'une infinité de Parodies, de Farces & de Parades, dont la meilleure n'est pas digne d'un Lecteur ou d'un Spectateur sensé. Ce Poëte n'a travaillé que pour les Histrions de la Foire, ce qui l'a fait surnommer le *Voltaire des Boulevards :* aussi est-il, dit-on, fort célebre parmi les Danseurs de corde & tout le petit Peuple baladin, qui le regardent comme un Grand Homme, & qui l'ont néanmoins laissé mourir dans un Hôpital.

Cet Auteur, qui passoit la plus grande partie de son temps au cabaret, avoit tant d'aversion pour l'eau, que, pour marquer le peu de cas qu'il faisoit d'un homme dont il avoit à se plaindre, *je te méprise*, lui disoit-il dans sa colere, *comme un verre d'eau.*

TALLEMANT, [*François*] Abbé, de l'Académie Françoise, né à la Rochelle en 1620, mort en 1693; Traducteur de *Plutarque*, très-inférieur à *Amyot*, dont il n'a fait que mieux sentir le mérite par la sécheresse de son style &

l'infidélité de sa Traduction. Celle qu'il a composée de l'*Histoire de Venise*, par le Procurateur *Noni*, n'a pas les mêmes défauts, mais elle est entiérement oubliée.

TALON, [*Omer*] Avocat Général au Parlement de Paris, mort en 1652, âgé de cinquante-sept ans.

Dans les huit volumes de *Mémoires* qu'il a laissés sur différentes affaires, tout annonce le grand Magistrat, le Jurisconsulte éclairé, le bon Citoyen. Son éloquence est mâle, pleine de chaleur, de sagesse & de dignité. Ses Ecrits offrent fréquemment des traits où le Sénat de Rome eût pu apprendre ses devoirs, & l'Eloquence Romaine trouver des modeles.

Le dernier volume de ces *Mémoires* est composé en partie des Ecrits de son fils, qui s'y montre digne par ses talens d'avoir été le successeur d'un tel pere.

TANEVOT, [*Alexandre*] ancien premier Commis des Finances, Censeur Royal, né à Versailles en 1691, mort à Paris en 1773.

Sa Muse a constamment préféré le naturel & la simplicité aux vains ornemens, dont les Muses de la plupart de nos Poëtes se surchargent si tristement aujourd'hui. Ce ton ennemi de parure &

de prétention, a vraisemblablement contribué au peu de succès de ses Productions, dans un Siecle où l'on ne goûte que les pointes, le persifflage & la fatigante énergie de nos prétendus Penseurs en Vers. Quoique la force & l'élégance ne soient pas son caractere dominant, elle ne manque ni d'esprit, ni d'imagination; elle est d'ailleurs quelquefois gaie, toujours honnête, & ne s'est attachée qu'à des sujets que tout Poëte peut traiter sans honte, & tout Lecteur lire sans remords.

Les Ouvrages de M. *Tavenot* consistent en deux Tragédies non représentées, l'une intitulée *Séthos*, l'autre *Adam & Eve*; en des Fables, des Contes, des Epîtres, des Chansons, & autres petites Poésies, dont la derniere Edition forme trois volumes in-12. Ses deux Tragédies offrent de beaux morceaux. L'Auteur du Poëme de *la Religion* en cite quelques-uns avec des éloges qu'ils justifient. La plus ingénieuse de ses petites Poésies est une espece de Poëme lyrique, à qui le Poëte a donné le nom de *Philosophisme*. Un esprit aussi sage que celui qu'il montre dans tous ses Ecrits, ne pouvoit qu'être révolté des systêmes de nos Philosophes, qui choquent si directement la Religion, la morale & la raison. Dès qu'ils commencerent à paroître, M. *Tanevot*, en bon Citoyen, prévit tout le mal qu'ils alloient faire.

à la Nation, & fut un des premiers à employer les armes du ridicule, afin d'en arrêter les progrès. On peut dire que l'ironie y est aussi ingénieuse & aussi piquante, que le fonds est judicieux & habilement développé. A la tête de ce petit Poëme est un Avertissement où l'Auteur s'exprime ainsi : » Une fausse Philosophie, née » de l'indépendance & de la présomption, leve » aujourd'hui un front audacieux, s'arme de mille » traits empoisonnés qu'elle ose lancer contre la » Religion ; elle la poursuit avec une fureur qui » n'a point d'exemple. C'est tantôt par des at- » taques à découvert, tantôt par de sombres » marches, d'autant plus dangereuses qu'elles » sont moins apperçues. On ne peut se dissimuler » les rapides progrès qu'elle fait journellement. » Nous touchons presqu'au temps d'une corruption » générale, suite funeste de l'extinction des » vertus & de ces mœurs si pures, dont la Re- » ligion est une source intarissable, & qui ont » fait la gloire de nos Ancêtres..... Ce qui » touche jusqu'aux larmes, ce sont les périls aux- » quels notre jeunesse est exposée. Que deviendra » l'espoir de la Nation, lorsque ses enfans livrés » de bonne heure à l'incrédulité & la licence, » abjureront, du moins dans leur cœur, la foi » & les vertus de leurs peres, & qu'ils n'auront » désormais pour la servir d'autre motif & d'autre

» aiguillon, qu'un intérêt bassement personnel,
» aussi éloigné du Citoyen que du Héros, &c«?

Tous les honnêtes gens applaudirent alors à son zele & à l'adresse qui l'avoit secondé. S'il eut contre lui les Clameurs philosophiques, ressource ordinaire d'un Peuple qui ne sait que crier, il obtint le suffrage de plusieurs de nos célebres Ecrivains. M. *Piron*, entr'autres, lui écrivit une Lettre que nous citons avec plaisir. Elle fera juger du respect de ce Poëte pour la Religion, & de son mépris pour nos Philosophes.

» Ma chrétienne & sincere Palinodie, MONSIEUR, après la satisfaction de ma conscience, » ne m'en pouvoit causer une plus sensible que » de m'avoir rappelé dans votre souvenir. Nos » demi-Beaux-Esprits & nos quarts de Philo- » sophes peuvent me ridiculiser tout à leur aise: » un suffrage aussi desirable que le vôtre, à tous » égards, & sur-tout pour l'Ouvrage en ques- » tion, acheve de m'en consoler pleinement. » Rien n'est plus flatteur, dit-on avec raison, » que les louanges de quelqu'un que nous en » savons mille fois plus digne & plus couvert que » nous. Qui ne connoît dès long-temps, MON- » SIEUR, vos vertus & vos talens! Comment » donc ne serois-je pas touché de votre appro- » bation? Oh! qu'il fait bon avoir affaire aux » bonnes ames, & quand sur-tout, comme la

» vôtre, elles sont douées des lumieres du solide
» & véritable esprit! Votre indulgence pour ma
» foiblesse va jusqu'à lui donner une douce
» épithete : je regarde cette charitable absolution
» comme un présage de la rémission d'en-haut;
» elle m'en donne un avant-goût dont je ne puis
» trop vous remercier. C'est un premier fruit que
» je tire déjà de mon sincere repentir & de ma
» confession publique; le second, c'est, MON-
» SIEUR, la bonne inspiration qu'à ce propos vous
» avez eue de m'adresser *le Philosophisme*. Je l'ai
» lu & relu avec un très-grand plaisir.

» L'Avertissement respire la mâle & sage élo-
» quence des Docteurs de la vérité. Vous gé-
» missez pathétiquement & pleurez à bon droit
» sur l'abomination de la désolation qu'annonce
» la Philosophie moderne & diabolique, en
» versant, comme elle fait, le poison de l'indé-
» pendance & de l'irreligion dans le cœur de
» nos Jeunes-gens. Le tour que vous prenez pour
» foudroyer ces petits Capanées est ingénieux,
» & pour être enjoué n'en est pas moins assom-
» mant. Les Vers, pour être aisés & naturels,
» n'en sont pas moins heureux, ni quelquefois
» moins sublimes; je les relirai plus d'une fois
» encore. Je vous rends de très-humbles graces
» d'un pareil envoi; & je finis en vous priant

» d'être bien persuadé que vous avez en moi un » Serviteur très-respectueux & sincere Admi- » rateur «.

PIRON.

TARGE, [*Jean-Baptiste*] ci-devant Professeur de Mathématique à l'Ecole Royale Militaire, né à Paris en 17..

La Traduction de plusieurs Ouvrages Anglois, tels que l'*Histoire d'Angleterre*, par *Smolett*, celle *de la Guerre de l'Inde*, celle *des Découvertes faites par les Européens*, &c. l'ont fait connoître avantageusement dans la Littérature. Ces différentes Traductions ne sont pas du premier mérite, mais nous en avons beaucoup qui ne les valent pas, & on peut lire celles-ci avec plaisir.

TARTERON, [*Jérôme*] Jésuite, mort à Paris, sa patrie, en 1720, âgé de soixante & quinze ans.

Il a traduit *Juvenal*, *Perse* & *Horace*, avec plus d'élégance, que d'exactitude & de précision; malgré cela, la Traduction de ce dernier Poëte est la meilleure que nous ayons jusqu'à présent, après celle de *Sanadon*. Celle de *Juvenal* a été surpassée par M. *Dussaulx*, qui

vient d'en donner une qu'il sera difficile de surpasser.

TAVERNIER, [*Jean-Baptiste*] né à Paris en 1606, mort à Moscow en 1689.

Ce Voyageur ne semble avoir couru le monde que pour instruire les Commerçans, & plus particuliérement encore les Jouailliers. On trouve, à la vérité, des détails curieux & intéressans dans le récit de ses Voyages ; mais il seroit à présent un mauvais guide en matiere de commerce. Tout a changé, depuis lui, à cet égard, dans l'Inde, la partie de l'Asie sur laquelle il s'est le plus étendu. En fait d'Histoire, il s'en faut bien qu'il soit toujours croyable : il a cela de commun avec presque tous les Voyageurs.

TENCIN, [*Claudine-Alexandrine* GUERIN DE] sœur du Cardinal de ce nom, née à Grenoble, morte à Paris en 1749.

De la Vie monastique elle passa dans le monde, à la faveur d'un Bref du Pape, & s'engagea dans la vie littéraire, pour laquelle elle parut avoir plus de vocation. Sa maison fut constamment le rendez-vous des Gens de Lettres, qui, à ce titre, étoient assûrés d'être bien accueillis. A force de voir des Auteurs, elle voulut le devenir à son tour. Cette émulation a produit

le *Siége de Calais*, *le Comte de Comminges*, & *les Malheurs de l'Amour*, trois Romans, dont le premier est, sans contredit, celui qu'on lit avec le plus de plaisir. Voici ce qui lui donna envie de le composer.

On avoit beaucoup parlé de Romans dans sa Société. On se plaignoit d'y trouver une marche & un dénouement trop uniforme, des Héros toujours amoureux & toujours sages. [Nos Romans modernes, fruit du libertinage de l'esprit & de la corruption des mœurs, n'avoient pas encore osé paroître.] Madame de *Tencin* prétendit qu'il étoit possible d'en composer un *décent*, en le faisant commencer à-peu-près où les autres finissent. Cette idée fut combattue, & la Dame promit de la réaliser, ce qu'elle fit dans *le Siége de Calais*. Elle ne tint pas tout-à-fait sa promesse, au moins quant à la décence; mais on y trouve de l'art, de la délicatesse, le ton de la bonne Compagnie, agrémens cependant peu capables d'intéresser dans un Roman dont la vertu n'est pas le fondement, surchargé d'ailleurs d'épisodes & d'incidens peu vraisemblables.

Nous ne parlerons pas des anonymes Productions de Madame de *Tencin*.

On se ressouvient encore de l'empire que cette Dame exerçoit sur les Auteurs qu'elle recevoit. Elle les appeloit ses *Bêtes*, & proposa un jour à

un Seigneur qui étoit venu la voir, le matin, de dîner avec sa *Ménagerie.* Le goût de ces sortes de Ménageries n'est pas tout-à-fait passé; les *Bêtes*, qui les composent, sont même plus soumises, plus apprivoisées que celles qui existoient du temps de Madame de *Tencin*; mais, il faut en convenir, les nouvelles Surintendantes ne sont pas, à beaucoup près, ni aussi prévoyantes *, ni aussi agréables.

1. TERRASSON, [*Jean*] de l'Académie Françoise, de celle des Sciences, &c, né à Lyon en 1670, mort à Paris en 1750.

Madame de *Lassey* disoit de lui, *qu'il n'y avoit qu'un homme de beaucoup d'esprit qui pût être d'une pareille imbécillité.* L'Abbé *Terrasson* avoit beaucoup d'esprit, en effet, mais il l'appliqua aussi mal en littérature qu'en finances. Il prit parti dans le Systême de *Law*, qu'il *démontra* inébranlable justement la veille de sa chute; il entra dans la dispute des Anciens & des Modernes, & sa *Dissertation contre l'Iliade d'Homère*, ne vaut pas mieux que sa Démonstration. Son Roman de *Séthos* a le malheur d'être ennuyeux, mais on y

* Elle avoit l'attention de donner, tous les ans, pour étrennes, aux Auteurs qu'elle recevoit chez elle, deux aunes de velours, pour en faire des culottes.

trouve des morceaux dignes de l'Auteur du *Télémaque*. Sa Traduction de l'Histoire universelle de *Diodore de Sicile*, est estimée & mérite de l'être.

La trempe d'ame de l'Abbé *Terrasson* ressembloit à celle de son esprit, c'est-à-dire, qu'elle étoit pleine d'élévation & de simplicité. C'étoit une espece de *Lafontaine* dans le commerce de la vie. On lui demandoit un jour ce qu'il pensoit d'une Harangue qu'il devoit prononcer : *Elle est bonne*, dit-il avec plus d'ingénuité que d'orgueil; *je dis très-bonne, tout le monde ne la jugera pas ainsi, mais je m'en inquiete peu.* Combien d'Auteurs en ont dit autant de leurs Ouvrages, sans être aussi excusables que lui ? A l'égard de son opulence, il disoit : *Je réponds de moi jusqu'à un million.* Il la vit s'évanouir en un moment avec la même tranquillité qu'il l'avoit acquise ; & lorsqu'il se trouva réduit au simple nécessaire : *Me voilà tiré d'affaire*, dit-il ; *je revivrai de peu, cela m'est plus commode.*

Le même caractere se soutint jusqu'au dernier moment de sa vie. Dans ses derniers jours, il évaluoit en riant le dépérissement des facultés de son ame. *Je calculois ce matin*, disoit-il un jour à M. *Falconet*, son ami, *que j'ai perdu les quatre cinquiemes de ce que je pouvois avoir de lumieres acquises. Si cela continue, il ne me restera*

ſeulement pas la réponſe que fit, au moment de mourir, ce bon M. de Lagny, à notre illuſtre Confrere Maupertuis.

Ce bon M. de Lagny ne s'étoit occupé toute ſa vie que de calcul : étant à l'extrémité, ſa famille, qui l'entouroit, n'en put tirer une ſeule parole ; M. de *Maupertuis* promit de le faire parler. *M. de Lagny*, lui cria-t-il, *le quarré de douze ? Cent quarante-quatre*, répondit le mourant. Il expira un inſtant après.

2. TERRASSON, [*Matthieu*] Avocat au Parlement de Paris, de la même famille que le précédent, né à Lyon en *1669*, mort à Paris en 1734.

On a de celui-ci un Recueil de *Diſcours*, de *Plaidoyers* & de *Mémoires*, qu'on ne doit pas confondre avec la foule des Productions du Barreau ; ces divers Ouvrages ſont écrits avec nobleſſe & facilité, mais l'Auteur ſemble y avoir trop prodigué l'eſprit. Son ſtyle eſt plus étudié que naturel, ce qui nuit à ſon éloquence, d'ailleurs très-eſtimable par la ſageſſe des principes, la juſteſſe du raiſonnement, l'agrément de la diction toujours nette, élégante & correcte.

Cet Avocat a travaillé pendant cinq ans au Journal des Savans.

THÉOPHILE, [surnommé VIAUT,] né à Clérac, dans l'Agénois, en 1590, mort à Paris en 1626.

De la vivacité dans le génie, de la facilité dans l'expression, de la hardiesse dans les pensées, mais très-souvent un défaut de goût & d'exactitude dans le style, voilà le caractere de ce Poëte, que ses aventures fâcheuses ont rendu aussi célebre que ses ouvrages. Comme il avoit l'esprit vif, il se laissoit emporter par l'impétuosité de son imagination, qui ne lui donnoit pas le temps de réfléchir sur les pieces qu'il mettoit au jour. La Religion, sur-tout, n'étoit point respectée dans les saillies qui lui échappoient au milieu des Sociétés, ce qui ne contribua pas peu à le faire rechercher de la jeune Noblesse de son temps, qui prétendoit allier les excès de la débauche aux agrémens du bel-esprit. Cette liberté de tout penser & de tout dire, attira à *Théophile* un séjour de deux ans à la Conciergerie de Paris. Ce premier genre de punition fut suivi d'un bannissement, justement mérité par des Vers impies & satyriques qu'il répandit dans le Public. Il se réfugia alors dans l'Hôtel de *Montmorency*, où il mourut, repentant de ses fautes, entre les bras de *Mairet*, son ami.

Théophile est Auteur d'une Tragédie, intitulée, *Pyrame* & *Thisbé*, que *Pradon*, intéressé

à

à louer les mauvais Ouvrages, n'a pas craint de louer sans mesure. Cette piece n'est, dans le fond, qu'un amas de pensées boursouflées, d'allusions froides & puériles, telles que celle-ci, où, en parlant du poignard de *Pyrame*, il dit :

Le voilà, ce poignard, qui du sang de son Maître
S'est souillé lâchement; il en rougit, le traître.

Quand on s'exprime ainsi, est-on propre à faire de bonnes Tragédies ? *Théophile* étoit plus heureux en impromptus. Il répondit sur le champ à quelqu'un qui lui disoit que tous les Poëtes étoient fous,

Oui, je l'avoue avec vous,
Que tous les Poëtes sont fous;
Mais sachant ce que vous êtes,
Tous les fous ne sont pas Poëtes.

Dans une autre circonstance, une de ces Héroïnes de Société, qui ont toujours des Beaux-Esprits à leurs gages, le pressant de faire une comparaison d'elle avec le Soleil; *Théophile* qui n'étoit pas aussi souple & aussi respectueux que nos Poëtes d'aujourd'hui, fit ce Quatrain :

Que me veut donc cette importune ?
Que je la compare au Soleil.
Il est commun, elle est commune,
Voilà ce qu'ils ont de pareil.

La bonhommie de ce temps-là permettoit sans doute de se livrer à de pareilles saillies, qui ne seroient pas goûtées par nos modernes Soleils, qui valent bien ceux du temps de *Théophile*.

THEVENOT, [*Melchissedec*] Garde de la Bibliotheque du Roi, mort à Paris en 1692, âgé de soixante & onze ans.

L'Histoire de ses *Voyages* est peu intéressante pour le commun des Lecteurs, parce qu'il parcourut peu de pays, & que la découverte des Livres rares, soit imprimés, soit manuscrits, fut son principal objet. Les Amateurs de l'érudition, au contraire, lui sauront toujours gré de nous avoir procuré quantité d'Ouvrages inconnus, dont la collection a beaucoup enrichi la Bibliotheque du Roi. On lui doit un recueil précieux de Livres Chinois, & la premiere Traduction des principaux Ouvrages de *Confucius*, qu'il fit faire sous ses yeux, par un homme de cette Nation, qu'il attira à Paris dans cette vue. C'est servir essentiellement les Lettres que de contribuer à leur accroissement par les bonnes Productions étrangeres ; on n'est pas toujours aussi heureux, quand on n'y contribue que de son propre fonds.

THOMAS, [*Antoine*] de l'Académie Françoise, ci-devant Professeur au College de Beau-

vais, né dans le Diocèse de Clermont en 17..

On avoit d'abord beaucoup espéré de ses premiers essais dans la carriere des Lettres. On se flattoit qu'en se formant sur les vrais modeles, son goût acquerroit les qualités nécessaires à un bon Ecrivain ; que son imagination renonceroit aux idées gigantesques ; qu'il perdroit l'habitude de peser sur les mots ; qu'il mettroit plus de liaison dans ses phrases, moins d'appareil dans ses réflexions, plus de nombre, d'aisance & de naturel dans son style ; qu'il se déferoit enfin d'un ton de prétention & de pédantisme, qui sentoit trop le *nouveau venu de l'Université* *. L'*Eloge du Chancelier* d'*Aguesseau* & celui *de Duguay-Trouin*, étoient encore bien éloignés de la perfection, mais ils supposoient de l'aptitude à y parvenir, ou du moins à en approcher....

Pour son malheur, M. *Thomas* s'est laissé éblouir par des applaudissemens suspects & trop précoces. Il s'est cru assûré de sa réputation, & n'a plus voulu suivre d'autre guide que lui-même. A ce premier malheur, il s'en est joint un autre. La manie philosophique est venue renforcer la bonne opinion qu'il avoit de ses talens, & a achevé de répandre sur ses idées & sur ses expres-

---

* Expression de *Corneille* dans le *Menteur*.

ſions une morgue empeſée & ſentencieuſe, qui défigure totalement ſon ſtyle.

En Poéſie comme en Proſe, l'enflure, la froideur, la ſécheresſe, le ton dogmatique, ſont les principaux traits qui lui donnent droit d'être cité, avec diſtinction, parmi nos *Lycophrons* modernes. De tous les Vers qu'il a donnés au Public [& dont on ne ſe doute pas que le nombre ſoit auſſi grand], on ne ſe ſouvient guere que de ſon *Ode ſur le Temps*, & de ſon *Epître au Peuple*. Le mérite de la premiere ſe réduit à deux ou trois Strophes, noyées dans un amas de grands mots vuides de ſens & de poéſie; la ſeconde offre, tout au plus, une douzaine de vers aſſez raiſonnables. Le reſte n'eſt qu'un recueil de ſentences rimées, & rendues aſſez exactement dans le goût des *Torva Mimalloneis implerunt cornua bombis*, dont *Perſe* a ſi bien fait ſentir le ridicule. Si la *Pétréide*, à laquelle M. *Thomas* travaille depuis dix ans, n'eſt pas d'un autre ton, l'immortel *Chapelain* pourra ſe vanter d'avoir un égal & même un vainqueur.

Les *Eloges hiſtoriques* paroiſſent plus aſſortis au génie de M. *Thomas*. On trouve de temps en temps, dans ceux qu'il a publiés, des étincelles de lumiere, des connoiſſances, quelques images brillantes, des traits fiers & vigoureux, des penſées fortes, exprimées avec une ſorte d'énergie.

Mais ces morceaux estimables sont absorbés par une monotonie, un appareil emphatique, qui les rendent presque ridicules aux yeux d'un Homme sensé. La plupart de ces Discours sont sans plan, sans ordonnance, sans suite. Ils n'offrent à l'esprit qu'un recueil de réflexions pleines d'enflure & de phrases, si peu liées les unes avec les autres, qu'on pourroit en renverser l'ordre sans déranger l'économie du style. L'Orateur y est toujours entraîné par la chaîne des événemens, soit qu'il manque de force ou d'adresse pour manier son sujet, soit parce qu'il ignore que les Productions oratoires doivent avoir leur machine, comme le Poëme a la sienne. Tout y est jeté au même moule, & empreint des mêmes couleurs. C'est par-tout la même lenteur dans la marche, la même uniformité dans les récits, la même tournure dans les réflexions, la même attitude dans les paralleles, la même symétrie dans les figures, la même surcharge dans les tableaux. Des exclamations froides & préméditées, des apostrophes parasites, des chutes préparées de longue main, y tiennent lieu de ces grands mouvemens, de ces élans impétueux & inopinés, qui caractérisent la véritable éloquence. Il a cru sans doute que le sublime consistoit dans une expression pompeuse & forcée; l'élévation des sentimens dans la recherche des grands mots; la chaleur & l'énergie

dans un amas de métaphores outrées ; la profondeur des pensées dans un jargon scientifique.

Les Lecteurs éclairés sont bien éloignés de penser ainsi, & d'être dupes d'un pareil charlatanisme, qui n'en impose qu'aux petits Esprits. Ils savent que rien n'est beau que le vrai ; que chaque chose doit être revêtue des couleurs qui lui sont propres ; que trop de faste dans le style est une preuve certaine de la stérilité de l'esprit ; que le naturel seul a droit de plaire, de saisir, de toucher. Ils savent encore que la profusion des pensées brillantes, l'intempérance des réflexions, le ton dogmatique dans la morale, le cliquetis des antithèses, l'appareil de l'érudition, ne sont rien moins que des moyens sûrs de captiver & d'intéresser, sur-tout quand la chaleur & le sentiment ne les animent point.

Or, M. *Thomas* ne cherche qu'à moraliser ou à peindre, & ne paroît point sentir. Tout part de sa tête ; rien n'annonce que son ame soit émue & pénétrée.

Il seroit aisé de donner une idée de son travail, en se le représentant dans *son Cabinet solitaire*, occupé à se monter méthodiquement l'imagination, à bander avec fatigue les ressorts de son esprit, à s'essoufler jusqu'à perdre haleine pour enfanter, selon *Horace*, des *Sesquipedalia verba*, qui se perdent en fumée, quoiqu'il ait *la patrie &*

ses côtés, la justice & l'humanité devant lui; qu'il soit *environné des fantômes des malheureux*, *agité par la pitié*, que *les larmes coulent de ses yeux*, que *les idées se précipitent en foule*, & que *son ame se répande aux dehors* *. . . . . .

Rien de plus ridicule qu'un Orateur pesamment grave, froidement passionné, qui ne s'échauffe & ne s'anime qu'à l'aide des métaphores, des apostrophes, des exclamations dont toutes les ressources consistent à enfler les moindres conceptions, à donner un air mystérieux aux idées les plus simples; à surcharger de parure les objets les plus minces. On diroit que *M. Thomas* voit tout à travers un microscope. Les armes de la Nature se changent sous sa main en ornemens du Discours. Personne n'ignore qu'il est nécessaire de plaire, afin de persuader; mais cet Ecrivain ne semble vouloir persuader que pour avoir lieu de plaire. Par-là il tombe dans l'écueil que *Quintilien* recommande si fort d'éviter. Selon ce Juge, aussi éclairé que délicat en matière d'éloquence, les beautés recherchées, la fausse richesse, le brillant passager du style, bien loin de subjuger l'ame de l'Auditeur ou du Lecteur, l'éblouissent

* C'est ainsi que s'exprime M. *Thomas* dans son *Discours* prononcé à l'Académie Françoise, le jour de sa Réception.

& l'émoussent par un fade plaisir. C'est ce qui fait que ceux qui ont le plus admiré les *Eloges* de M. *Thomas*, seroient bien embarrassés de donner le résultat des impressions qu'ils ont éprouvées en les lisant. L'attention y est continuellement distraite par les accessoires. Les métaphores, les phrases prétendues substantielles, les réflexions prodiguées y font perdre de vue l'objet principal. Tout se réduit à une admiration froide & momentanée, qui fatigue & fait bientôt naître le dégoût.

Un défaut très-essentiel & très-ordinaire à M. *Thomas*, est de tirer ses métaphores précisément des objets qui auroient besoin eux-mêmes de métaphores pour être entendus. Telles sont celles qu'il emprunte de la Géométrie, de la Métaphysique, &c. Les Anciens, & les bons Ecrivains du Siecle dernier, avoient une toute autre méthode: comme les métaphores & les comparaisons ne sont destinées qu'à éclaircir une pensée, qu'à la rendre saisissante & palpable, ils ne présentoient que des images connues & frappantes. Notre Orateur semble, au contraire, prendre plaisir à embrouiller les choses, sous prétexte de les rendre plus claires : d'une obscurité, il jette dans une autre, & personne n'a mieux vérifié le proverbe de l'Ecole, *obscurum per obscurius*.

A cette manie, il en ajoute encore une autre,

celle d'employer les termes des Arts les moins connus du commun des hommes. Le Lecteur eſt étonné de ſe trouver ſans ceſſe aux priſes avec des expreſſions ſcientifiques, toujours déplacées dans des Ouvrages de pure littérature, plus encore dans des Diſcours. Qu'on parcoure les différens *Eloges* de M. *Thomas*, on y rencontrera à chaque page des *maſſes*, des *calculs*, des *chocs*, des *réſultats*, des *machines*, des *points*, des *centres*, des *réactions*, des *ſecouſſes*, des *étendues*, des *limites*; des *plans*, des *reſſorts*... On y verra éternellement revenir ces expreſſions merveilleuſes, *forces de l'ame*, *forces du génie*, *forces humaines*, *forces réunies*; *vaſtes édifices*, *vaſtes fondemens*, *vaſtes deſſeins*, *imagination vaſte*, *génie vaſte*.... Par-tout ce ſont des *Ouvrages immenſes*, des *étendues immenſes*, des *génies immenſes*, des *ames immenſes*..... Il n'eſt pas poſſible de ſe retirer de *la chaîne des événemens*, de *la chaîne des devoirs*, de *la chaîne des idées*, de *la chaîne des corps*, de *la chaîne des temps*, de *la chaîne des êtres*.... Où l'Orateur ſe plaît ſur-tout à nous promener, c'eſt *dans le monde phyſique*, dans *le monde moral*, *le monde politique*, *le monde intellectuel*.... Le plus doux de ſes plaiſirs eſt d'*imprimer le reſpect*, d'*imprimer la crainte*, d'*imprimer à*, d'*imprimer ſur*, d'*imprimer au dedans*, d'*imprimer au dehors*.....

Si nous le suivons dans des phrases de plus longue haleine, il nous dira d'abord que *les passions, comme un limon grossier, se déposent insensiblement en roulant à travers les siecles, & la vérité surnage*; que *la nature varie par des combinaisons infinies les facultés intellectuelles de l'homme, comme les propriétés des êtres physiques* *.

Veut-il tracer les devoirs d'un Ministre, d'un Homme d'Etat? Il vous dira qu'*il doit gouverner comme la Nature, par des principes invariables & simples, bien organiser l'ensemble, pour que les détails roulent d'eux-mêmes*; qu'il doit, *pour bien juger d'un seul ressort, regarder la machine entiere, calculer l'influence de toutes les parties les unes sur les autres & de chacune sur le tout, saisir la multitude des rapports entre les intérêts qui paroissent éloignés*; qu'il doit *faire concourir les divisions même à l'harmonie du tout, veiller sans cesse à retrancher la somme des maux qu'entraînent l'embarras de chaque jour, le tourment des affaires, le choc & le contraste éternel de ce qui seroit possible dans la nature & de ce qui cesse de l'être par les passions* **.

Des leçons ainsi énoncées sont-elles propres à

---

* *Eloge de Sully.*

** *Ibid.*

former de Grands Hommes, & son Héros eût-il compris quelque chose à ce langage ?

Demandez-lui ce que c'est que la Guerre. Vous apprendrez que *cent mille hommes opposés à cent mille hommes forment des masses redoutables qui s'étudient, s'observent, combinent avec une sage lenteur tous leurs mouvemens, & balancent avec un art terrible & profond la destinée des Etats**.

Voulez-vous connoître les difficultés que *Descartes* eut à vaincre pour surmonter ses préjugés? Ecoutez.

Comment y parvenir? Comment anéantir des formes qui ne sont point notre Ouvrage & qui sont le résultat nécessaire de mille combinaisons faites sans nous? Il falloit, pour ainsi dire, détruire son ame & la refaire.

Tant de difficultés n'effrayerent point Descartes; *il examine tous les tableaux de son imagination, & les compare avec les objets réels; il descend dans l'intérieur de ses perceptions qu'il analyse.... Son entendement peuplé auparavant d'opinions & d'idées, devient un désert immense***.

Entendement peuplé d'opinions, puis devenu un désert immense! Si vous ne devenez pas Philosophe après cela, sera-ce la faute de l'Orateur?

---

* *Eloge de Sully.*

** *Eloge de René Descartes.*

Ecoutons encore : le Maréchal de *Saxe* étudioit *l'art qui enseigne les propriétés du mouvement, qui mesure les temps & les espaces, qui calcule les vîtesses & commande aux élémens dont il s'assujettit les forces, ...* l'*art de faire mouvoir tous ces vastes corps, d'établir un concert & une harmonie de mouvement entre cent mille bras, de combiner tous les ressorts qui doivent concourir ensemble, de calculer l'activité des forces & le temps de l'exécution* *.

Lisez la Note du Discours, & vous saurez que cela signifie que le Maréchal *de Saxe* apprit les Mathématiques. Revenez ensuite au Texte, & vous apprendrez que *Maurice écartoit les barrieres du préjugé pour reculer les limites de son art*, qu'*après avoir trouvé le bien il cherchoit le mieux*, qu'*il s'élançoit au delà du cercle étroit des événemens & créoit des combinaisons nouvelles, imaginoit des dangers pour trouver des ressources, étudioit sur-tout la science de fixer la valeur variable & incertaine du soldat, & de lui donner le plus grand degré d'activité possible.*

Dans l'Eloge du Chancelier *Daguesseau*, après avoir dit, en parlant des Loix qui furent faites pour le Peuple, lorsque nos Rois l'eurent délivré de la tyrannie des Nobles, que *cette* nouvelle

* *Eloge de Maurice, Comte de Saxe.*

partie de la législation choquoit les principes ou les abus de la législation féodale, qui, à son tour, réagissoit contre elle, que les nouveaux droits des Peuples se heurtoient contre les droits usurpés par les Nobles, que les Loix n'offroient qu'*un édifice informe & monstrueux que l'on prendroit pour un amas de ruines entassées au hasard*; il poursuit, en ajoutant, que cet immortel Chancelier *crut* qu'*au lieu de renverser tout-à-coup ce grand corps, il valoit mieux l'ébranler peu-à-peu ou le réparer insensiblement sur un plan uniforme & combiné dans toutes ses parties.*

Il décompose les ressorts de toutes ces machines immenses, observe celles qui, avec le moins de force, produisent les plus grands mouvemens......

Il franchit les barrieres qui sont entre l'homme & l'infini, &, le compas à la main, mesure les deux extrêmités de cette grande chaîne. De ce monde intellectuel, l'histoire le ramene au sein de l'Univers. Tout ce que le torrent des âges a emporté, se reproduit à ses yeux....

Il voit la durée comme un espace immense dont il n'occupe qu'un point, il calcule les jours, les heures, les momens; il ramasse toutes les parties, &c. &c. &c.

Quelle éloquence, grands Dieux! Est-ce ainsi que s'exprimoient les *Démosthène*, les *Cicéron*, les *Bourdaloue*, les *Fénelon*, les *Bossuet*, *Da-*

guesseau lui-même ? Est-ce ainsi qu'écrivent de nos jours, dans des matieres bien plus abstraites, les *Buffon*, & nos autres bons Ecrivains ? Cependant on a vu couronner, on a vu applaudir un pareil galimatias ; on a vu le Corps philosophique s'empresser d'en adopter l'Auteur ; on a vu les Coriphées qui y président, nous retracer la Scene plaisante où le Médecin de M. *Argan* se tue à encourager son fils *Thomas Diafoirus*, qui parloit à-peu-près de même, en lui criant avec complaisance, *bon !* ... *fort bien !* ... *benè !* ... *optimè !* .... On lui a pardonné de s'être élevé, dans son premier Ecrit *, contre cette *Philosophie orgueilleuse qui voudroit élever la Religion naturelle sur les débris de l'auguste Religion de nos Peres ;* d'avoir dit, en 1756, en parlant de M. de *Voltaire*, que *le génie de cet Homme célebre est un volcan qui ne jette plus aujourd'hui que de foibles étincelles, obscurcies par beaucoup de cendres qui s'y mêlent ;* que *cet Ecrivain nourri des maximes Angloises, s'est abandonné à une liberté effrénée de penser & de dire les choses les plus dangereuses.* L'indulgence est devenue pléniere, dès qu'il s'est montré digne d'être admis *in illo*

---

* *Réflexions philosophiques & littéraires sur le Poëme de la Religion naturelle*, vol. in-12. de 300 pages.

docto corpore, d'en saisir l'esprit & d'en adopter le terrible langage.

Un si grand honneur, il faut en convenir, n'a point été stérile pour le génie de M. *Thomas*. Fidele à ses engagemens, malgré toutes les *réactions*, il s'est persévéramment tenu renfermé dans *les formes intellectuelles* & *les forces combinées* de son style, & s'est élevé même au dessus du *niveau* de son *immense génie*, dans son *Essai sur le caractere, les mœurs & l'esprit des Femmes*. C'est-là que les observations fines, les tableaux frappans, les expressions succulentes, les profondeurs merveilleuses, se disputent l'avantage de former une *masse* complette de fadeurs, d'incohérences, de futilités, d'inepties.

Jamais Ouvrage n'a été plus directement contre son objet, s'il est vrai qu'il ait été entrepris [comme on le dit] dans la vûe d'attirer le Sexe à la Philosophie. Cette Puissance doit se sentir, en effet, assez affoiblie pour songer à convoquer l'arriere-ban. Mais les recrues n'ont point été heureuses. Les Femmes ont compris que le vernis philosophique étoit celui de tous qui leur convenoit le moins, & le Recruteur philosophe s'est consumé en pure perte.

Depuis la premiere Edition de notre Ouvrage, M. *Thomas* a publié un *Essai sur les Eloges*, qui ajoute deux volumes à ses autres Œuvres. On

pourroit dire d'abord que c'eſt beaucoup pour une eſpece de Diſcours préliminaire ; mais on fait volontiers grace à cette exubérance de richeſſes, en faveur des jugemens, des analyſes profondes, des juſtes critiques, des tableaux énergiques, de l'érudition choiſie, & ſur-tout du ſtyle moins maniéré & moins roide, qui regnent dans cette nouvelle Production. Il eſt vrai qu'on y trouve encore aſſez hors de propos des *maſſes*, des *chaînes*, des *réſultats*, quelques métaphores outrées, telles que des *cendres qui friſſonnent*, &c. &c ; mais ce n'eſt que rarement, & ces expreſſions ne doivent être regardées que comme un reſte d'habitude dont l'Auteur ſe guérira totalement, en perfectionnant de plus en plus ſon goût.

Puiſqu'il paroît ſi diſpoſé à profiter des leçons qu'on lui donne, nous l'inviterons à porter les derniers coups au vice radical, qui ſera toujours l'ennemi de ſes talens, c'eſt-à-dire, à ſe défaire de cette morgue philoſophique dont il ne paroît pas encore ſentir aſſez les travers ; à ſe perſuader qu'il ne ſaura jamais bien écrire, que quand ſa diction ſera pleinement modeſte & naturelle ; que ce n'eſt pas être lumineux que de s'attacher à des penſées plus compliquées que nettes & animées ; que ce n'eſt pas être élégant que d'employer des tours pénibles & des expreſſions étrangeres aux idées ; que c'eſt être bien loin de l'éloquence que

ße n'avoir que cette eſpece de ſentiment qui naît de l'imagination, & non celui dont la ſource eſt dans le cœur. A quoi bon ſe tant tourmenter pour ſe donner un air de ſupériorité qui n'en impoſe à perſonne, quand il n'eſt pas le fruit de la vigueur de l'eſprit & de l'élévation de l'ame ? Dans ſes *Eſſais*, ſoit impuiſſance, ſoit mépriſe, M. *Thomas* a trop confondu la fauſſe dignité avec la véritable. Trop occupé du ſoin de paroître maîtriſer ſon ſujet, il l'oublie & s'en écarte. Au lieu de ſe borner à ce qui regardoit les Eloges, il ne s'apperçoit pas qu'il ne fait que l'hiſtoire de la louange. Au lieu de s'appliquer à faire connoître les Ecrivains Panégyriſtes, il ne s'attache le plus ſouvent qu'à peindre les Héros qu'ils ont célébrés. Au lieu de donner des regles pour le genre d'éloquence qu'il a choiſi, il ne ſonge qu'à déclamer contre ſes abus dans tous les temps. Pour vouloir enfin trop régenter ſon Lecteur, il l'indiſpoſe ; & pour vouloir ſe montrer Philoſophe, il s'éloigne du ton de cette noble fierté qui domine ; il n'a que celui de l'orgueil qui boude.

THOMASSIN, [*Louis*] Oratorien, né à Aix en Provence en 1619, mort en 1695 ; plus ſavant Théologien qu'habile Littérateur.

On a de lui une *Méthode d'étudier & d'enſeigner chrétiennement les Poëtes*, une autre pour

Ces sentimens, trop marqués en différens endroits dans son Histoire, firent naître des doutes sur sa catholicité, & le firent accuser par plusieurs Ecrivains, d'être secrétement du parti pour lequel il montroit tant d'indulgence. Cette accusation a été combattue & réfutée par ses Contemporains, ainsi que par des Ecrivains qui lui sont postérieurs. D'ailleurs, la maniere dont il est mort, en soumettant tous ses Ecrits au jugement de l'Eglise, est une preuve convaincante de l'orthodoxie de ses sentimens. S'il s'est échappé quelquefois, on doit plutôt attribuer ses écarts à de certaines séductions momentanées, qui agissent plus sur le cœur que sur l'esprit.

Nous ne parlons pas de ses Poésies, qui furent estimées de son temps, & qui sont aujourd'hui peu dignes d'être recherchées.

TILLEMONT, [*Louis-Sébastien* LE NAIN DE] Prêtre de l'Oratoire, né à Paris en 1637, mort en 1698; Eleve de *Nicole*, & plus savant que son Maître, quoique moins célebre.

Il est un des premiers Ecrivains qui aient débrouillé parmi nous l'Histoire des Empereurs, & celle qu'il en a composée, est encore lue avec estime, malgré tous les Ouvrages qu'on a publiés depuis sur le même sujet. L'Auteur n'écrit que d'après les Livres originaux, & une sage critique

vient toujours à l'appui de ce qu'il avance. Il a d'ailleurs l'attention de citer à la marge les ſources où il a puiſé, attention indiſpenſable à tout Ecrivain convaincu qu'en fait d'Hiſtoire il vaut mieux ne rien haſarder, que de ſavoir revêtir ſes fauſſes conjectures des agrémens du ſtyle. Celui de M. *le Nain* eſt ſimple, méthodique & ſans prétention, qualités qui ont dû coûter à cet Auteur plus qu'on ne penſe.

Ses *Mémoires* pour ſervir à l'Hiſtoire eccléſiaſtique des ſix premiers Siecles, ſont écrits de la même maniere ; c'eſt toujours le même ordre, la même netteté, la même exactitude, la même modeſtie. Cette modeſtie ſe montre ſur-tout bien avantageuſement pour la gloire de l'Auteur dans une *Lettre au P. Lami*, où il réfute le ſentiment de cet Oratorien, qui prétendoit que *Jeſus-Chriſt* n'avoit pas fait la Pâque la veille de ſa mort. On peut propoſer cette Lettre aux Ecrivains polémiques comme un modele de raiſonnement, d'érudition, & encore plus de cette politeſſe ſi rarement obſervée dans les diſputes.

TILLET, [*N.*] Directeur de la Monnoie à Troyes, né en 17.., mérite une place parmi les Auteurs véritablement utiles à leur patrie. Pluſieurs Ouvrages ſur les Grains, auſſi inſtructifs que bien écrits, aſſûrent ſes droits à la reconnoiſ-

sance de tous ceux qui s'intéressent aux avantages réels de la Société. Les Auteurs de ce mérite sont d'autant plus estimables de s'attacher aux objets essentiels de nos premiers besoins, qu'ils sacrifient à l'utilité publique une célébrité qu'on n'accorde guere, dans ce Siecle frivole, qu'à des Auteurs frivoles. Mais les suffrages du Gouvernement & des Hommes sages, sont bien capables de les dédommager de la petite gloire qu'ils perdent, & qui ne vaut pas la satisfaction légitime que doit éprouver quiconque peut dire, comme M. *Tillet, j'ai servi mes Concitoyens.*

TIPHAIGNE DE LA ROCHE, [*N.*] Médecin de la Faculté de Caen, de l'Académie de Rouen, né dans le Diocese de Coutances, mort en 1774, âgé de 45 ans, a fait plusieurs Ouvrages qui sont écrits d'un style élégant & facile, mais dans lesquels on voudroit plus de justesse dans les idées, & moins d'un certain enthousiasme, qui est plutôt l'effet de la singularité, que le fruit du génie. *Amilec* ou *la Graine des Hommes*, renferme une critique très-ingénieuse des ridicules des Artistes, des Savans, principalement des Physiciens, des Naturalistes, & de tous les faiseurs de systêmes. Les plaisanteries de l'Auteur sur les divers états de la vie, sont, à la vérité, aussi anciennes que ces états mêmes, mais elles sont

renouvelées d'une maniere très-piquante & très-philosophique. Son Essai sur l'Histoire économique des mers occidentales de France, peut être mis au nombre des Ouvrages les plus utiles qui aient paru de nos jours. On y voit par-tout le bon Citoyen & le Physicien éclairé. En lisant le premier chapitre, qui sert d'introduction, on croit entendre *Pline* l'ancien.

Nous ne parlons pas de ses autres Ouvrages. Ils annoncent également l'Ecrivain ingénieux, utile, mais systématique.

TITON DU TILLET, [*Evrard*] Commissaire Provincial des Guerres, de plusieurs Académies de Province & des Pays étrangers, né à Paris en 1677, mort dans la même ville en 1762.

Peu d'Hommes ont eu un goût plus vif pour les Lettres & les Arts; & ont été aussi jaloux de la gloire de ceux qui les ont cultivés. Notre Nation sur-tout excitoit, à cet égard, l'enthousiasme de M. *Titon*. L'ardeur de ce zele lui inspira la noble idée d'élever un Parnasse en bronze, destiné à immortaliser les plus illustres de nos Poëtes & de nos Musiciens. Il y consacra ses soins & des dépenses considérables. Si sa fortune lui eût permis de remplir son projet en grand, il l'auroit fait exécuter dans une Place publique sur le modele placé aujourd'hui dans la Bibliotheque du Roi.

Il ne s'est pas contenté d'accorder aux uns des Statues, aux autres des Médaillons, dans la Description qu'il a donnée, en un volume in-folio, de ce Monument patriotique; il a inséré un extrait de la vie, & donné le Catalogue des Poésies de ceux qu'il a jugés dignes d'y avoir place. Cet Ouvrage est, sans contredit, ce que nous avons de plus complet pour l'Histoire de nos Poëtes. Il faut avouer cependant que M. *Titon* auroit dû mettre plus de discernement dans le choix de ceux qu'il a gratifiés de l'apothéose; *Abeille*, *Baïf*, *Colletet*, *Dalibrai*, *l'Etoile*, &c. ne devoient jamais s'attendre à figurer parmi ses Héros; & la distinction cesse d'être flatteuse, quand elle est trop prodiguée.

Après tout, si cette indulgence peut paroître excessive aux yeux des Gens de goût, l'ouvrage n'en fait pas moins d'honneur aux sentimens de M. *du Tillet*, également estimable par ses vertus sociales, par l'aménité de ses mœurs, la franchise de ses procédés, & par les services multipliés qu'il a rendus aux Gens de Lettres.

Tant de titres étoient plus que suffisans pour le mettre à l'abri des insultes de M. de *Voltaire*, qui devoit, en son particulier, lui savoir gré de l'avoir si bien partagé dans les honneurs qu'il a accordés à nos grands Poëtes; mais la gloire ne le touche qu'autant qu'elle est exclusive, & M. *Titon* avoit

avoit assez de lumieres, de justice & de goût, pour lui préférer le grand *Rousseau.*

Les autres Gens de Lettres ont été plus reconnoissans. On feroit un gros volume si l'on vouloit recueillir tous les Vers qui ont été composés à la louange de l'Auteur du Parnasse François. Il suffit de rapporter un Distique Latin & un Quatrain, destinés à être mis au bas de son portrait. C'est ce qu'on a fait de plus court & de meilleur.

Vivere dent aliis Vates, tu Vatibus ipsis
Vivere das; Pindo vivis & ipse tuo.

*
* *

Du Titon de l'antiquité,
A celui de nos jours, voici la différence;
L'un reçut & perdit son immortalité,
L'autre en jouit & la dispense.

TORNÉ, [*Pierre-Anasthase*] Abbé, de l'Académie de Nancy, né dans le Diocèse de Tarbes en 17..

On dit que ses *Sermons* ont eu du succès dans le débit; en ce cas, il est fâcheux pour leur Auteur qu'on les ait imprimés. Ecrits d'un style, tantôt maniéré, tantôt lâche, & toujours froid, l'Orateur y semble méconnoître le ton convenable aux différens sujets qu'il traite. L'Ecriture sainte &

les Peres s'y trouvent perpétuellement fondus sans aucune citation, de maniere qu'il faut être très-versé dans la lecture des Livres saints & des Ouvrages des Peres, pour distinguer ce qui appartient à M. l'Abbé *Torné*. Il a beau, dans sa Préface, prévenir le Lecteur sur cette singularité, son aveu ne le met point à l'abri de l'accusation de *Plagiat*, parce qu'il prend un soin marqué de cacher jusqu'à quel point il l'a poussé. D'ailleurs les morceaux qu'il a empruntés des sources, ne sont pas assez bien adaptés à son style, pour qu'on ne s'apperçoive pas d'une bigarrure qui déplaît à tout Lecteur délicat.

TOUCHE, [*Claude* GUYMOND DE LA] né en 1726, mort à Paris en 1760.

Une *Epître à l'Amitié* & quelques autres morceaux composent ses Poésies fugitives, & plaisent à l'imagination, quoiqu'elles ne soient pas exemptes de défauts. Sa plus grande réputation vient de sa Tragédie d'*Iphigénie en Tauride*, Piece qui eut un grand succès, & restée au Théatre, malgré ses endroits foibles & même vicieux. L'amour en est exclu, ce qui seroit une preuve du génie de l'Auteur pour le genre tragique, si les situations, qui sont quelquefois touchantes, étoient plus naturelles, plus vraisemblables, & la versification moins dure & moins hérissée. Il est

difficile qu'une Tragédie soit bonne, avec des imperfections aussi marquées. Cependant le Public revoit avec plaisir celle-ci, parce que le sujet en est beau; parce qu'il y a de l'action, une conduite assez réguliere; parce que les sentimens en sont bien approfondis, & qu'il y regne en général un ton d'intérêt & de chaleur qui annonce de vrais talens. La Scene d'*Oreste* & de *Pylade*, est de la plus grande noblesse & du pathétique le plus attendrissant.

Ce jeune Poëte travailloit à une seconde Tragédie, lorsqu'une mort imprévue l'enleva au Théatre, où sa carriere auroit pu devenir plus glorieuse que celle de ses rivaux, pour peu qu'il eût eu le temps de perfectionner son génie.

Il ne faut pas le confondre avec un Auteur du même nom, à qui nous devons une excellente Grammaire, intitulée, *l'Art de bien parler François*. Ce M. de *la Touche*, qui vivoit encore au commencement de ce Siecle, n'a pas été assez heureux pour trouver place chez aucun de nos Lexicographes. Cet oubli vient sans doute de ce qu'il passa sa vie en Hollande, où il s'étoit réfugié après la révocation de l'Edit de Nantes. Son Livre n'a pas laissé d'avoir beaucoup d'Editions. Il est le meilleur qu'on puisse mettre entre les mains des Etrangers qui voudront se perfectionner dans notre Langue, à cause de l'attention qu'il a de relever

les fautes particulieres à chaque Nation pour la maniere de la prononcer.

TOUR, [*Bertrand* DE LA] Docteur de Sorbonne, de l'Académie de Montauban, né à Toulouse en 17..

Il y a beaucoup de morceaux foibles & négligés dans les quinze volumes de Sermons, de Panégyriques & de Discours Moraux, qu'il a donnés au Public. Son éloquence, pour être trop féconde, tombe quelquefois dans le puérile & dans le froid. On peut dire cependant que si cet Orateur eût donné plus de temps à ses Productions, il eût tiré un parti plus avantageux de ses lumieres & de ses talens, soit pour l'édification du Public, soit pour sa propre gloire.

Ses *Dissertations* sur des matieres de Littérature, offrent une infinité de remarques utiles & de choses très-bien vues, qui feroient plus d'effet, si le style en étoit moins incorrect & sur-tout moins diffus.

TOUR-DU-PIN, [*Jacques-François-René* DE LA] Prédicateur ordinaire du Roi, de l'Académie Royale de Nancy, mort en 1765, âgé de 44 ans.

L'impression, écueil ordinaire des Orateurs, n'a point nui à la réputation de ses Discours, que sa

maniere de les débiter gâtoit un peu. Nous avons de lui quatre volumes de *Sermons*, & deux volumes de *Panégyriques*, qu'on ne proposera pas comme des modeles, mais qui peuvent lui donner un rang distingué parmi le petit nombre de véritables Orateurs qu'a produits notre Siecle. » Plans simples, » & presque toujours pris dans le cœur du sujet; » style facile, uni, coulant, assez concis, mais » sans sécheresse, plus délicat que recherché, ne » s'élevant qu'avec les choses qu'il traite, en » n'empruntant jamais sa force que de l'énergie » même des objets; & coloris, en général, aussi » doux qu'égal; voilà, dit M. de *Querlon*, l'idée » que nous donnerions de son genre «. Nous adoptons cette idée avec d'autant plus de confiance, qu'elle est conforme à la vérité, & que le Journaliste a prononcé ce jugement après la mort de l'Auteur.

TOURNEMINE, [*René-Joseph* DE] Jésuite, né à Rennes, mort à Paris en 1739, âgé de 78 ans.

Son érudition étoit aussi étendue que variée. Il a fourni une quantité prodigieuse de *Dissertations* au *Journal de Trévoux*, dont les unes ont pour objet la Théologie, les autres la Morale, quelques-unes la Physique, & le plus grand nombre, différentes matieres de Littérature. Ces

TOURNEUX, [*Nicolas* LE] Chanoine de la Sainte Chapelle, né à Rouen en 1640, mort à Paris en 1689.

En 1675, il remporta le prix de l'Eloquence à l'Académie Françoise, par un Discours qu'il composa, dit-on, la veille du jour où l'on devoit examiner les ouvrages présentés au concours. Cette Anecdote, quand elle ne seroit pas exacte, prouve au moins la grande idée que ceux qui le connoissoient, avoient de sa facilité. Ce talent d'écrire avec promptitude s'est annoncé dans plusieurs Ouvrages de Théologie & de Morale, dont quelques-uns ont été mis à l'*Index*. Son *Année chrétienne* a subi ce sort, parce qu'elle laisse transpirer des opinions que l'Auteur avoit puisées dans un commerce intime avec Messieurs de *Port-Royal*. Malgré cela, bien des Femmes d'une certaine dévotion, y sont encore attachées, par la raison qu'elles peuvent dire, avec encore plus de vérité que les Hommes,

Nitimur in vetitum, cupimusque negata.

Pour qu'on ne nous accuse point d'injustice à l'égard de cet Ouvrage, nous conviendrons qu'il est écrit d'un style pur, noble, élégant, & propre à inspirer la pitié, à l'esprit de simplicité près, qui doit cependant en être le premier caractere.

Les *Regles de la vie chrétienne*, du même Auteur, sont également remplies de maximes solides, de sages principes. Il s'y montre par-tout nourri de la lecture des Livres saints, & les explique à sa maniere avec autant d'élégance que d'onction.

TOURON, [*Antoine*] Dominicain, né à Graulhet, Diocese de Castres, en 1686, mort à Paris en 1775.

Ceux qui préferent l'agrément à l'utilité, le chercheroient en vain dans ses Ouvrages ; mais ceux qui savent estimer les fruits d'un travail épineux, l'érudition bien digérée, présentée avec méthode & clarté, la trouveront dans son *Amérique chrétienne*, & dans son *Histoire des Hommes illustres de l'Ordre de S. Dominique*.

TOURREIL, [*Jacques* DE] de l'Académie Françoise & de celle des Inscriptions, né à Toulouse en 1656, mort en 1714.

Sa facilité pour écrire étoit étonnante, ce qui ne veut pas dire qu'il ait toujours bien écrit. Lorsque l'Académie présenta à *Louis XIV* son Dictionnaire, *Tourreil*, qui pour lors étoit à la tête de ses Confreres, composa dans cette occasion vingt-huit complimens différens, tous avec un ton & des tournures particulieres. Cet art de complimenter de tant de façons différentes, devoit lui

donner une grande considération dans un corps complimenteur comme celui dont il étoit membre; mais cette distinction est une pauvre gloire pour quiconque prétendroit s'y borner. *Tourreil* voulut étendre la sienne au delà du cercle académique, & entreprit dans ce dessein la Traduction des Harangues de *Démosthène.* En cela, il s'est trompé; car pour vouloir embellir son original par les ornemens de l'art, il l'a absolument défiguré. L'Orateur Grec y conserve à peine quelques traits de cette éloquence mâle, rapide & pressante qui lui étoit si familiere. Son génie est énervé sous la plume Académicienne, qui ne montre que de l'esprit où il faudroit de la vigueur, du naturel, de la simplicité, de l'élévation. Aussi *Boileau* appeloit-il cette version *un monstre.*

Il est étonnant que de plus de deux mille Traductions d'Auteurs Grecs & Latins, qui ont été faites en notre langue, on en trouve à peine dix qu'on puisse regarder comme bonnes. L'Abbé d'*Olivet* en apporte une raison qui paroît assez juste. » Un habile Traducteur, dit-il *, doit être » un *Protée* qui n'ait point de forme immuable, » & qui sache prendre toutes les diverses formes » des originaux. Mais pour cela, outre la sou-

---

* Dans sa continuation de l'*Histoire de l'Académie Françoise.*

» plesse du génie, il faut de la patience, vertu
» qui manque plus que le génie aux François, &
» qui manque sur-tout aux Traducteurs; car tout
» Ecrivain ne fait effort qu'à proportion de la
» gloire qu'il se promet de son Ouvrage; &
» comme les Traducteurs savent que le préjugé
» du Public n'attache qu'une gloire médiocre à
» leur travail, aussi sont-ils sujets à ne faire que
» des efforts médiocres pour y réussir «.

Après avoir condamné la maniere de traduire de *Tourreil*, on doit rendre justice aux deux Préfaces excellentes qu'il a mises à la tête de sa Traduction. L'état de la Grece du temps de *Démosthène*, y est présenté avec autant d'érudition que d'habileté. Les réflexions y sont lumineuses & fortement exprimées; ce qui prouve que, pour écrire au moins passablement, il faut suivre son propre caractere, quand on n'a pas assez de nerf & de souplesse pour se plier à celui des grands modeles.

TOUSSAINT, [*François-Vincent*] Avocat, de l'Académie de Berlin, né à Paris en 1715, mort à Berlin en 1772, où il étoit Professeur de Belles-Lettres Françoises.

De tout ce qu'il a écrit [& le nombre de ses Productions est assez considérable] le seul Ouvrage qui lui ait donné de la célébrité, est son Livre des *Mœurs*; nouvelle preuve que la

plupart des Esprits de ce Siecle n'ont cru pouvoir se faire un nom qu'en s'écartant des routes ordinaires, & en débitant des systêmes opposés à toutes les idées reçues. Ce Livre fut accueilli par les Philosophes, & condamné par le Parlement de Paris aussi-tôt qu'il parut. Sous prétexte de donner des leçons de morale, l'Auteur y débite des maximes absurdes, & renverse le plus souvent les notions des vertus, les plus invariables dans leurs principes. Il est vrai que la Philosophie de l'Ecrivain des *Mœurs* a su du moins respecter quelque chose. Elle n'a point attaqué, comme on l'a fait depuis, l'existence de Dieu, l'immortalité de l'ame, la nécessité d'un Culte; elle ne s'est point élevée contre certains préceptes de la Morale chrétienne, tels que le pardon des offenses, &c; elle ne s'est point consumée en raisonnemens en faveur du suicide, de l'adultere, de la vengeance; au contraire, elle ne s'est jamais écartée d'un caractere de modération, de respect, à l'égard du plus grand nombre des vertus religieuses & sociales. Elle a même cela de particulier, qu'elle s'exprime avec une douceur & une onction rares dans tout ce qui appartient à la Philosophie. Ce ton a sans doute déplu aux autres Philosophes, & les Beaux-Esprits de ce Corps se sont égayés en donnant à M. *Toussaint* le nom de *Capucin de la Secte*. L'expression est

heureuſe ; mais ces Meſſieurs devroient ſavoir que, ſi cet Auteur, réprouvé parce qu'il eſt décent, honnête, raiſonnable dans la plupart de ſes ſentimens, n'a pas mérité d'être célébré par eux, comme tant d'autres, il n'en a pas moins le mérite d'écrire d'une maniere bien ſupérieure aux Auteurs de *la Philoſophie du bon ſens*, du *Code de la Nature*, du *Chriſtianiſme dévoilé*, & de tant d'autres rapſodies auſſi inſupportables par l'extravagance des idées, que par la bizarre contexture du ſtyle.

TRESSAN, [*Louis-Eliſabeth* DE LAVERGNE Comte DE] Lieutenant-Général des Armées du Roi, des Académies des Sciences de Paris, de Londres, de Berlin, d'Edimbourg, & des Sociétés Royales & Littéraires de Montpellier, de Nancy, de Caen & de Rouen, né au Dioceſe de Montpellier en 1706.

Ses *Œuvres diverſes*, recueillies en un vol. in-8°, de plus de quatre cents pages, offrent différentes Pieces de Proſe & de Vers, qui lui donnent le droit de figurer avantageuſement parmi les Perſonnes qu'une naiſſance illuſtre n'a point empêchées de cultiver les Lettres & de groſſir le nombre des Auteurs. La plupart des Grands, ſans en excepter les Princes, ſemblables à ces arbres nés dans le ſilence & accrus à l'ombre des forêts,

vivent & meurent sans que leur existence & leur chute fassent une sensation & un vuide dans le monde : il n'en est pas de même de l'homme qui a su se rendre utile par ses lumieres ou ses talens; il est connu par-tout où ses Ouvrages pénetrent; & plus ou moins honoré de ses Contemporains, selon qu'il s'est montré plus ou moins supérieur dans le genre qu'il a embrassé, il peut se flatter d'exister encore avec honneur dans la mémoire des générations futures.

Jaloux d'ajouter ce genre de gloire à celle que ses aïeux & lui-même se sont acquise dans les armes, M. le Comte de *Tressan* a consacré à l'étude des Sciences & à la culture des Beaux-Arts, les momens de loisir que lui ont laissé les fonctions de son état. Histoire, Morale, Métaphysique, Eloquence, Poésie, Mathématiques, Histoire Naturelle, tout a été du ressort de son esprit pénétrant & actif, & dans les différentes matieres qu'il a traitées il ne s'est jamais montré au dessous de son sujet. Ses Epîtres, ses Chansons, ses Madrigaux & ses Discours prononcés aux Séances publiques de la Société Royale de Nancy, surtout celui du 8 Mai 1752, prouvent qu'il réunit aux graces touchantes des *Chaulieu*, l'éloquence instructive des *Fontenelle*.

Il est remarquable que, malgré ses liaisons avec feu M. de *Voltaire* & d'autres Ecrivains licen-

cieux, M. le Comte de *Tressan* soit non-seulement toujours resté fidele aux vrais principes, mais qu'il les ait défendus contre les attaques de ces mêmes Ecrivains. On peut juger de son zele à cet égard par sa Réponse à un de ses parens qui lui avoit écrit une Lettre en Vers, dans laquelle il faisoit l'apologie de l'*Homme machine* de la *Métrie*. » J'y professe, dit cet estimable Littérateur, des principes dont je ne me suis jamais écarté, & auxquels la vraie Philosophie ramenera toujours «.

. . . .

Mais cher *Damon*, loin de vous écouter,
Quand follement vous cherchez à détruire
Des nœuds sacrés; quand je vous vois lutter
Contre le jour qui peut seul vous conduire,
Les plus beaux Vers ne peuvent me séduire,
Et dans les miens je dois les réfuter.

Un vil Mortel, un nouvel *Erostrate*,
Ose abuser du grand art d'*Hypocrate*;
Par le scapel il découvre à nos yeux
De nos ressorts les accords merveilleux:
Il voit leur force, il prévoit leur ruine.
Il en conclut: » L'homme est une machine
» Que le concours des atomes forma,
» Et que l'éther plus rapide anima «.

Ah! cher *Damon*, se peut-il que votre ame
Méconnoissant cette céleste flamme
Qu'en votre sein versa le Créateur,
Puisse écouter la voix d'un imposteur?

Quoi ! notre esprit, cette vive lumiere,
Quoi ! ces ressorts l'un à l'autre liés,
Pour nos besoins, féconds & variés,
Assujettis aux loix de la matiere,
Par le hasard seroient modifiés !
Le croirez-vous ? Quoi ! notre intelligence,
Notre pensée est un corps circonscrit
Qu'un agent meut par sa vive effluence,
Qui suit, sans choix, les lignes qu'il décrit ?
A ces traits-là reconnoît-on l'esprit ?
Reconnoît-on la sublime substance
Qui se souvient, compare, aime, choisit ?
Le hasard n'est qu'un être fantastique,
Qu'un mot qui sert l'ignorance publique ;
Jamais ce mot, qui d'elle est émané,
N'offre à l'esprit un sens déterminé.
Tout mouvement, un Dieu moteur l'imprime
Tout obéit à sa direction.
De ses décrets, la chaîne, quoiqu'intime,
Reste cachée à la perception.
Depuis les temps de l'enfance du monde,
Même parmi les êtres végétans,
Observe-t-on sur la terre, sous l'onde,
Ou dans les airs, de nouveaux habitans
Nés du concours des atomes flottans ?
Non, cher *Damon*, une force feconde
Entretient tout, sans que rien se confonde :
De son pouvoir la source est dans les Cieux.
Que vers le Tage un taureau furieux
Qui, de l'Auster sent la brûlante haleine,
A la jument, qu'il poursuit dans la plaine,
S'unisse ! ... Alors, nos regards curieux

En verront naître une espece imparfaite,
Qui du cheval n'aura point la beauté,
Ni du taureau la force & la fierté;
De tous les deux sa nature est extraite,
Mais impuissante à se régénérer.
D'un sein fécond, sans jamais s'altérer,
Chaque saison, la Nature abondante
Répand les dons qu'une main bienfaisante,
Dans leur principe, a pour nous préparé.
Mais produit-elle une nouvelle plante?
D'astres nouveaux le Ciel est-il paré?

. . . .

Si notre esprit dépendoit de nos sens,
Plus ses ressorts seroient fermes, puissans,
Plus cet esprit atteindroit au sublime!
Ont-ils rendu *Milon* digne d'estime?
Et dans *Paschal* ils étoient languissans.

. . . .

. . Je déteste un traité dogmatique
Qui m'avilit, qui m'ôte tout espoir,
Et qui sur-tout veut me faire entrevoir
Que la vertu, l'honneur, sont des chimeres,
Fantômes vains, foiblesses de nos peres,
Liens adroits, dont la société
A par degré connu l'utilité.

C'est sur-tout dans ses *Réflexions sommaires sur l'Esprit*, que M. le Comte de *Tressan* manifeste des sentimens qui lui assûrent des droits à l'estime publique. Nous connoissons peu d'Ouvrages aussi solidement pensés, aussi sagement écrits, & plus capables de former l'esprit & le

cœur des jeunes gens. Jamais on n'a renfermé en un moindre volume plus de connoissances, plus de lumieres, plus de raison & de goût. L'Auteur y enseigne ce qui peut rendre l'esprit actif, juste & véritablement éclairé ; il y fait connoître les écueils qui peuvent le détruire, y expose les fausses notions capables de l'égarer, & y indique les moyens de se garantir des torts qui l'avilissent ou le rendent coupable. Ces *Réflexions*, composées pour l'instruction de ses enfans, donnent une idée avantageuse de son ame, qui s'y montre sensible, élevée, pleine d'indulgence & de philanthropie. Le *Résumé* par lequel il les termine, renferme des conseils trop sages & trop utiles à la jeunesse, pour qu'on puisse nous savoir mauvais gré d'en présenter ici un court extrait.

» Telles que soient ces Réflexions sommaires, » mes chers enfans, je les crois suffisantes pour » vous donner une notion claire des objets que » j'ai fait passer tour-à-tour sous vos yeux ; c'est » à vous à vous approprier ces idées, à les étendre » & à suppléer de vous-mêmes les détails que j'ai » passés sous silence. Si la voix d'un pere vous » touche, si la route que je viens de vous tracer » commence à vous plaire, vous saurez la par» courir & franchir les obstacles qui retardent » plus ou moins l'esprit dans l'acquisition des » connoissances & dans la recherche de la vérité.

» La vérité !... ô mes enfans ! quel grand
» sens ! quelle immensité ! quelle lumiere univer-
» selle n'entraîne-t-il pas avec lui, ce mot auguste
» & sublime !... La vérité !.. Songez qu'elle est
» le flambeau de toutes les Sciences, l'ame de
» toutes les vertus, l'existence réelle des êtres,
» & que sans elle tout n'est qu'illusion...

» Je ne me suis attaché dans ces Réflexions
» qu'aux vérités relatives à la marche éclairée de
» l'esprit humain. C'est à la Religion, c'est à
» votre propre cœur à vous instruire sur tout ce
» qui tient aux vérités morales.

» La justesse & la lumiere de l'esprit influent
» nécessairement sur les mœurs, puisque c'est de
» ces deux perfections que naît l'ordre & l'appré-
» ciation des idées. Lorsqu'on essaiera de se former
» l'idée la plus complette de ce qu'on nomme
» *Esprit*, cette idée rassemblera nécessairement la
» lumiere qui éclaire, la justesse qui dirige, &
» la raison qui compare, juge & choisit...

» Je ne peux ni ne dois vous cacher, que les
» mœurs de nos jours ont assez dégéneré de l'an-
» cienne candeur de cette Chevalerie, pour que
» la fausseté, la perfidie même, déguisées sous
» le nom de finesse, ne soient presque plus regar-
» dées que comme l'art de se conduire. Ah Dieu !
» se peut-il que l'homme civilisé se méprise assez
» lui-même & méprise assez son semblable, pour

» se forger un art de tromper !... Songez que » vous êtes nés pour conserver une intégrité » d'ame qui s'avilit bientôt, dès qu'elle se par- » donne la plus légere fausseté.

» La Philosophie, mes chers enfans, cet » amour pur de la sagesse, est inséparable de » celui de la vérité. En vous parlant, dans un » chapitre précédent, des moyens de former votre » entendement, je vous ai indiqué nécessaire- » ment ceux de former votre cœur. Le vrai Phi- » losophe, éclairé par les vérités qu'il connoît, » est sans cesse enflammé par le desir d'en con- » noître de nouvelles ; s'il réfléchit sur ce qu'il » fait, s'il observe bien, s'il apprécie ce qui » l'entoure ; c'est depuis la combinaison de ce » qu'il fait & de ce qu'il voit, qu'il s'éleve à de » nouvelles découvertes, ou dans les profon- » deurs de la Nature, ou dans les replis du cœur » humain.

» Voilà, mes enfans, quel est le flambeau qui » doit vous conduire. Portez-le sur tout ce qui » vous affecte. Si vous trouvez les hommes cor- » rompus, injustes, ignorans, ne les blessez » point ; mais fuyez-les, rompez avec eux. Si » vous les trouvez frivoles, médisans & ridi- » cules, supportez-les, mais sans vous y atta- » cher ; & ne vous attirez pas leur haine en les » humiliant, en leur faisant sentir trop de supé-

» riorité. Trop de facilité dans les mœurs que vous
» porteriez dans la Société, finiroit peut-être par
» les corrompre : trop de misanthropie finiroit
» sûrement par vous nuire. Etre frivole, trop
» complaisant & flatteur ; être dur, cynique, &
» tout fronder : ce sont les deux extrêmes que
» l'homme sage doit également éviter.

» Vous êtes appelés à des places que j'espere
» que vous mériterez, & qui pourront vous donner
» quelque autorité sur d'autres hommes : sou-
» venez-vous plus que jamais alors, que vous
» avez obéi ; souvenez-vous de ce grand pré-
» cepte émané de la Divinité même, *fais à autrui*
» *ce que tu voudrois qu'il te fût fait.* Ne faites
» point haïr en vous & votre rang & votre pou-
» voir. Plus il vous sera facile de punir celui qui
» oseroit vous manquer, moins vous devez user
» de cette facilité. Eclairez, ramenez par la
» raison, les esprits obscurs ou violens ; ramenez-
» les doucement à leurs devoirs, & ne les poussez
» jamais à bout. Un des caracteres distinctifs de
» la beauté & de la bonté de l'ame d'un homme
» revêtu d'une autorité [qui ne peut être qu'une
» subdivision d'une autorité supérieure], c'est
» d'exercer cette autorité sans dureté, sans orgueil,
» & sur-tout sans personnalité. Ne montrez jamais
» l'homme absolu qui commande ; ne montrez
» jamais que la loi qui vous commande à vous-
» mêmes.

» Ce n'étoit point *Catinat*, ce n'étoit point
» *Fénélon* * qui punissoient le Militaire ou l'Ec-
» cléfiastique qui avoient manqué, c'étoient les
» Loix écrites; & *Catinat* & *Fénélon* n'aggra-
» verent jamais la peine que ces Loix pouvoient
» imposer, par des propos durs qui révoltent &
» qui sont une punition inutile, & souvent plus
» cruelle encore que celles que la Loi fait subir.

» Je finis, mes chers enfans; &, prêt à des-
» cendre au tombeau de mes peres, mon expé-
» rience, ma tendresse & mon inquiétude pré-
» voyante, m'ont dicté pour vous des préceptes
» que souvent je n'ai pas assez suivis; mais
» j'en ai toujours conservé la vérité, mais je les
» ai toujours respectés... Puissent-ils vous frapper
» assez pour vous éclairer dans quelque moment
» dangereux! Puissent-ils alors, & lorsque vous
» triompherez de vous-mêmes, vous rappeler le
» pere le plus tendre! Et vers la fin de votre
» carriere, puissent-ils vous avoir paru assez utiles,
» pour que vous les transmettiez à vos enfans «!

TRESSEOL [*Pierre-Ignace* DE] ci-devant Professeur d'Histoire à l'Ecole Militaire, né à Avignon en 1742.

---

* M. le Comte de *Tressan* a un fils Militaire & un autre dans l'Ordre Ecclésiastique.

Après avoir débuté dans la carriere des Lettres par quelques petites Pieces de Poésie qui supposent de la sensibilité & un certain talent pour la versification, il a publié un volume de *Discours* où l'on trouve de l'élévation dans les idées, de la noblesse dans les sentimens, de la chaleur dans le style, que l'Auteur pourra perfectionner, en mettant plus d'harmonie & plus de liaison dans ses périodes trop souvent incohérentes & brusques. Ce défaut, assez ordinaire aux jeunes Littérateurs, prend sa source dans une imagination trop vive; car dans quelques esprits, il faut que l'imagination décroisse, pour que le goût se fortifie; comme il faut, à l'égard de certains tempéramens, que le corps se dégraisse, pour devenir robuste.

C'est au travail de M. de *Tresseol* que le Public est redevable de l'édition complette des *Œuvres* de M. *Desmahis*. Ce Poëte agréable qui fit de la Poésie son amusement, plutôt que son occupation, attachoit si peu de prix à ses Ouvrages, qu'il dédaigna de les mettre en ordre: on les eût même brûlés, si l'on eût exécuté ses dernieres intentions. Nous savons que ses Manuscrits n'offroient presque qu'un amas de feuilles volantes, de pieces informes, de traits jetés au hasard sur le papier, & qui souvent n'indiquoient ni voie ni but. Cette édition demandoit donc un

homme de Lettres laborieux, intelligent, Poëte lui-même, en état de remplir les lacunes, de lier les morceaux séparés, de deviner l'Auteur, de disposer de son bien comme du sien propre, de faire en un mot avec lui société d'esprit & de talens, en lui cédant tout l'honneur du succès: M. de *Tresseol* qui a réuni toutes ces qualités, mérite de partager la gloire de M. *Desmahis*, à laquelle il nous paroît avoir encore ajouté, par l'*Eloge historique* qu'il a mis à la tête de la Collection des *Œuvres* de ce Poëte, trop tôt enlevé aux Gens de goût & de bonne Compagnie. *Voyez l'article* DESMAHIS.

TRISTAN L'HERMITE, [*François*] de l'Académie Françoise, né à Soliers, dans la Marche, en 1601, mort à Paris en 1655.

La Tragédie de *Mariamne* est la seule qui ait survécu à toutes ses Pieces dramatiques. Cette Piece est restée au Théatre, quoiqu'on s'empresse aussi peu de la représenter, que la *Mariamne* de M. de *Voltaire*, appelée par l'Abbé de *Pons*, *un cadavre couvert de perles*.

Les petites Pieces de Poésie de *Tristan* ont été conservées dans quelques Recueils, & plusieurs méritent de l'être. On peut juger de sa maniere par ce Madrigal :

Soupir, subtil esprit de flamme,
Qui sors du beau sein de Madame,

Que fait son cœur ? Apprends-le-moi,
Me conserve-t-il bien sa foi ?
Ne serois-tu point l'interprete
D'une autre passion secrete ?
O Dieux, qui d'un si rare effort,
Mîtes tant de vertus en elle,
Détournez un si mauvais sort ;
Qu'elle ne soit point infidelle :
Et faites plutôt que la Belle
Vienne à soupirer de ma mort,
Que non pas d'une amour nouvelle !

TRUBLET, [*Nicolas-Charles-Joseph*] de l'Académie Françoise & de celle de Berlin, Archidiacre & Chanoine de S. Malo, où il est né en 1697, & mort en 1770.

Il seroit injuste de le juger d'après les plaisanteries de M. de *Voltaire*, & la répétition qu'en a faite M. *Palissot* dans ses Mémoires littéraires. L'Abbé *Trublet*, n'est point un de ces Littérateurs médiocres que la Satyre soit en droit de décréditer. Pour connoître toute l'injustice de l'Auteur du *pauvre Diable* & de celui* de la *Dun-*

* M. *Palissot* a réparé depuis cette injustice, en convenant, dans la derniere édition de ses *Œuvres*, que M. l'Abbé *Trublet* ne manquoit ni d'esprit ni même d'une certaine finesse ; & que, si au lieu de marquer du respect pour la Religion & les mœurs, il se fût jeté dans le parti de la nouvelle Philosophie, il eût eu son Brevet

ciade, il ne faut que lire ses Ouvrages. Les *Essais de Morale & de Littérature* de cet Auteur

de célébrité comme tant d'autres; peut-être même, ajoute-t-il, en eût-on fait un homme de génie.

Nous n'exhorterons pas cet Auteur à réparer également toutes ses autres injustices: il seroit obligé de réformer ses jugemens sur presque tous les Gens de Lettres de nos jours qui ont eu des succès dans quelque genre; mais nous l'inviterons à supprimer, pour son honneur, de la Collection de ses *Œuvres* [s'il en publie jamais une nouvelle édition], les Avis au Lecteur, les Préfaces, les Avertissemens, les Observations préliminaires, les Lettres apologétiques, & généralement toutes les Pieces qui n'ont d'autre but que de louer ses Productions & d'exalter ses talens, qu'on pourroit soupçonner de foiblesse & de médiocrité, par le soin même qu'il prend d'en relever le mérite. Nous l'inviterons encore à supprimer les personnalités odieuses, les fausses imputations, les basses injures qu'il s'est permises contre MM. *Diderot, Marmontel, d'Arnaud, Freron, Lemiere, Robé.* Il dit, entr'autres choses, de ce dernier: » La confusion & le » repentir l'ont jeté dans le parti des Convulsionnaires » & achevé d'aliéner sa raison. Il vient de composer, » dit-on, un Poëme sur les peines de l'enfer, dont il a » tâché de faire le tableau le plus effrayant: il aura » rempli son objet, s'il se fait peindre à la tête du » Poëme. tome IV, pag. 308 «. Nous l'inviterons enfin à purger son style d'une infinité d'expressions grossieres, dures, virulentes, qui révoltent les esprits les moins délicats, telles que celles-ci prises dans le tom. VI & dernier de la Collection de ses *Œuvres*. » O Philo-

ſont remplis de réflexions vraies, ſolides, inſtructives, profondes, & toujours bien expri-

---

» ſophes ! les Pédans du ſeizieme Siecle valoient mieux » que vous..... Prendre un ton emphatique pour parler » de la vertu, mais ne la mettre que dans vos diſcours » & jamais dans vos actions... voilà le grand myſtere » de votre Philoſophie. pag. 443. Êtes-vous un des Laquais » de M. *Bouret ?* pag. 426. Ame de fiel & de fange ! » votre ſcélérateſſe... pag. 427. Les petits Ouvrages & » les grandes friponneries ſont précisément la définition » de vos Brochures. pag. 429. Il y a apparence que » l'Auteur de ces abominables bêtiſes ſe propoſe de devenir » un jour l'Hiſtoriographe de Bicêtre, du moins quand » il y ſera renfermé ; il eſt certain qu'il a fait ſes preuves » & qu'il eſt très-digne de cet honorable emploi. p. 430. » Il ne doit pas entendre parler de corde de ſang froid. » pag. 427. Miſérable que vous êtes !... n'avez-vous pas » épuiſé toutes les injures de la langue ? Ah ! ſans doute, » il en eſt une plus atroce que toutes celles que vous » avez prodiguées, & c'eſt votre propre nom. p. 428 «.

Comment un Ecrivain peut-il être aſſez peu jaloux de ſon honneur pour ſe permettre de pareilles atrocités ? Comment n'a-t-il pas craint que ſes Lecteurs, le jugeant d'après le mot de *Seneque, qualis vir talis oratio*, ne lui appliquaſſent à lui-même ſa derniere phraſe, *miſérable que vous êtes ! n'avez-vous pas épuiſé*, &c ? Comment oſer paroître dans le monde poli, quand on s'eſt permis un pareil langage dans la ſolitude du cabinet ? A quoi ſert donc d'avoir cultivé ſon eſprit & ſa raiſon, quand on tombe dans un pareil aviliſſement ?

mées ; il en eſt un très-grand nombre de fines & de délicates qui annoncent un bon Littérateur, un Critique habile, & un ingénieux Interprete du cœur humain. Son ſtyle eſt correct, pur, attachant, quoiqu'il ſoit par fois monotone & trop maniéré. Le plus grand défaut qu'on puiſſe reprocher à l'Abbé *Trublet*, c'eſt d'appuyer trop long-temps ſur une même penſée, de la retourner en trop de façons différentes, défaut qui prouve au moins l'injuſtice des traits lancés contre ſa ſtérilité & ſon peu d'imagination.

Si la réputation des Littérateurs eſtimables dépendoit du caprice & du reſſentiment d'un eſprit ſatyrique, aucun mérite ne ſeroit à l'épreuve d'une Epigramme ingénieuſement tournée, & les Railleurs deviendroient eux-mêmes la victime des armes qu'ils auroient aiguiſées contre leurs ennemis ; mais le vrai talent triomphe toujours de ces injuſtes attaques.

On a reproché à l'Abbé *Trublet* d'avoir parlé trop ſouvent de *Fontenelle*, & d'avoir pouſſé l'enthouſiaſme trop loin à l'égard de ſes ouvrages. Il eſt vrai qu'il eût dû être plus modéré ; mais il faut diſtinguer les égaremens du goût, de ceux des ſentimens : M. de *Fontenelle* fut toujours ſon ami, après avoir été ſon maître. Si un excès peut être pardonnable & même glorieux, c'eſt celui de la reconnoiſſance.

1. TURPIN, [*F. H.*] ancien Professeur de l'Université de Caen, né en 17..

Aucun de nos Biographes n'a porté plus loin le talent de traiter ce genre d'Histoire & de répandre de l'intérêt sur les plus petits détails. La *vie du Grand Condé*, & celle *du Maréchal de Choiseul*, publiées pour faire suite aux *Vies des Hommes illustres de France*, sont écrites de maniere à faire regretter qu'il n'ait pas continué de suivre cette carriere, dans laquelle il est véritablement supérieur. Nous connoissons peu d'Ecrivains parmi nous, plus en état de manier un sujet historique, sur-tout pour la partie Biographique. Les deux Ouvrages dont nous venons de parler, ont une marche libre, noble, qui prouve que l'Auteur a su se rendre maître des événemens, & les disposer de la façon la plus propre à faire effet. Tout y est écrit d'un ton qui répond à la noblesse de l'ordonnance; le style en est grave, vigoureux, plein de chaleur, de correction & de clarté. Les réflexions n'y sont point parasites; elles naissent du sujet, & n'occupent le Lecteur qu'autant qu'il faut pour l'éclairer & répandre de la variété dans la narration. En un mot, les actions des plus Grands Hommes acquierent, sous sa plume, un nouveau degré d'intérêt & d'admiration.

L'Histoire du Gouvernement des anciennes Ré-

publiques & la *Vie de Mahomet*, annoncent les mêmes talens ; mais il s'en faut bien que ces Ouvrages soient comparables aux deux précédens. Ils paroissent avoir été écrits trop à la hâte ; les faits n'y sont pas assez bien présentés, les observations y sont confuses & mal digérées. On y remarque cependant en plusieurs endroits la touche du Peintre du *Grand Condé*.

Le défaut de M. *Turpin* est de soigner trop peu ses Ecrits. On diroit qu'il travaille moins pour la gloire, que pour satisfaire l'avidité des Libraires, ou de ceux qui ont recours à sa plume. Il en convient lui-même dans une de ses Préfaces, où il s'exprime ainsi. » Forcé par la fortune à être avare » de mon temps, je suis souvent réduit à le consacrer à ces hommes qui, nés avec plus de fortune que de talent, aspirent à la gloire littéraire, quoique la Nature leur ait refusé les » moyens d'en acquérir. Le soin d'établir leur » réputation m'a mis dans l'impuissance d'étendre » la mienne ; & quand j'ai voulu jouir de mon » propre fonds, je me suis apperçu que mes profusions m'avoient réduit à l'indigence. Alors » honteux de ma nudité, je me suis condamné » moi-même à l'obscurité, & je trouve ma consolation dans ce vers de *Philoctete* :

J'ai fait des Souverains & n'ai pas daigné l'être.

Quand on a d'aussi grands talens que cet Ecrivain, il est permis & même nécessaire d'ambitionner des succès durables. Le moyen d'y parvenir, est de tendre à la perfection, de ne s'attacher qu'au genre pour lequel on a des dispositions plus marquées ; & nous ne craignons pas d'assûrer, que M. *Turpin* est d'autant plus coupable envers les Lettres, qu'il est plus en état de leur faire honneur par les ressources qu'annonce son esprit.

2. TURPIN DE CRISSÉ, [*N.* LANCELOT, Comte DE] Maréchal de Camp, Inspecteur général de Cavalerie & de Dragons, des Académies de Berlin & de Nanci, né à Héronville dans la Beauce, en 17..

Le goût des Lettres a fait d'abord ses délassemens, & il l'a dirigé ensuite vers l'Art militaire, auquel il s'est particuliérement attaché. Après avoir donné au Public, en société avec M. *Castilhon*, les *Amusemens philosophiques & littéraires de deux Amis*, où la Poésie & la Prose sont judicieusement & agréablement entremêlées, il a composé un *Essai sur l'Art de la Guerre*, auquel on ne peut reprocher que la modestie du titre. Autant qu'il nous est permis d'en juger, ceux de sa profession y reconnoîtront un Militaire versé dans les opérations de la Guerre, & tout le monde

un Citoyen plein de respect pour la Religion ; d'amour pour son Prince ; & de zele pour l'Humanité. Ses *Commentaires sur Montecuculli* sont de nouvelles preuves de ses lumieres, & ont été accueillis avec distinction par plusieurs Puissances de l'Europe.

V

VADÉ, [*Jean-Joseph*] né à Ham en Picardie, en 1720, mort à Paris en 1757.

Il est inventeur du genre poissard, dans lequel il est à souhaiter qu'il n'ait pas beaucoup d'imitateurs. Cette tournure d'esprit peut avoir son agrément, mais le goût en passe vîte, & il n'est pas à propos que la Nation préfere ces Productions légeres à des Ecrits plus utiles & plus conformes à son génie. On doit cependant rendre justice à *Vadé*; quelques-uns de ses Opéra bouffons, un grand nombre de ses Chansons, sur-tout ses Vaudevilles, fourmillent de traits de naïveté, de finesse, de gaieté, & ont pardessus tout une tournure qui peut plaire à l'esprit, dans des momens de délassement. Au moins est-il estimable en ce qu'il a apprécié son talent ce qu'il valoit. Il regardoit ses Ouvrages avec tant d'indifférence, qu'il ne prit jamais aucun soin de les recueillir; ils n'ont paru qu'après sa mort, réunis en quatre volumes, avec un Avertissement très-mal écrit, & qui ne ressemble en rien au génie de l'Auteur.

Il est inutile d'avertir qu'il ne faut point attribuer à *Vadé* les Contes que M. de *Voltaire* a

publiés sous son nom. Ils pourroient faire honneur à son esprit, mais ils n'en feroient point à ses mœurs.

VAILLANT, [*Jean* FOY] de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, né à Beauvais en 1632, mort en 1706; Zélateur intrépide pour la découverte des Monumens de l'antiquité. Il entreprit plusieurs courses, s'exposa à beaucoup de dangers, souffrit bien des fatigues, afin d'augmenter ses connoissances. Les Ouvrages qu'il a laissés sur les Médailles, tous écrits en Latin, ont servi & peuvent servir encore à éclaircir plusieurs points d'Histoire.

N'oublions pas une Anecdote à son sujet, qui fera connoître jusqu'où peut aller la manie d'un Antiquaire. Revenant d'Alger en France, & se voyant sur le point d'être dépouillé par des Corsaires, il avala quinze Médailles d'or, pour les soustraire à l'avidité de l'ennemi. On sent bien à quoi l'exposoit cette passion *numismatique*; mais elle n'eut pas tout le mauvais succès qu'elle pouvoit avoir dans cette occasion. Les Médailles reparurent, & M. *Vaillant* fut dans la suite très-sensible à la gloire qu'il s'attira par ce bizarre trait de courage.

VAISSETTE, [*Dom Joseph*] Bénédictin, né à Gaillac en Agénois, en 1685, mort à Paris en 1736.

Il a publié une *Histoire de Languedoc*, en cinq volumes in-folio, Ouvrage qui suppose non-seulement les recherches les plus profondes & les plus multipliées, mais encore de l'habileté dans la maniere de les digérer & de les présenter. Quoique son style ne soit ni noble, ni élégant, il ne laisse pas d'être supérieur à celui de la plupart des Histoires publiées par ses Confreres, car il est net, coulant, précis, & toujours égal. Les Notes placées par l'Auteur à la fin du dernier volume, sont autant de Dissertations courtes & lumineuses, propres à répandre un grand jour sur plusieurs parties de l'Histoire de France.

Les autres Ouvrages de *Dom Vaissette* sont une *Géographie universelle*, peu recherchée, & un *Abrégé de l'Histoire de Languedoc*, en six volumes in-12. Puisqu'il s'étoit proposé de donner, dans cet *Abrégé*, la substance de sa grande Histoire, il auroit dû avoir plus d'attention à n'y faire entrer que les événemens principaux, en les réduisant à une juste étendue; au lieu que s'étant laissé aller à l'envie de ne rien omettre, les faits y sont accumulés, & ne forment qu'une énumération qui rend cet Abrégé assez semblable à une Table des Matieres.

VALINCOUR, [*Jean-Baptiste-Henri* DE TROUSSET DE] Secrétaire général de la Marine,

de l'Académie Françoise & de celle des Sciences, né en 1653, mort à Paris en 1730.

La Satyre que *Boileau* lui a adressée, a plus contribué à sauver son nom de l'oubli, que ses propres Ouvrages. Il a cependant fait d'excellentes *Observations sur l'Œdipe de Sophocle*, & une *Critique* très-estimable *de la Princesse de Cleves*. Outre cela, il fut décoré du titre d'Historiographe de France par *Louis XIV*, qui le chargea lui-même de continuer son Histoire, commencée par *Racine* & *Boileau*. Cet Ouvrage n'a point paru. Il fut, dit-on, dévoré par les flammes, dans un incendie, qui consuma la maison de l'Auteur, à S. Cloud. On ne sait si l'on doit s'affliger de cette perte; car, par une bizarrerie assez marquée, les meilleures Histoires de notre Nation ont toujours été composées par ceux qui n'en étoient pas expressément chargés. Quoi qu'il en soit, M. de *Valincour* vit ses travaux & sa Bibliotheque périr avec une fermeté digne des anciens Philosophes. *Je n'aurois guere profité de mes Livres*, dit-il alors, *si je n'avois appris à m'en détacher*.

VALLEMONT, [*Pierre* LE LORRAIN, plus connu sous le nom DE] Abbé, né en 1649, mort en 1721.

Un pitoyable Ouvrage lui sa plus chimérique matiere, *la Philosophie occulte*, ou *Traité de la*

Baguette divinatoire, lui fit une grande réputation dans son temps. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est de voir qu'aujourd'hui, où la Physique est éclairée par tant de bons Ouvrages, on soit encore attaché à ces idées merveilleuses que les expériences ont cent fois démenties. On ne cesse de faire de nouvelles Editions de l'Ouvrage de l'Abbé de *Vallemont*, ce qui prouve que les rêveries les plus absurdes sont toujours assurées de trouver des Partisans.

Le P. le *Brun*, Oratorien, a réfuté cet Ouvrage.

VALLIER, [*François-Charles*] Comte du *Saussay*, ancien Colonel d'Infanterie, des Académies d'Amiens & de Nanci, né à Paris, mort en 1778.

Il a cultivé la Poésie avec assez de succès, pour mériter le suffrage de ceux qui estiment plus le fond des choses, que la maniere de les exprimer. Quoiqu'il y ait beaucoup de négligences dans ses petits Poëmes & dans ses Epîtres, le talent y jette de temps en temps des étincelles qui prouvent qu'avec une meilleure culture, sa Muse pourroit acquérir un style plus continuement poétique & plus élégant. On peut en juger par le début de son *Epître aux Grands*.

Grands du Siecle, écoutez; fiers de vos avantages
Prétendez-vous par eux asservir nos hommages?

Pour vivre indépendans, croyez-vous être nés?
La naissance a des droits, mais ses droits sont bornés.
Que l'équité les regle, on s'empresse à s'y rendre;
On se plaît à vous voir, on aime à vous entendre,
On applaudit aux traits qui vous font respecter;
Mais notre hommage est libre, il le faut mériter.
Nous avons tous le droit d'éclairer vos foiblesses:
Vos vices sont nos maux, vos vertus nos richesses;
Vous en devez un compte à la patrie, au Roi,
Au moindre Citoyen qui le demande, à moi, &c.

Le reste de cette Epître est plein de morale. L'Auteur semble s'être plus attaché au sentiment, à la raison, à la saine Philosophie, qu'aux ornemens & à une élégance recherchée.

VALMONT DE BOMARE, [N.] des Académies de Clermont, de Caen & de Rouen, &c. né en 17..

Le succès prodigieux & toujours soutenu de son *Dictionnaire raisonné d'Histoire Naturelle*, a l'avantage d'être appuyé sur l'utilité. C'est rendre de vrais services aux hommes, que de les instruire également, & sur ce qui leur est nécessaire, & sur ce qui est capable de les intéresser & de les amuser. L'Ouvrage de M. de *Valmont* a ce double mérite, & justifie par-là le grand nombre d'éditions qui en ont été faites.

1. VALOIS, [*Marguerite* DE] Reine de Navarre, fille de *Charles d'Orléans*, Duc d'Angoulême, sœur de *François I*, née à Angoulême en 1492, morte dans le Bigorre en 1549.

On lui donna pendant sa vie le surnom de dixieme Muse, à cause de son esprit, & de quatrieme Grace, à cause de sa beauté. C'est ainsi qu'on prodiguoit la louange dans un temps où l'on ne savoit louer que par allusion ou par comparaison. Nos Complimenteurs modernes sont souvent dans le même usage, & ce qui a été dit dans le quinzieme Siecle, se répete encore au dix-huitieme, peut-être avec plus de fadeur.

Marguerite de Valois étoit cependant en droit de prétendre aux éloges de ses Contemporains. Ses Ouvrages annoncent de l'esprit & des talens qui devoient plaire, dans les premiers jours de notre Littérature. D'ailleurs, elle protégea les Lettres, & on ne peut la blâmer que de n'avoir pas toujours fait un bon choix dans les Auteurs qu'elle appuyoit par ses bienfaits & par son crédit. Son *Heptameron* est le seul de ses Ouvrages qui se soit soutenu jusqu'à nous. On dit qu'il ne faut pas lui imputer ceux de ses Contes, qui sont trop libres. Nous adoptons volontiers ce sentiment. Il ne seroit pas glorieux, pour les mœurs de cette Princesse, d'avoir fourni à *Lafontaine* le sujet du Conte de la *Servante justifiée*.

2. VALOIS, [*Henri* DE] Historiographe de France, né à Paris en 1603, mort dans la même ville en 1676; Savant habile, & un des meilleurs Critiques du Siecle dernier.

Il a traduit, du Grec en Latin, l'*Histoire ecclésiastique d'Eusebe*, & a joint d'excellentes Remarques à cette Traduction. On a de lui une édition d'*Ammien Marcellin*, dont le texte avoit été défiguré & corrompu, qu'il a rétabli dans son entier, & enrichi de Notes pleines d'érudition, de discernement & de goût. Cet Ouvrage fut d'autant plus accueilli du Public, que les antiquités, les loix, les usages & les mœurs privées des Romains, n'avoient encore été expliqués que d'une maniere confuse & peu instructive. M. de *Valois* répandit un jour lumineux sur tous ces objets, en quoi il s'est rendu plus utile, qu'une foule d'autres Compilateurs qui ont augmenté le nombre des Livres, sans augmenter celui des connoissances.

Ce qui pourroit diminuer le mérite de cet Auteur, c'est qu'il l'apprécioit trop lui-même. La science, l'érudition & l'amour du travail, sont des titres à l'estime publique; mais ces qualités ne sont pas capables de justifier l'orgueil qui le dominoit & qui transpire souvent dans ses Ouvrages. Son frere même ne pouvoit lui pardonner ce travers, comme on peut en juger

par ce qu'il dit de lui, dans l'Histoire de sa vie.

» Quand il avoit communiqué à quelqu'un
» la moindre chose, concernant les Belles-Let-
» tres ou quelqu'autre Science, il vouloit non-
» seulement qu'on lui en sût gré, mais même
» qu'on lui en témoignât une reconnoissance
» publique dans les Livres qu'on publioit, &
» qu'on le fît toujours avec de grands éloges...
» Quand il voyoit dans les Ecrits des autres
» quelques-unes de ses pensées qu'il s'imaginoit
» sottement venir de lui, il se mettoit en colere
» de ce qu'on ne lui en rendoit point l'hommage,
» ou de ce qu'on ne chantoit point ses louanges
» comme il le demandoit.... Il étoit d'ailleurs
» fort avare d'éloges. Il louoit peu & blâmoit
» beaucoup; il aimoit fort à censurer les Ecrits
» d'autrui, & ne pouvoit souffrir qu'on trouvât la
» moindre chose à redire aux siens.

Le portrait est naïf, & ne doit pas paroître suspect, après un témoignage aussi recevable. Il faut donc conclure que la vaine gloire, écueil ordinaire des talens, n'a jamais produit que l'odieux ou le ridicule, & qu'il seroit à souhaiter que les exemples n'en fussent pas trop multipliés, pour l'honneur des Lettres & le véritable intérêt des Auteurs.

3. VALOIS, [*Adrien* DE] frere puîné du précédent, Historiographe de France, & savant Critique, comme lui, mais plus modeste. Notre Histoire lui a de grandes obligations, non pour l'avoir écrite en Latin, mais pour avoir su bien débrouiller le chaos de la Chronologie, & surtout pour avoir publié une excellente *Notice des Gaules*, dont les Historiens, qui l'ont suivi, ont tiré de grandes lumieres.

VANIERE, [*Jacques*] Jésuite, né dans le Diocese de Beziers, en 1664, mort à Toulouse en 1739; est un des Poëtes Latins qui a le mieux saisi la maniere & le ton de *Virgile*, dans le genre pastoral. Son premier Ouvrage fut un Poëme, intitulé *Stagna*. Celui qui a pour titre *Columba*, parut un an après, & fit dire au célebre *Santeuil*, *que ce nouveau venu les avoit tous dérangés sur le Parnasse*. Mais le chef-d'œuvre de son génie vraiment singulier pour la Poésie Latine, est le *Prædium rusticum*, traduit dans toutes les Langues, & qui fait sur-tout les délices des Allemands & des Anglois. Les Savans de ces deux Nations ne craignent pas de le comparer aux Géorgiques de *Virgile*.

Non-seulement le P. *Vaniere* nous a laissé des modeles, mais il a encore contribué à faciliter

aux jeunes gens le goût de la bonne Latinité, par un *Dictionnaire poétique*, aussi généralement estimé, que généralement utile. M. de *Voltaire* & M. d'*Alembert* qui pensent trop souvent d'après ce Poëte, ont beau dire qu'on doit s'attacher à sa Langue, & renoncer aux Langues mortes, dans lesquelles, selon eux, il est impossible de bien écrire; ils ont oublié, sans doute, que c'est en étudiant la Langue de *Virgile*, d'*Horace*, de *Cicéron* & de *Tacite*, celle d'*Homere*, de *Sophocle*, de *Démosthene* & de *Thucidide*, qu'on peut se former le goût, pour bien écrire dans la sienne. Le même Siecle qui a vu naître *Corneille*, *Racine*, *Moliere*, *Despréaux*, *Lafontaine*, a produit aussi *Cossart*, *Rapin*, *Commire*, *Santeuil*, *Huet*; & ces Auteurs ne sont pas, nous osons le dire, ceux dont la réputation est la moins étendue & sera la moins durable. *Rapin*, *Huet*, *Santeüil*, ont même aussi bien écrit en François qu'en Latin, preuve que l'étude d'une Langue ne nuit point à la perfection de l'autre. Faudra-t-il donc que les jeunes Littérateurs s'en tiennent à la lecture des Auteurs nationaux? Sera-ce en se nourrissant du style ampoulé de la Philosophie, ou de la frivole légéreté de quelques-uns de nos Ecrivains, qu'ils apprendront à devenir véritablement éloquens? Sera-ce dans la plupart de nos Tragédies modernes qu'ils puiseront cette force tragique,

cette élévation, ce naturel, cette belle ſimplicité, qui ſont les parties eſſentielles de l'Art? Sera-ce enfin dans ce Siecle qu'ils trouveront des modeles? & les dégoûter de l'étude des Anciens, n'eſt-ce pas vouloir anéantir la ſaine & belle Littérature? A la bonne heure, qu'on n'écrive point en Latin, quand on ne pourra tout au plus atteindre qu'au ſtyle des Philoſophes, qui, dans les trois âges de la Littérature, a été la premiere époque de la dépravation des Lettres, ainſi qu'il commence à l'être dans celle-ci; mais quand on pourra approcher des Auteurs faits pour être les modeles de tous les temps, ce ſera un nouveau genre de gloire qu'on répandra ſur ſa patrie.

VARILLAS, [*Antoine*] né à Gueret dans la Haute-Marche, en 1624, mort en 1696.

La fureur de ſacrifier l'eſſentiel à l'acceſſoire, le deſir de bien dire, plutôt que celui de dire vrai, lui ont obtenu le premier rang parmi les Hiſtoriens infideles. Il convenoit lui-même que de dix traits, inſérés dans ſes Ouvrages, il en avoit appris neuf dans la converſation, vrai moyen de haſarder bien des choſes, & de rencontrer rarement la vérité. Son *Hiſtoire de France* commence à *Louis XI*, & finit à *Henri III*. S'il eût été auſſi véridique, qu'il eſt élégant, cet Ouvrage ſeroit un de nos meilleurs morceaux

hiſtoriques. Le diſcrédit de *Varillas* n'a pas été capable de rendre quelques-uns de nos Hiſtoriens plus réſervés ſur les Anecdotes & la Tradition. M. de *Voltaire*, entre autres, ſemble l'avoir choiſi pour modele, dans ſon *Siecle de Louis XIV* ſur-tout, où il cherche plutôt à amuſer qu'à inſtruire.

Varillas a fait encore quelques autres Ouvrages, dont le plus connu eſt l'*Hiſtoire des Héréſies*, très-peu exacte, & que *Ménage* appeloit avec raiſon, *une Hiſtoire pleine d'Héréſies.*

VASSOR, [*Michel* LE] d'abord Oratorien, puis Proteſtant, mort en 1718, âgé de ſoixante & dix ans.

Après avoir composé un excellent *Traité* en faveur de la Religion Catholique, il apoſtaſia, & ſe retira à Londres, où il publia une *Hiſtoire de Louis XIII*, en vingt volumes. Cette Hiſtoire fut d'abord recherchée à cauſe des ſatyres, des traits ſinguliers, des anecdotes ſcandaleuſes, & des hardieſſes en tout genre, qu'elle contient. Aujourd'hui, perſonne ne daigne la lire, parce que le défaut de véracité y eſt encore ſurpaſſé par celui d'un ſtyle diffus, inexact, & plein d'inutilités.

VAVASSEUR, [*François*] Jésuite, né dans le Diocese d'Autun, en 1605, mort à Paris en 1681.

L'élégance & la noblesse de l'expression n'ont pu sauver de l'oubli ses Poésies Latines, qui manquent d'imagination & de verve, qualités absolument nécessaires à un Poëte pour vivre dans la postérité. Ses Ouvrages en Prose, aussi en Latin, sont plus estimés, & ses deux Traités, l'un de l'*Epigramme*, l'autre *de Ludrica dictione*, c'est-à-dire, du style burlesque, ont mérité le suffrage des Gens de goût. Le Dissertateur y paroît plein de sagacité, & habile Critique. Dans le dernier sur-tout, il s'éleve, avec raison, contre cette manie de basse plaisanterie, qui ne sauroit être qu'un triste reste de la barbarie où nous avons vécu si long-temps. Les Anciens ont toujours dédaigné ce genre, parce qu'ils ne s'attachoient qu'au vrai, au naturel, & au bon. Le P. *Vavasseur* a été le premier qui ait eu le bon esprit de sentir les travers du Burlesque, & le courage de l'attaquer, dans le temps où il étoit le plus en vogue.

VAUGELAS, [*Claude* FAVRE, Seigneur DE] de l'Académie Françoise, né à Bourg-en-Bresse, en 1545, mort en 1650.

Son nom eſt conſacré parmi les Grammairiens, & il a été, eſt encore aujourd'hui, par un reſte de vénération, un oracle déciſif en matiere de langage. Quoique la plupart de ſes *Remarques* ſoient devenues inutiles, par les progrès de la Langue, dont la perfection a été fixée dans les bons Ouvrages du Siecle de *Louis XIV*, elles peuvent encore être très-inſtructives, & ceux qui ont voulu écrire ſur la Grammaire, l'ont regardé comme un Auteur fondamental.

On dit qu'il conſacra trente ans à ſa *Traduction de Quinte-Curce*; c'eſt beaucoup dire : cette Traduction, ainſi que la maniere dont elle eſt traitée [quoique eſtimable], ne ſembloit pas exiger un travail auſſi long. Il en eſt peut-être des ſcrupuleux, en matiere de langage, comme de ceux qui le ſont en toute autre choſe : ils doutent long-temps, ils héſitent ſans ceſſe, & ne ſe décident que par néceſſité. On ne peut, malgré cela, refuſer à *Vaugelas* la gloire d'avoir été un des premiers qui aient donné, dans notre Langue, un Ouvrage écrit avec correction & pureté.

Quelques Critiques ſe ſont plaints de ne pas trouver, dans ſon ſtyle, cette politeſſe & ces graces, but actuel des efforts de tous nos Ecrivains; mais quand il ne ſeroit pas injuſte de lui reprocher d'avoir manqué de ces qualités, qui

n'étoient encore qu'en germe, nous doutons qu'elles soient préférables à cette noblesse simple & naturelle, à cette aisance moëlleuse & toujours soutenue, qui regnent dans sa Traduction & dans tous les Ecrits qui ont paru quelque temps après lui. A force de vouloir polir notre Langue, il est aisé de s'appercevoir qu'on l'a appauvrie & énervée? Nous avons perdu une infinité de tours & d'expressions qui n'ont pas été remplacés. Le seul moyen de la fixer, & par-là d'en arrêter la décadence, seroit d'en revenir aux bons Auteurs du Siecle de *Louis XIV*; mais nos Ecrivains, au lieu de les prendre pour modeles, ne cherchent qu'à les dégrader avec un honteux acharnement.

VAUVENARGUES, [*N.* Marquis DE] Capitaine au Régiment du Roi, mort à Paris en 1747, âgé de vingt-huit ans.

Son *Introduction à la connoissance de l'Esprit humain* est bien éloignée d'annoncer, comme l'a dit M. de *Voltaire*, dans l'Eloge funebre des Officiers morts dans la guerre de 1741, *un prodige de vraie philosophie & de vraie éloquence, la profondeur & la force du génie*, &c. On peut y reconnoître tout au plus un esprit disposé à la réflexion, capable de se former par l'étude, mais qui avoit besoin de plus de maturité pour recti-

fier

fier ses idées & fortifier son style. En effet, il faudroit être bien aveugle, pour ne pas s'appercevoir que la répétition des jugemens portés cent fois sur nos plus grands Poëtes, les critiques minutieuses qu'il se permet sur les Ouvrages de *Corneille* & de *Rousseau*, l'appareil qu'il s'efforce de donner à des vérités connues de tout le monde, l'air d'importance qu'il attache aux plus petits objets, les détails mesquins auxquels il s'abandonne dans sa Préface, sont des preuves très-certaines que son mérite n'étoit rien moins que formé & supérieur, & que son Panégyriste, [comme nous l'avons remarqué ailleurs *, à ce même sujet] est aussi partial & aussi peu modéré dans ses éloges, qu'il est injuste & outré dans ses critiques.

Pourquoi M.r de *Vauvenargues* a-t-il retranché dans la seconde édition de son Livre, cette pensée qui est une des meilleures & des plus vraies de son Recueil ?

» *Newton*, *Pascal*, *Bossuet*, *Racine*, *Fénélon*, c'est-à-dire les hommes de la terre les » plus éclairés, dans le plus philosophe de tous » les Siecles, & dans la force de leur âge, ont

* Dans le *Tableau philosophique de l'esprit de M. de Voltaire, pour servir de suite à ses Ouvrages, & de Mémoires à l'Histoire de sa Vie.*

» cru *Jésus-Christ*. Et le grand *Condé* en mourant,
» répétoit ces nobles paroles : *Oui, nous verrons*
» *Dieu comme il est. Sicuti est, facie ad faciem* «.

Si elles eussent été toutes de cette espece, on se fut bien gardé de dire que cet Auteur étoit *un prodige de vraie philosophie & de vraie éloquence*.

VÉLY, [*Paul-François*] Abbé, né à Crugni, en Champagne, en 1709, mort en 1759.

Avant lui, presque toutes les Histoires de France étoient moins l'Histoire de la Nation, que le recueil des fastes particuliers de nos Rois. Toute l'attention des Historiens s'étoit fixée vers le Trône, les Camps ou le Cabinet, & leur plume ne s'exerçoit avec complaisance, que lorsqu'il s'agissoit de décrire des siéges, des batailles, des négociations, des traités. Une chaîne continuelle de généalogies, de noms de Princes, destinés par leur peu de mérite à ne servir qu'à établir les dates de la Chronologie, des portraits de Généraux, de Ministres, tracés d'imagination, sans aucune vraisemblance ; l'Esprit de Parti toujours prompt à répandre la louange & le blâme, sans aucun discernement, formoient le tissu principal de leur narration. La mémoire seule pouvoit s'enrichir par les faits ; l'esprit y acquéroit peu

de lumieres ; les mœurs y gagnoient encore moins.

Dans ces tableaux secs & arides qu'on nous présentoit, l'Abbé *Vély* a senti, plus que tout autre, que l'Histoire doit être un cours d'instruction, où les plus petits détails ne sont point déplacés, quand ils peuvent contribuer à intéresser le cœur & à augmenter les connoissances. C'est pourquoi, sans négliger les événemens principaux, il s'est attaché, dans son *Histoire de France*, à suivre l'Esprit humain dans sa marche, à développer les progrès successifs des vices & des vertus, les changemens opérés dans le caractere & les usages de la Nation, les principes de nos libertés, les sources de la Jurisprudence, l'origine des grandes dignités, l'institution des divers Tribunaux, l'établissement des Ordres Religieux & Militaires, l'invention des Arts, & tout ce qui peut avoir rapport à ceux qui les ont cultivés & perfectionnés.

On sait qu'il n'a laissé que huit volumes, & que son travail ne s'étend guere au delà des deux premieres Races de nos Rois. Cette partie de notre Histoire étoit, sans contredit, la plus seche & la plus rebutante, soit par la confusion & l'obscurité des matériaux, soit par l'ingratitude des matieres. Il a su, malgré ces obstacles, la traiter de la maniere la plus intéressante, en la rapprochant, en quelque

ſorte, de nous; en y développant les révolutions de nos mœurs; en oppoſant, avec autant de juſteſſe que de préciſion, les uſages actuels à ceux de l'ancien temps; en donnant aux matieres qu'il préſente, une netteté, un ordre, un ſouffle de chaleur & de vie qui ſubjugue l'attention, & grave profondément les objets dans la mémoire.

Peut-être a-t-on eu raiſon de lui reprocher trop de penchant à la critique, trop d'affectation à combattre certaines traditions accréditées par la multitude & le poids des témoignagnes, trop de facilité à tourner les textes à l'appui de ſes idées, trop de complaiſance dans les tableaux qu'il trace des abus qui lui déplaiſent, trop d'amertume dans les cenſures; mais en convenant de quelques-uns de ces défauts, il n'en eſt pas moins vrai, que ſi une plus longue carriere lui eût permis d'exécuter l'Ouvrage en entier, il auroit eu la gloire de nous avoir laiſſé une Hiſtoire auſſi eſtimable, par la recherche des faits, leur ordonnance & leur variété, que par le mérite du ſtyle, qui eſt ſimple, aiſé, naturel & piquant, ſans jamais s'éloigner de l'élégance & de la pureté, qui ſont le partage d'un excellent Ecrivain.

VERDIER, [*Antoine* DU] Seigneur de Vauprivat, né à Montbriſon en 1544, mort en 1600; laborieux Compilateur ſans jugement & ſans

méthode, qui n'a pas laissé de se rendre utile, en son temps, par sa *Bibliotheque des Auteurs François*, qui n'est aujourd'hui d'aucune utilité; mais que les *Remarques* de M. *Rigoley de Juvigny*, qui vient d'en donner une nouvelle édition, rendent du moins intéressante pour les curieux.

VERGIER, [*Jacques*] Commissaire de la Marine, né à Lyon en 1657, mort assassiné, à Paris en 1720.

Il est celui de tous les Imitateurs de *Lafontaine*, qui a le plus approché de son modele, dans le genre des Contes. Il s'en faut cependant de beaucoup qu'on puisse le comparer à ce Conteur inimitable. Son style est simple, naïf, souvent élégant, mais plus souvent foible & prosaïque. On peut lui pardonner ses négligences dans une sorte d'ouvrages où il est dangereux de plaire. *Vergier*, en écrivant sur des sujets semblables à ceux de *Lafontaine*, a conservé beaucoup moins de réserve & de décence; ce qui doit suffire pour engager les jeunes gens à éviter une lecture, où leur esprit gagneroit peu, & où leur cœur perdroit beaucoup.

VERNES, [*Jacob*] Pasteur d'une Eglise de Geneve, né en Languedoc en 17..

J. J. Rousseau & nos autres Philosophes n'ont

point eu jusqu'ici d'aversaire plus vigoureux & plus adroit. Ses *Lettres sur le christianisme* de l'Auteur d'*Emile*, & son dernier Ouvrage intitulé, *Confidence philosophique*, sont les fruits d'une raison lumineuse & du vrai talent, si nécessaire lorsqu'il s'agit de faire triompher la vérité & de confondre l'erreur. Il seroit difficile de présenter sous un jour plus frappant les dangers des maximes de nos *Celses* modernes, la folie de leurs systêmes, & les contradictions perpétuelles de leurs demi-idées, qu'on l'a fait dans ce dernier Livre, dont l'Auteur vient de publier une nouvelle édition augmentée de plusieurs traits capables de lui donner un nouveau prix. La philosophie du Siecle y est mise en action & ridiculisée par une apologie ironique de ses principes les plus dangereux, fidelement puisés dans les Ecrits de ses Apôtres. » Si le style d'un Etranger pouvoit être celui de » *Pascal*, dit un ami de l'Auteur, ce Livre, » mieux fondé en preuves que les Lettres Pro» vinciales, n'eût pas été moins redoutable aux » Philosophes du jour, que celles-ci ne le furent » aux Jésuites «. Depuis *Pascal*, en effet, on n'a rien écrit de plus piquant dans ce genre que ces douze Lettres. Il faut sur-tout renvoyer nos ingénieux Mécréans à celle d'un prétendu Militaire à un jeune Impie, placée à la fin de l'Ouvrage, pour les mettre à portée de

juger sainement du cas qu'on doit faire de la déplorable gloire attachée à la philosophie. C'est dommage que ce Livre dont l'idée est si heureuse & qui renferme tant d'excellentes choses, puisse devenir dangereux à quelques égards, faute d'être assez décidé dans le ton qu'on a choisi pour le rendre intéressant. L'Auteur, en employant l'ironie, ne la marque point assez, & ne s'est pas assez attaché à la faire sentir. Il est arrivé de-là que de petits Esprits qui se mêlent cependant de décider, ont pris pour des éloges ce qui n'étoit dans le but de l'Ecrivain qu'une satyre des ridicules systêmes qu'ils avoient follement adoptés.

Ce défaut moins sensible dans la seconde édition, est vraisemblablement ce qui a empêché le Gouvernement de permettre le débit de ce Livre, & l'a privé de la plénitude du suffrage des honnêtes gens. Après tout, ce défaut est facile à corriger, & nous exhortons M. *Vernes* à le faire disparoître entiérement, & pour le succès de ses bonnes intentions, & pour l'intérêt de sa gloire.

VERNET, [*Jacob*] Ministre & Professeur en Théologie, à Geneve, sa patrie, né en 1698; Auteur d'un *Traité de la vérité de la Religion*, d'un *Abrégé d'Histoire universelle*, des *Lettres*

critiques d'un Voyageur Anglois, & de quelques autres Ouvrages peu connus, peu estimés, & qui méritent peu de l'être. Ils sont écrits d'ailleurs d'un style lourd, inexact, plein d'incohérences, & n'ont d'autre mérite que celui de l'érudition. Si M. *Vernet* est Auteur, comme on l'assûre, de l'Epitaphe, en style lapidaire, du P. *Hardouin*, on peut dire que c'est-là son meilleur Ouvrage. Ses démêlés avec M. de *Voltaire*, lui ont donné une espece de célébrité dans les Lettres, qu'il n'eût jamais acquise par ses Ecrits. M. *Palissot* n'a pas laissé de leur donner six pages de louanges dans ses *Mémoires Littéraires*; mais tout le monde sait que M. Palissot n'est pas plus équitable dans ses Eloges que dans ses Censures; & c'est sur-tout à ce défaut de justice ou de discernement qu'il doit attribuer le peu de cas que l'on fait de ses productions. Il a beau les faire imprimer sur du papier superbe, les enrichir de gravures magnifiques, les louer infatigablement dans les Avis & Préfaces, les étayer de notes & d'observations; le Public ingrat en méconnoît le prix, & dit, en voyant tant de luxe inutilement prodigué,

J'en trouve tout fort beau,
Papier, dorure, image, caractère,
Hormis les vers, &c.

VERTOT D'AUBŒUF, [*René-Aubert* DE] Abbé, de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, né en Normandie en 1655, mort à Paris en 1735.

Peu d'Historiens, dans toutes les Langues, ont possédé plus éminemment l'art d'attacher le Lecteur, de captiver son esprit, & de l'intéresser à son sujet. L'*Histoire des Révolutions de Portugal* a une marche presque épique, & seroit un vrai chef-d'œuvre, si l'Auteur eût été plus difficile dans le choix des Mémoires sur lesquels il a travaillé. Celle *des Révolutions de Suede* n'est pas à l'abri du même reproche. Le meilleur Ouvrage de l'Abbé de *Vertot* est, sans contredit, l'*Histoire des Révolutions Romaines ;* le style en est noble, élégant ; la narration rapide & pleine de chaleur ; les portraits en sont intéressans, quoique tracés, la plupart, d'imagination ; les réflexions naturelles, mais peu profondes.

Il paroît que le génie de cet Ecrivain avoit besoin d'être ému par des événemens extraordinaires ; c'est pourquoi il n'est vraiment supérieur, que lorsqu'il traite les changemens subits arrivés dans les Gouvernemens. Son *Histoire de Malthe*, quoique abondante en rapports avec ses objets favoris, n'a plus la même vigueur ni le même intérêt, dès qu'il est question d'entrer dans les détails ordinaires. La négligence du style, en plusieurs endroits, fait assez sentir que

son Auteur n'étoit pas fait pour les Ouvrages de longue haleine.

On se souvient de cette Anecdote, qui prouve si fort combien l'Abbé de *Vertot* étoit peu scrupuleux sur la vérité des circonstances, quand la fiction pouvoit contribuer à l'agrément de son style. On lui avoit promis des Mémoires sur un Siége qu'il avoit à décrire; on tarda à les lui envoyer : *je n'en ai plus besoin*, dit-il quand on les lui apporta, *mon Siége est fait.*

VIGENERE, [*Blaise* DE] Secrétaire de *Henri III*, né dans le Bourbonnois en 1522, mort à Paris en 1596, Traducteur médiocre, mais littéral, des *Commentaires de César*, de l'*Histoire de Tite-Live*, & de quelques autres Auteurs Latins. Les Traductions postérieures ont fait oublier les siennes; & ses Notes, instructives & curieuses, ont enrichi les autres Traducteurs, qui se sont bien gardés de faire connoître l'obligation qu'ils lui avoient.

VIGNE, [*Anne* DE LA] de l'Académie des *Ricovrati* de Padoue, née à Vernon, en Normandie, morte en 1684.

Ses talens singuliers pour la Poésie, auroient pu être perfectionnés par le temps, si la mort ne l'eût enlevée aux Muses à la fleur de son âge.

Ce qui nous reste de ses Ouvrages, est très-propre à faire regretter ceux qu'elle auroit pu composer. La vivacité de son esprit & la force de son imagination, rendoient son style pittoresque. Un seul trait lui suffisoit pour peindre une action; cette belle Strophe, sur le passage du Rhin, en est la preuve.

Mais à sa valeur extrême,
Le Rhin semble s'opposer,
Le Rhin, où *César* lui-même
N'osa jamais s'exposer.
Le Roi parle : à sa parole,
Plus vîte qu'un trait ne vole,
On voit nager nos Guerriers;
Et leur ardeur est si vive,
Que déjà sur l'autre rive,
Ils ont cueilli les lauriers.

Nous ne pouvons nous refuser au plaisir de citer les Vers qu'elle fit pour répondre aux sollicitations d'un homme aimable & plein d'esprit, qui l'aimoit, & qui la pressoit de le payer d'un tendre retour.

Vaine beauté que voulez-vous de moi?
Quels sont vos droits, *Tircis*, pour engager ma foi?
Ah! sur mon cœur cessez de rien prétendre;
Cessez de le faire souffrir :
Le Ciel ne l'a pas fait si sensible & si tendre
Pour aimer ce qui doit périr.

VIGNOLES, [*Alphonse* DES] de l'Académie Royale des Sciences de Berlin, né au Château d'Aubaïs en Languedoc, en 1649, mort à Berlin en 1744; aussi savant que laborieux Ecrivain.

Les *Mémoires* de l'Académie de Berlin, où il fut admis lors de son établissement, la *Bibliotheque Germanique*, l'*Histoire critique de la République des Lettres*, offrent un grand nombre de *Dissertations* & d'autres Ecrits de sa façon, qui ne sont pas les moins intéressans de ces Recueils, soit par les sujets, soit par la maniere dont ils sont traités. Le plus connu de ses Ouvrages & celui qui suppose le plus de recherches, d'application & de discernement, est la *Chronologie de l'Histoire sainte & des Histoires étrangeres qui la concernent, depuis la sortie d'Egypte jusqu'à la captivité de Babylone, en 2 vol. in-4°.* La nouvelle édition des Tablettes historiques de de l'Abbé *Lenglet Dufresnoi*, en contient un grand nombre d'extraits. Mais ceux qui voudront se former une juste idée de cet excellent Ouvrage, doivent le lire en original. Tout y est discuté avec précision & netteté, tout y est appuyé sur de bonnes autorités & sur des conjectures sagement combinées.

Vignoles fut l'ami de *Leibnitz*, étoit philosophe comme lui & respecta également la Religion. Il avoit consacré plus de quatre-vingts ans

à l'étude, & il avouoit avec franchise qu'il savoit très-peu. Quel exemple de modestie à proposer à nos phantômes de Savans qui ignorent tant de choses, se donnent si peu la peine d'apprendre & si fort le droit de décider de tout!

VILLARET, [*Claude*] d'abord Comédien, puis Secrétaire de la Pairie, né à Paris en 1715, mort en 1766; Continuateur de l'Histoire de France, commencée par l'Abbé *Vély*, & qui est à son Prédécesseur, ce que *Sénèque* est à *Cicéron*. Il a pourtant suivi, de son mieux, le plan qui lui étoit tracé, mais il n'a pas eu, comme son Modele, l'art de fondre avec adresse ses recherches dans la narration. Sa maniere de narrer est trop oratoire, ou, pour mieux dire, trop poétique, & souvent diffuse. Son principal mérite est celui de l'impartialité. On voit qu'en exposant les fautes des Princes, les abus de la Religion, les torts de la Nation, il n'épouse aucun parti, en sorte que l'on a de la peine à deviner quel est son sentiment, tant il est éloigné de laisser transpirer le moindre mouvement d'opposition ou d'intérêt. L'Abbé *Vély* avoit laissé cette Histoire au neuvieme volume. M. *Villaret* l'a poussée jusqu'au dix-septieme, & à mesure que les faits s'approchent de plus près de nos jours, ils sont mieux écrits & plus intéressans.

M. l'Abbé *Garnier* s'est chargé de la continuation de cet Ouvrage, & l'on doit lui savoir gré de ses efforts, pour consoler le Public de la perte de son Prédécesseur.

VILLARS, [*N.* DE MONTFAUÇON DE] Abbé, né en Languedoc, mort en 1673, âgé de trente-cinq ans.

L'imagination & la gaieté naturelle de son esprit se sont donnés une libre carriere dans l'Ouvrage, connu sous le nom de *Comte de Gabalis.* Cet Ouvrage, spécialement composé pour tourner en ridicule les Zélateurs du grand Œuvre & les Freres de la Rose-croix, excede les bornes de la plaisanterie, & contient des allusions personnelles qui le firent supprimer par ordre du Gouvernement. On prétend que les cinq Entretiens qui composent ce Livre original, sont le résultat des conversations de l'Auteur avec quelques autres Beaux-Esprits qui s'assembloient souvent pour s'égayer ensemble. Quoi qu'il en soit, il ne plut pas à tout le monde, & fit interdire la Chaire à l'Abbé de *Villars*, qui pour lors avoit dans la prédication une espece de célébrité dont il ne reste à présent aucune trace. Il se préparoit cependant à donner une suite à son *Comte de Gabalis*, lorsqu'il fut assassiné sur la route de Lyon. » Les » Rieurs dans une affaire si triste «, raconte l'Au-

teur des *Mélanges*, connu ſous le nom de *Vigneuil-Marville*, » diſoient, que c'étoient des » Gnomes & des Sylphes déguiſés qui avoient fait » le coup, pour le punir d'avoir révélé les ſecrets » de la Cabale ».

On ſe ſouvient qu'il eut des démêlés avec *Barbier d'Aucour*, au ſujet des *ſentimens de Cléante ſur les entretiens d'Ariſte & d'Eugene*, & qu'il publia contre lui un Ouvrage intitulé, *de la Délicateſſe*, où il le traite d'une maniere très-oppoſée à ce titre. A l'en croire, le Critique des *Entretiens d'Ariſte & d'Eugene* eſt *un malhonnête homme, qui dit cent fauſſes pointes & cent inſolences, un faiſeur de libelles diffamatoires qu'il ne faut pas chercher parmi les honnêtes gens, qui ne fréquente que les plus ſots de la lie du peuple.*

Il dit contre lui mille autres injures de cette eſpece, ſi fidélement copiées ſur les pupitres de Ferney. Quand on n'a que de pareilles raiſons à apporter, ne vaut-il pas mieux ſe rendre juſtice & ſe taire, que d'ajouter au tort d'avoir mal penſé, le tort de ſe défendre plus mal encore. *Barbier d'Aucour* ne répondit qu'en plaiſantant à cette indécente Diatribe; & le fit, dans la ſeconde partie des *Sentimens de Cléante*, avec cette ſupériorité qui ne s'avilit jamais, & avec une ironie plus piquante que les injures, ſur-tout quand la raiſon lui prête ſon appui.

VILLEDIEU. [*Marie - Catherine* DES JARDINS, femme en premieres noces de M. DE] *Voyez* JARDINS.

VILLENEUVE, [*Gabrielle-Susanne* BARBOT DE] morte à Paris en 1755, est connue dans la République des Lettres par plusieurs Romans, qui, en général, offrent des situations pathétiques, des sentimens vifs & généreux, des réflexions morales, nobles & sensées; mais les plans n'ont rien de neuf; les événemens n'y sont pas toujours d'accord avec la vraisemblance, les situations sont souvent forçées; le style d'ailleurs est inégal, diffus, incorrect, & chargé de détails minutieux. Telle est l'idée qu'on se forme du talent de cette Dame, après la lecture des *Belles solitaires* & de la *Jardiniere de Vincennes*.

VILLETTE [*Charles*, Marquis DE] Maréchal général des Logis de la Cavalerie, né à Paris en 1736.

Les relations qu'il a eues avec feu M. de *Voltaire*, lui ont donné une espece de célébrité dans la République des Lettres, qu'il n'a point acquise par ses Ecrits. Son *Eloge Historique* de *Charles V*, & celui de *Henri IV*, ne l'élevent point en effet au dessus des Ecrivains médiocres, & ses *Vers* ne le distinguent en rien de la foule

de nos Verſificateurs. Mais s'il eſt peu connu par ſes Ouvrages, il l'eſt beaucoup par ſes actions. Tout le monde ſait qu'après avoir épouſé une protégée de M. de *Voltaire*, il a eu l'honneur de loger chez lui ce Patriarche des Beaux-Eſprits, de le ſoigner dans ſa derniere maladie, & de recueillir ſes derniers ſoupirs; ce qui a donné lieu au diſtique ſuivant :

> Admirez d'*Aroüet* la bizarre planete :
> Il naquit chez *Ninon*, & mourut chez *Villette*.

VILLIERS, [*Pierre* DE] Prieur de S. Taurin, né à Cognac, dans l'Angoumois, ſur la Charente, en 1649, mort à Paris en 1728.

Il a eu le ſort de la plupart des Auteurs médiocres, c'eſt-à-dire, quelques ſuccès pendant ſa vie, & le plus profond oubli après ſa mort. Ce qui fait honneur au jugement de l'Abbé de *Villiers*, c'eſt qu'il s'étoit attendu à cette éclipſe; jamais perſonne n'attacha moins de mérite à ſes Productions. Son indifférence, à cet égard, alloit ſi loin, que le ſavant Abbé *Fraguier*, ſon Cenſeur, lui fit des reproches dans l'Approbation qu'il donna au Recueil de ſes Poéſies. L'Abbé de *Villiers* étoit bien différent, en cela, de nos Auteurs modernes, qui eſperent toujours effacer ceux qui les ont précédés, & croient écrire pour la poſtérité, ſans s'appercevoir que leur

Siecle commence déjà à rougir des ſuffrages qu'une premiere ſurpriſe lui avoit arrachés. Telle eſt l'illuſion de la vanité littéraire : on oublie que le génie ſeul peut conduire à l'immortalité, & l'on ſe flatte que quelques légeres étincelles d'eſprit pourront réſiſter au ſouffle du tems, qui ne reſpecte que les vraies lumieres.

La plus connue de toutes les Pieces du Recueil de l'Abbé de *Villiers*, eſt un Poëme ſur l'*Art de prêcher*. Ce Poëme renferme les principales regles de l'éloquence de la Chaire. Les préceptes n'en ſont ni fins ni nouveaux; tout ce qu'on peut dire, c'eſt que la verſification en eſt facile & correcte, ſans que ces deux qualités puiſſent faire oublier qu'elle manque de nobleſſe & d'élégance. En général, ce Poëte eſt diffus, languiſſant, proſaique; principe aſſez naturel d'une chute inévitable.

Sa Proſe eſt aſſez communément dans le même goût; mais ſi elle n'a pas le mérite des tours & de l'expreſſion, elle a quelquefois celui des penſées. On trouve en effet d'excellentes vues dans ſes *Entretiens ſur les Tragédies*, & des idées très-juſtes dans ſes *Réflexions ſur les défauts d'autrui*, témoin celle-ci, plus vraie qu'élégamment exprimée : *le ſigne de la médiocrité, dans les Auteurs, eſt la révolte contre la critique*. Il eût pu y joindre cette autre-ci, pour

lui servir de suite : & la maniere dont un mauvais Auteur se défend contre la critique, ajoute souvent à la preuve de la médiocrité de son esprit, celle de la petitesse & de la perversité de son ame.

VILLON, [*François* CORDEUIL, surnommé] né à Paris en 1431.

Héros de la Poésie Françoise de son tems, il a les plus singulieres conformités avec le Héros de notre Poésie actuelle. Même nom de baptême, nom également substitué à son vrai nom de famille; il a fait, comme lui, époque * dans notre Littérature; l'un & l'autre sont nés avec beaucoup d'esprit & de talent; l'un & l'autre ont ambitionné la Monarchie Littéraire, & la manie de dominer leur a également suscité une foule d'ennemis; tous deux ont habité successivement l'Angleterre, la Hollande, l'Allemagne & la Suisse; tous deux ont été fêtés à la Cour des Rois, & tous deux, par la suite des événemens, ont été forcés de vivre loin de leur patrie. Nous ne suivrons pas davantage ce parallele. Venons à ce que M. l'Abbé *Goujet* dit

---

* *Villon* sut le premier, en ces siecles grossiers,
Débrouiller l'art confus de nos vieux Romanciers.
Art. Poët.]

de *Villon* dans sans Bibliotheque Françoise.
» En plusieurs endroits de ses Ouvrages, il est
» moins agréable que bouffon. Ses plaisanteries
» & sa gaieté sont plus libres que la sagesse &
» l'honnêteté ne le comportent, & souvent ses
» vers décelent la bassesse de ses inclinations,
» aussi bien que le déréglement de ses mœurs «.
Ne peut-on pas, d'après les autres détails de sa vie, ajouter encore pour l'instruction des jeunes Poëtes, & les prémunir contre les écarts de leur imagination, que *Villon* ne respecta dans ses Ecrits ni la Religion, ni le Gouvernement, ni les personnes; qu'il se permit sans honte les injures les plus grossieres & les libelles les plus dangereux; qu'il avilit ses heureuses dispositions, & particuliérement le talent de la plaisanterie, en se jouant de tout dans ses vers, & même de son honneur; qu'enfin ces excès, après lui avoir ravi le repos pendant sa vie, ont entiérement éclipsé sa gloire dans la postérité?

Nous ne parlerons pas des autres vices qui ont déshonoré sa conduite. On sait qu'après avoir épuisé l'indulgence de *Louis XI*, perdu les bonnes graces d'*Edouard V*, Roi d'Angleterre, il mourut en pays étranger, accablé de chagrins, déchiré de remords, & détesté de tous les honnêtes gens.

Nous lui donnons place dans cet Ouvrage,

non parce qu'on nous a reproché de l'avoir omis, [reproche très-mal fondé, puisqu'il est antérieur à *François I.*] mais parce qu'un caractere aussi étrange nous a paru propre à faire naître des réflexions, à effrayer par l'exemple, & à détacher de toute célébrité qui ne seroit pas fondée sur la raison, l'honnêteté & la vertu.

VISCLEDE, [*Antoine-Louis* CHAALMOND DE LA] Secrétaire perpétuel de l'Académie de Marseille, né à Tarascon en 1692, mort à Marseille en 1760; Bel-Esprit de Province, dont le nom quoiqu'inscrit sur le Registre triomphal de presque toutes les Académies littéraires de France, n'a pu l'être au Temple de Mémoire. On a recueilli toutes ses Pieces couronnées, sous le titre d'*Œuvres diverses de M. de la Visclede*; mais la lecture de ce Recueil n'est propre qu'à faire voir combien il faut peu de talent pour obtenir le suffrage des Académies.

VISÉ, [*Jean* DONNEAU, sieur de] né à Paris en 1640, mort dans la même ville en 1710; pauvre Ecrivain dont le nom n'est connu à présent que parce qu'il a long-tems travaillé au Recueil intitulé d'abord, *Mercure galant*, & aujourd'hui, *Mercure de France*. *La Bruyere*, en parlant de ce Journal, tel qu'il étoit alors, le

met *au dessous du rien.* Si *La Bruyere* vivoit encore, en voyant notre *Mercure* actuel renchérir en niaiseries sur celui de *Visé*, ne seroit-il pas bien désolé de ne pouvoir en dire davantage ?

VOISENON, [*Claude-Henri* DE FUSÉE DE] Doyen du Chapitre de Boulogne-sur-Mer, Ministre du Prince Evêque de Spire à la Cour de France, de l'Académie Françoise, mort en 1775.

Ceux qui aiment l'esprit, les graces, la finesse & la gaieté, trouveront ces heureuses qualités éminemment reconnues dans presque toutes les Productions de cet Académicien. La connoissance du monde, la facilité à en saisir les ridicules, l'art plus piquant encore de les peindre agréablement, donnent à ses Romans un caractère qui les distingue de ces Productions frivoles, chargées d'aventures & de sentimens parasites, rebattues cent fois, & toujours exprimées d'une manière insipide ou bisarre. Au moins apprend-on quelque chose dans ceux de M. l'Abbé de *Voisenon.* L'*Histoire de la Félicité*, entre autres, est un Ouvrage où l'imagination, les traits ingénieux, les portraits originaux, les pensées saillantes, fourmillent & amusent le Lecteur, en l'intéressant. On y voit un tableau de la Société, aussi vif que juste, finement dessiné, & capable de guérir les ridicules, si les ridicules n'étoient encore plus difficiles à vaincre, que les vices.

Dans ses Pièces de Théatre, il est le même. *Les Mariages assortis*, *la Coquette fixée*, *le Retour de l'Ombre de Molière*, sont d'une touche vraiment comique; & avec une intrigue mieux combinée, mieux suivie, un dénouement mieux préparé, on pourroit les comparer à ce que nous avons eu de meilleur depuis *Molière* & *Regnard*.

Les petites Poésies, du même Auteur, ont la même trempe d'esprit & le même ton de vivacité.

M. de *Voltaire* appelle l'Abbé de *Voisenon* *un des Conservateurs de la gaieté Françoise*; il auroit pu ajouter qu'il est également *Conservateur* du goût. En effet, en sacrifiant à l'esprit, il n'a jamais méconnu les règles; il leur a même rendu hommage dans plusieurs endroits de ses Ouvrages, où il reproche au Siècle avec autant d'agrément que de vérité, les caprices qui le dégoûtent des bonnes choses, pour le faire courir après les Productions médiocres & puériles. Il a encore la gloire d'avoir été le *Conservateur* de ses pensées & de ses sentimens, en résistant à la contagion de la maladie philosophique. Il ne s'est jamais permis le moindre trait contre la Religion; mais ce qui honore bien davantage la mémoire de ce véritable Bel-Esprit, comme l'a fort bien remarqué M. l'Evêque de Senlis *, » c'est que

* Dans la Réponse au *Discours de Réception*, *prononcée à l'Académie Françoise*, par M. de *Boisgelin*, Archevêque d'Aix.

» pouvant monter facilement aux premieres di-
» gnités de l'Eglise qui vinrent le chercher de
» bonne heure, il résista par probité aux offres les
» plus flatteuses. Un ambitieux les eût saisies comme
» un don imprévu de la fortune; l'homme foible
» & facile à se laisser éblouir, se seroit trompé
» lui-même : l'homme de société, mais de bonne
» foi, ne vit dans ces honneurs, que la gravité
» d'un ministere capable d'alarmer par l'étendue
» des devoirs qu'il impose; & ce qui pouvoit peut-
» être l'en rapprocher, c'est qu'il fut très-éloigné
» de s'en trouver digne. On sent très-bien quelle
» est la fin qu'un tel refus donnoit lieu d'espérer.
» Celle de M. l'Abbé de *Voisenon* fut ce qu'elle
» devoit être, chrétienne & consolante «.

Cet Auteur a conservé sa gaieté jusqu'au dernier moment de sa vie. Il avoit fait faire d'avance un cercueil de plomb; il se le fit apporter quelques jours avant sa mort : *Voilà donc ma derniere redingote*, dit-il; & se tournant vers un de ses laquais, dont il avoit eu quelquefois à se plaindre: *J'espere*, ajouta-t-il, *qu'il ne te prendra pas envie de me voler celle-là.*

VOITURE, [*Vincent*] de l'Académie Françoise, né à Amiens en 1598, mort à Paris en 1648.

Boileau en faisoit trop de cas. Il est pourtant vrai qu'il a été le premier, parmi nous, ce qu'on appelle

appelle un Auteur Bel-Esprit. L'accueil qu'il recevoit dans les meilleures Sociétés de son temps, l'enhardit sans doute à répandre dans ses Ouvrages le même caractere d'agrément & de liberté qui le faisoit rechercher à la Cour & à la Ville. Il écrivoit facilement en Latin, en Italien & en Espagnol; on ne connoît plus aujourd'hui que ce qu'il a écrit en François. On lit encore, avec plaisir, quelques-unes de ses *Lettres*, sans cependant pouvoir les lire de suite. L'esprit, quand il cherche à se montrer, devient un supplice pour un homme sensé, & les pensées brillantes éblouissent & fatiguent plus qu'elles ne plaisent, quand elles sont indiscrétement prodiguées & encore plus quand elles paroissent jetées toutes dans le même moule. Cette affectation ôte au Lecteur le seul plaisir qui puisse le captiver, celui du naturel & de la variété.

Voiture dut ce travers à un penchant trop marqué pour les Poëtes Italiens: le *Marini*, qu'il cite presque toujours avec admiration, lui gâta le goût. Il en sera toujours de même des Auteurs qui se passionnent trop pour les modeles, choisis plus par attrait que par jugement.

Malgré cela, *Voiture* ne mérite pas tout le mépris qu'on paroît en faire aujourd'hui. Peu d'Ecrivains fournissent plus d'exemples de pensées fines & délicates. Le P. *Bouhours* ne se lasse

point d'en citer dans son Recueil, connu sous le titre de *Pensées ingénieuses*. Nos Poëtes actuels, les plus agréables, ne désavoueroient pas ces Vers, tirés d'une de ses Epîtres au grand *Condé*.

Nous autres faiseurs de Chansons,
De *Phébus* sacrés Nourrissons,
Peu prisés au Siecle où nous sommes,
Saurions bien mieux vendre nos sons,
S'ils faisoient revivre les Hommes
Comme ils font revivre les noms....

Commencez, Seigneur, à songer
Qu'il importe d'être & de vivre;
Pensez à vous mieux ménager.
Quel charme a pour vous le danger,
Que vous aimiez tant à le suivre?
Si vous aviez dans les combats
D'*Amadis* l'armure enchantée,
Comme vous en avez le bras
Et la vaillance tant vantée,
Seigneur, je ne me plaindrois pas.
Mais en nos Siecles où les charmes
Ne font pas de pareilles armes;
Qu'on voit que le plus noble sang,
Fût-il d'*Hector* ou d'*Alexandre*,
Est aussi facile à répandre
Que l'est celui du plus bas rang;
Que, d'une force sans seconde,
La Mort fait ses traits élancer,
Et qu'un peu de plomb peut casser
La plus belle tête du monde;
Qui l'a bonne y doit regarder.

Mais une telle que la vôtre,
Ne ſe doit jamais haſarder ;
Pour votre bien, & pour le nôtre,
Seigneur, il vous la faut garder.

C'eſt injuſtement que la vie
Fait le plus petit de vos ſoins ;
Dès qu'elle vous ſera ravie,
Vous en vaudrez de moitié moins.
Ce reſpect, cette déférence,
Cette foule qui ſuit vos pas,
Toute cette vaine apparence,
Au tombeau ne vous ſuivront pas.
Quoi que votre eſprit ſe propoſe,
Quand votre courſe ſera cloſe ;
On vous abandonnera fort,
Et, Seigneur, c'eſt fort peu de choſe
Qu'un Demi-Dieu, quand il eſt mort.

Du moment que la fiere Parque
Nous a fait entrer dans la barque
Où l'on ne reçoit point les corps,
Et la Gloire & la Renommée
Ne ſont que ſonge & que fumée,
Et ne vont point juſques aux Morts ;
Au delà des bords du Cocyte,
Il n'eſt plus parlé de mérite,
Ni de vaillance, ni de ſang ;
L'ombre d'*Achille* ou de *Therſite*,
La plus grande & la plus petite,
Vont toutes en un même rang.

VOLTAIRE, [*Marie-François* AROUET DE] de l'Académie Françoiſe, & de preſque toutes les

Sociétés Littéraires de l'Europe, né à Paris en 1694, mort dans la même Ville en 1778.

De grands talens, & l'abus de ces talens porté aux derniers excès : des traits dignes d'admiration, une licence monſtrueuſe : des lumieres capables d'honorer ſon Siecle, des travers qui en ſont la honte : des ſentimens qui ennobliſſent l'humanité, des foibleſſes qui la dégradent : tous les charmes de l'eſprit, & toutes les petiteſſes des paſſions : l'imagination la plus brillante, le langage le plus cynique & le plus révoltant : de la philoſophie, & de l'abſurdité : la variété de l'érudition, & les bévues de l'ignorance : une poéſie riche, & des plagiats manifeſtes : de beaux Ouvrages, & des Productions odieuſes : de la hardieſſe, & une baſſe adulation : des leçons de vertu, & l'apologie du vice : des anathêmes contre l'envie, & l'envie avec tous ſes accès : des proteſtations de zèle pour la vérité, & tous les artifices de la mauvaiſe foi : l'enthouſiaſme de la tolérance, & les emportemens de la perſécution : des hommages à la Religion, & des blaſphêmes : des marques publiques de repentir, & une mort ſcandaleuſe ; telles ſont les étonnantes contrariétés, qui, dans un Siecle moins inconſéquent que le nôtre, décideront du rang que cet Homme unique doit occuper dans l'ordre des talens & dans celui de la Société.

Une admiration outrée lui a prodigué autan

de louanges, que le zele & la bonne critique ont enfanté de cenſures contre lui. Ses ſuccès dans quelques genres, lui ont procuré des ſuffrages qu'il ne méritoit pas dans d'autres. Les lumieres du diſcernement ont été éclipſées par les tranſports de l'enthouſiaſme, & on aura peine à croire juſqu'à quel point cette eſpece de fanatiſme a pouſſé ſon aveuglement. En un mot, malgré tant de diſparates capables de faire ouvrir les yeux, tout ce que cet Ecrivain a produit, a été accueilli, cru, préconiſé; il eſt devenu l'idole de ſon Siecle, & ſon empire ſur les Eſprits foibles ne ſauroit être mieux comparé qu'à celui du grand *Lama*, dont on révere, comme chacun ſait, juſqu'aux plus vils excrémens.

La poſtérité eſt également à l'abri de la ſéduction & de la partialité; elle ſait apprécier les beautés, démêler les défauts, modérer les louanges, fixer les degrés de gloire & de blâme. Le vrai moyen de juger M. de *Voltaire* eſt donc de ſe tranſporter dans l'avenir; de ſe mettre à la place de nos Deſcendans; de leur ſuppoſer des lumieres, du goût, de l'honnêteté; & de prononcer enſuite, en tâchant d'être leur organe.

Nous ne nous propoſons pas d'analyſer les différens travaux de cette eſpece d'*Hercule* littéraire. L'Epopée, la Tragédie, la Comédie, l'Opéra, l'Ode, la Poéſie légere, tous les genres

de Poésie ont été de son ressort. Dans la Prose: Historien, Philosophe, Dissertateur, Politique, Moraliste, Commentateur, Critique, Romancier, sa plume s'est exercée sur-tout. Examinons avec quels succès, en défiant quiconque d'oser nous taxer avec fondement de méconnoître ce qu'il y a de bon dans cet Ecrivain, ou d'outrer la censure contre ce qu'il y a de mauvais.

La Henriade peut, sans contredit, être regardée comme un chef-d'œuvre de poésie, pourvu qu'on n'exige, dans un Poëme, que la richesse du coloris, l'harmonie de la versification, la noblesse des pensées, la vivacité des images, la rapidité du style. A cet égard, cet Ouvrage l'emporte sur-tout ce que les Muses Françoises ont pu produire jusqu'à ce jour de plus brillant. Mais ces qualités, quelque éminentes qu'elles soient, suffisent-elles pour l'élever à la hauteur du Poëme épique? Cet intérêt, fruit de l'art & du *génie*; cet heureux tissu de fictions; ces combinaisons d'incidens qui saisissent & captivent l'ame du Lecteur, la tiennent dans un enchantement continuel, & la conduisent au dénouement, à travers une inépuisable variété de sensations; où les trouve-t-on dans M. de *Voltaire*? La magie des Grands Maîtres a toujours consisté dans ces puissans ressorts; c'est en les maniant avec habileté,

qu'ils se sont élevés au-dessus de la sphere des Esprits ordinaires, & ont donné à leurs Ouvrages ce germe d'immortalité qui les rend précieux à tous les Peuples & à tous les Siecles.

S'il est vrai, comme l'a dit un grand Poëte *, que le plus ou le moins d'invention & d'intérêt soit ce qui distingue & subordonne entre eux les Hommes célebres, on sera forcé de convenir, qu'à ce titre M. de *Voltaire* ne pourra soutenir de comparaison avec les Poëtes qui l'ont précédé. Seroit-ce en effet un paradoxe d'avancer que son Héros n'intéresse que parce qu'il est *Henri IV*, c'est-à-dire, un Roi dont le nom, chéri de toutes les Nations, adoré dans la sienne, parle à tout le monde en sa faveur ? Pour peu qu'on y fasse réflexion, on trouvera que c'est peut-être à cet avantage que la Henriade a dû son succès, avantage que n'ont pas eu les autres Poëtes, qui ont été obligés de créer leur Personnage principal, & tous les événemens de leur Poëme. De quelles ressources d'imagination n'ont-ils pas eu besoin pour intéresser au sort de leur Héros, pour lui concilier successivement l'admiration, l'amour, tous les sentimens dont une ame sensible est capable ! Dans la Henriade, le Monarque François est toujours heureux ou au moment de l'être;

* *Pope*, dans sa Préface sur *Homere*.

aussi est-on rarement dans le cas d'éprouver pour lui ces alternatives de crainte & d'espérance, ces intéressantes perplexités, qui font tour-à-tour partager les disgraces & goûter les triomphes. Par-là, malgré les graces de son élocution, le Poëte tombe dans une monotonie insipide, & cette monotonie produit un ennui invincible, comme on l'a déjà * remarqué.

Tout, au contraire, est varié dans l'Iliade, tout y respire, tout y est en action. S'agit-il d'un Conseil, d'une Bataille ou de quelque autre événement ? ce n'est pas le Poëte qui raconte : il rapproche les objets, il les rend présens, le Lecteur devient un témoin qui voit & écoute; l'imagination d'*Homere* entraîne la sienne, toutes les fois qu'il lui présente de nouveaux tableaux, & ces tableaux varient à l'infini.

Le ton de la Henriade est sans doute noble, animé, toujours élégant, mais trop narratif. Point de ces douces illusions qui vous mettent à la place du personnage qui parle ou qui agit; aucuns transports de cet enthousiasme, de cette ardente vigueur d'une ame enflammée qui maîtrise

---

* *Tout le monde trouve que la Henriade est un beau Poëme*, disoit M. l'Abbé *Trublet ; je veux croire que c'en est un ; mais d'où vient que personne n'en peut lire plus d'un Chant de suite ?*

les autres ames ; aucune éruption imprévue de ce beau feu qui fait taire la critique, lors même qu'elle trouve à condamner dans ces écarts. *Virgile* étoit moins animé de ce beau feu qu'*Homere :* il y supplée par l'éclat, la constance & l'égalité. *Stace* & *Lucain* n'en ont produit que des étincelles, mais ces étincelles donnent au moins par intervalles de la chaleur & de la clarté. Chez *Milton*, c'est un volcan qui embrase & consume tout. *Le Tasse* a su mieux modérer son essor, sans lui rien faire perdre sous le joug de l'art qui le conduit. Le feu du Chantre d'*Henri IV* n'a d'autre effet que celui d'éblouir ; il pétille, il éclate ; jamais il n'échauffe & ne transporte.

Seroit-ce encore un excès de sévérité, que de reprocher à M. de *Voltaire* de s'être trop délecté à prodiguer les Portraits ; de n'avoir pas répandu dans ces Portraits assez de variété ; de les dessiner tous de la même maniere ; de les peindre des mêmes couleurs ; de n'y avoir ménagé d'autre contraste que celui des antitheses ; de les terminer constamment par des pointes ou des sentences ; d'oublier ensuite, dans le cours de l'action, l'idée qu'il a donnée de ses personnages pour les laisser agir au hasard, sans aucune conformité avec le caractere sous lequel il les a annoncés ?

Les grands Poëtes sont bien éloignés de ce défaut. Au lieu de s'amuser à faire le portrait de

leurs Héros, ils se sont contentés de les peindre par leurs actions, de leur donner des caracteres puisés dans la Nature, d'en distinguer les nuances avec autant d'énergie que de vérité, de régler constamment leurs mouvemens & leurs discours, selon les passions & les intérêts qu'ils ont cru devoir leur attribuer pour le ressort & le développement du Poëme.

Ce qui diminue encore le mérite de la Henriade, comparée aux autres Poëmes, c'est le défaut de merveilleux. On a prétendu excuser M. de *Voltaire*, en s'efforçant de prouver qu'elle ne comportoit pas ce genre d'ornement. Quand les raisons qu'on apporte, seroient aussi convaincantes qu'elles sont foibles, que s'ensuivroit-il ; si ce n'est qu'il auroit eu tort d'entreprendre un Poëme, dont le sujet n'étoit pas susceptible de toutes les parties de l'Epopée ? Mais a-t-on fait attention que sa stérilité est la vraie cause de cette disette ? N'est-il pas aisé de s'appercevoir qu'il a employé le merveilleux par-tout où il a pu, qu'il l'a même outré d'une maniere ridicule ? Les Personnages de la Discorde, du Fanatisme & de la Politique, sont sans doute puisés dans le systême du merveilleux ; mais on sent au premier coup-d'œil, qu'ils ont une maniere d'exister & d'agir, dans son Poëme, absolument contraire à toute vraisemblance. Quoique les Divinités

du Paganiſme euſſent une exiſtence réelle dans l'opinion des Grecs & des Latins, *Homere* & *Virgile* les repréſentent ſous des images viſibles & connues, toutes les fois qu'ils les introduiſent ſur la Scene pour leur faire jouer un rôle. Dans la Henriade, au contraire, la Diſcorde & le Fanatiſme ſont des êtres bizarres, fantaſtiques; on ne les voit point, quoique l'Auteur les faſſe agir & diſcourir avec ſes autres Perſonnages *.

M. de *Voltaire* avoit donc raiſon d'être indécis ſur le nom qu'on pouvoit donner à la Henriade. Il s'exprime ainſi lui-même à ce ſujet. » Nous » n'avions point de Poëme épique en France, & » je ne ſais même ſi nous en avons aujourd'hui. » La Henriade, à la vérité, a été imprimée » ſouvent, mais il y auroit trop de préſomption » à regarder ce Poëme comme un Ouvrage qui

* Il eſt ſans doute permis aux Poëtes de perſonnifier les paſſions & même les êtres abſtraits; mais pour conſerver la vraiſemblance & l'illuſion, ils doivent leur donner un corps viſible & naturel, dès qu'ils s'en ſervent comme d'agens deſtinés à influer eſſentiellement ſur l'action. Quoi de plus abſurde que de voir, dans la Henriade, la Politique & la Diſcorde, s'entretenir enſemble, comme des Sylphes! le Fanatiſme haranguer, ſans bouche & ſans voix, *Jacques Clément*? lui perſuader d'aſſaſſiner *Henri III*, & lui remettre un poignard, ſans faire voir la main qui le lui préſente, &c.

» doit effacer la honte qu'on a reprochée si long-
» temps à la France, de n'avoir pu produire de
» Poëme épique «.

Quel que soit le nom qui lui convienne, le *Lutrin* lui est, sans contredit, très-supérieur, du côté de l'invention, & l'emporteroit à tous égards, si les Personnages qui y figurent étoient plus nobles, & l'Action plus importante. Malgré la stérilité du sujet, avec quelle adresse & quelle fécondité *Boileau* n'a-t-il pas su répandre dans ce Poëme, les richesses de la fiction, les ressources de l'imagination, la diversité des caracteres, la variété des tableaux, le jeu d'une versification toujours soutenue !

Que dirons-nous du *Télémaque*, qui est & sera toujours un vrai Poëme aux yeux des Connoisseurs, comme nous l'avons * prouvé ? Quiconque saura apprécier les traits de l'art & du génie, sera forcé de convenir, qu'un seul des Episodes de cet Ouvrage immortel, renferme plus d'invention, de conduite, d'intérêt, de mouvemens & de vraie poésie, que la Henriade entiere, moins approchante de l'Epopée, que du genre historique.

Pourquoi les admirateurs du Chantre d'*Henri IV* se sont-ils tant pressés de lui attribuer l'honneur

---

* Voyez l'Article FÉNÉLON.

exclusif d'avoir donné le seul Poëme épique dont notre Nation puisse se glorifier ? N'eût-ce pas été assez pour sa gloire, & pour celle de leur jugement, de se contenter de dire, qu'il a donné le prémier Poëme héroïque, en vers, qui ait réussi dans notre Langue ?

D'autres Littérateurs, aussi inconsidérés, n'ont pas craint d'élever la Muse tragique de M. de *Voltaire* au dessus de celle de *Corneille* & de *Racine*. N'est-ce pas insulter à la crédulité publique, & ont-ils pu espérer qu'on les en croiroit sur leur parole ? On convient sans doute que l'Auteur de *Mérope*, d'*Alzire*, de *Mahomet*, est digne du premier rang, après ces deux Peres de la Tragédie ; on sait qu'il s'est fait un genre qui paroît lui être propre : mais les Esprits judicieux & éclairés savent en meme temps qu'il ne doit ce genre qu'aux Tragiques qui l'avoient précédé, sans en excepter l'Auteur d'*Atrée* & de *Rhadamiste*, qu'on peut lui opposer comme un Rival redoutable. *Corneille* éleve l'ame, *Racine* l'attendrit, *Crébillon* l'effraie. M. de *Voltaire* a tâché de fondre dans sa maniere le caractere dominant de ces trois Poëtes, ce qui a fait croire, avec assez de raison, à plusieurs Critiques, qu'il n'est alternativement que leur Copiste, sans avoir de genre qui lui soit véritablement particulier. Quoi

qu'il en soit, si cette facilité à s'approprier si habilement les qualités de ses Modeles, ne suppose pas le véritable génie, elle annonce du moins un talent assez distingué pour justifier en partie les éloges de ses admirateurs. Nous croyons devoir même ajouter que du côté de la morale & d'un certain ton d'humanité qui respire dans toutes ses Tragédies, l'Auteur de *Zaïre* l'emporte sur les autres Poëtes tragiques; mais il falloit, pour conserver cet avantage, qu'il respectât les vrais principes, & se défiât de la manie de débiter à tout propos & hors de propos, des sentences & des maximes. Qui ne s'apperçoit en effet que ses Personnages montrent trop de penchant à discourir; qu'ils raisonnent le plus souvent, lorsqu'ils devroient agir; que le Poëte se met indiscrétement à leur place, mal-adresse qui nuit toujours à l'illusion & affoiblit l'intérêt? La passion ne fut jamais sententieuse; la Nature sait s'expliquer sans emphase & sans détour. Comment, après cela, la raison & le goût pourroient-ils avouer les acclamations prodiguées à ces tirades philosophiques, applaudies d'abord par la surprise de la nouveauté, aujourd'hui par habitude, & encore sont-elles abandonnées au peuple des spectateurs.

Si M. de *Voltaire* est plus Moraliste que nos autres Poëtes tragiques, combien lui sont-ils supérieurs pour l'invention des sujets, la contexture

des plans, la conduite de l'intrigue, l'art de dessiner les caracteres, de les soutenir, de les varier, fruit précieux du vrai talent, & la marque la plus sûre du génie? Pourquoi faut-il, au contraire, que, par une fatalité qui n'établit pas son mérite dans les Esprits clairvoyans, il ne se soit presque jamais attaché qu'à des sujets * traités avant lui? D'un autre côté, où trouvera-t-on, dans les plans qui lui appartiennent, la hardiesse, la régularité, la souplesse, la dextérité, qui caractérisent ceux de *Corneille*, de *Racine* & de *Crébillon*? Les ressorts de ses Pieces sont communément foibles, mesquins, & peu dignes de *Melpomene* : des Lettres sans

---

* Dans son *Œdipe*, *Sophocle* & *Corneille* avoient été ses guides. *Zaïre* est tirée en partie de l'*Othello* de *Shakespear*. *Tristan* a fourni le sujet de *Mariamne*. *Mérope* est une imitation de l'*Amasis* de *la Grange*, & de la *Mérope* du Marquis de *Maffei*. *Brutus* a été dessiné sur le *Brutus* de Mlle. *Bernard*, qui lui est resté supérieur. *Oreste*, *Rome sauvée*, *les Pélopides*, avoient été produits sur la Scene par *Crébillon*, dans *Electre*, *Catilina* & *Atrée*. Le sujet de *Tancrede* est tiré d'un Roman, intitulé, *la Comtesse de Savoie*. Les *Scythes* sont évidemment les enfans des *Chérusques*, Tragédie connue auparavant sous le titre d'*Arminius*, dont l'Auteur n'auroit peut-être pas obtenu la représentation, (quoique reçue depuis quatre ans), si la Piece de M. de *Voltaire* eût réussi. *Dom Pedre* avoit été traité par M. du *Belloy*, sous le nom de *Pierre le Cruel*; &c. &c. &c.

adreſſe, des Qui-pro-quo, des Enfans inconnus, des Reconnoiſſances, des Oracles, des Prodiges; tels ſont les agens perpétuels de ſa Muſe, toujours timide, embrouillée, chancelante, pour peu qu'elle ſoit abandonnée à elle-même.

Sur quelles raiſons ſes admirateurs s'appuient-ils pour établir ſa ſupériorité? Ils diſent que ſes Tragédies ſont plus ſouvent repréſentées, que celles de ſes prédéceſſeurs. Qui ne ſentira que ce raiſonnement eſt à-peu-près de la même force que celui de *Scudéry*, qui prétendoit également prouver la ſupériorité de ſa Tragédie de *l'Amour tyrannique*, ſur celle du *Cid*, parce qu'il y avoit plus de Suiſſes tués, à ſa Piece, qu'à celle de *Corneille*? Quand on ignoreroit que le choix des repréſentations dépend des Comédiens, & non du Public, on ſeroit encore en droit de leur répondre, que les Pieces de *Corneille* & de *Racine* ne paroiſſent ſi rarement, que parce qu'elles ont occupé la Scene pendant près d'un Siecle, qu'il eſt peu de perſonnes qui ne les ſachent par cœur, & que l'amour de la nouveauté fait ſouvent courir après des beautés frivoles, ſans affoiblir le tribut d'admiration qu'on doit aux beautés ſolides. On pourroit leur répondre encore que M. de *Voltaire*, étant devenu le Poëte à la mode, le goût du Siecle, corrompu par ce Poëte lui-même, ne doit pas ſervir de regle, quand

il s'attache uniquement à lui ; qu'il paroît assez que ce goût ne s'occupe que de ce qui peut l'amuser ; qu'il s'inquiete peu s'il est d'accord avec les vrais principes ; & qu'enfin, indépendamment des dispositions de la multitude pour son Poëte favori, les ressorts de la Cabale qui le préconise, contribuent, plus que tout le reste, à le rendre Possesseur exclusif du Théatre.

S'ils ajoutent que *Corneille* n'a que neuf ou dix Pieces restées au Théatre, nous répliquerons que celles de ce Poëte qui ont été rejetées, sont bien supérieures aux Tragédies de M. de *Voltaire*, qui ont eu le même sort, malgré le charme du style. Il n'en a pas lui-même dix qui se soient soutenues ; & pour *Alzire*, *Mérope*, *Zaïre* & *Mahomet*, [qui ne seront jamais comparables à *Cinna*, aux *Horaces*, à *Polyeucte* & à *Rodogune*,] peut-on oublier qu'il est l'Auteur de *Zulime*, de *Mariamne*, d'*Artémire*, d'*Eriphile*, du *Duc de Foix*, de *Rome sauvée*, du *Triumvirat*, d'*Adelaïde*, des *Scythes*, des *Guèbres*, des *Pélopides*, *&c.* qui sont bien loin d'offrir des plans & des scenes de génie, comme *Othon*, *Surena*, *Sertorius*, *Attila*, *&c* ?

Qu'on en revienne donc à son pinceau séducteur, qui peut être regardé, entre ses mains, comme une baguette magique ; & qu'à ce titre on lui donne le premier rang parmi les Poëtes

tragiques de ce Siecle, en réservant toutefois à *Crébillon* le droit de réclamer contre cette décision, parce qu'il a fait *Electre*, *Atrée*, & *Rhadamiste*, qui annoncent le vrai génie de la Tragédie.

Les éloges prodigués à sa Muse comique, ont été plus modérés. Et véritablement il faudroit plus que de la confiance pour oser célébrer M. de *Voltaire* parmi les vrais enfans de *Thalie*. La meilleure de ses Comédies auroit peine à figurer dans la classe de celles qu'on regarde comme médiocres. Il faut qu'il soit bien foible à cet égard, puisque, malgré le talent qu'il a de peindre, & d'embellir jusqu'à ses défauts, il n'a pu se concilier les suffrages du Public. On convient que l'esprit du genre comique lui est totalement inconnu; qu'il n'a présenté sur la Scene qu'un monstre bizarre, mêlangé de ris & de pleurs, pêtri d'aigreur & de sentiment, de fiel & de gaieté. Il a cependant chaussé le Brodequin presqu'autant de fois que le Cothurne. *L'Indiscret*, *la Femme qui a raison*, *la Prude*, *le Droit du Seigneur*, *l'Ecueil du Sage*, *la Comtesse de Givry*, *le Dépositaire*, &c. sont autant de fruits malheureux de l'ambition qu'il a toujours eue de se distinguer dans toutes les parties de la Poésie. *L'Enfant prodigue*, *Nanine & l'Ecossaise*, ont été applaudis, & le

ſont encore ; mais qui ignore que ces applaudiſſemens ne ſauroient être attribués qu'à l'indulgence du Siecle, à ſa bizarrerie ou à ſa malignité ?

Il ſeroit humiliant pour ſa mémoire de rappeler qu'il s'eſt exercé à des Opéra, & dans la Carriere des *Malherbe* & des *Rouſſeau*, avec auſſi peu de ſuccès dans l'un que dans l'autre genre. Ses Drames lyriques ſont de la plus pauvre invention, & d'un ſtyle entiérement oppoſé à celui qui convient à ces ſortes de Pieces : *Samſon*, *Pandore*, *le Temple de la Gloire*, n'ont ſervi qu'à le mettre un peu au deſſus de l'Abbé *Pellegrin*, quand il ne s'agira pas de *Jephté*. Auſſi a-t-il eu la droiture de ſe rendre juſtice, en écrivant à M. *Berger* : » J'ai fait une grande ſottiſe de » compoſer un Opéra ; mais l'envie de travailler » pour un homme comme M. *Rameau*, m'avoit » emporté. Je ne ſongeois qu'à ſon génie, » & je ne m'appercevois pas que le mien n'eſt » point fait du tout pour le genre lyrique «.

Quand à ſes Odes, il ſuffit de les lire, & l'on n'aura pas de peine à deviner la cauſe de ſon acharnement contre le grand *Rouſſeau* & M. *le Franc*, qu'il s'eſt efforcé de rabaiſſer, après avoir fait de vains efforts pour les ſuivre.

Le ſeul genre où il eſt véritablement incomparable, eſt celui qu'on appelle *Poéſies légeres*,

ou *Pieces fugitives.* Tous les Poëtes qui l'ont précédé, lui sont inférieurs, & l'on pourroit prédire que ceux qui le suivront, auront de la peine à l'égaler. Jamais personne n'a su mieux donner une tournure ingénieuse aux plus minces bagatelles; prodiguer, avec autant de grace que de facilité, la finesse des pensées, l'agrément des figures, la délicatesse des tours, l'élégance & la légéreté. Toujours fin, naturel & brillant, quelquefois Philosophe éclairé, une plaisanterie ingénieuse, des saillies piquantes, des traits de lumiere, un coloris riant & suave, donnent à toutes ses Productions un caractere qui n'appartient qu'à lui.

Pourquoi cette Muse, si ingénieuse, si légere, a-t-elle été si souvent hardie, téméraire & licencieuse? Pourquoi a-t-elle immolé avec si peu d'égards, la vérité, la décence à l'essor de son imagination déréglée, & au desir de plaire à quelque prix que ce fût? *La Pucelle*, *la Guerre de Geneve*, quelques-uns de ses *Contes* & tant d'autres fruits de l'audace & de la malignité, ne sauroient être loués, malgré la beauté des détails, par le libertinage lui-même, puisque cette même Muse qui les a produits les a désavoués, dans le temps qu'elle conservoit encore quelques restes de pudeur.

Du Monde poétique, ſuivons M. de *Voltaire* dans la vaſte carriere de la Proſe. Il en a parcouru toutes les parties, & par-tout il a laiſſé l'empreinte de ſes ravages. Qu'on ne s'imagine pas que nous voulions faire entendre par-là, que ſa Proſe ſoit mauvaiſe ou inférieure à ſa Poéſie : ce ſeroit être abſurde, que de méconnoître dans le Proſateur les mêmes qualités qui brillent dans le Poëte. Soit qu'il écrive en vers ou dans le ſtyle ordinaire, il a preſque toujours la même vivacité, le même eſprit, les mêmes graces, la même harmonie. Nous avouerons encore que, ſi on excepte *Racine*, *Deſpréaux*, & M. *le Franc*, aucun de nos bons Poëtes n'a eu, comme lui, le talent d'écrire, dans les deux langues, avec une égale ſupériorité. Mais peut-on ſe diſſimuler qu'en ſéparant le coloris, du fond des tableaux, on ne diſtingue, à travers les preſtiges du pinceau qui les enlumine, tous les genres altérés; l'illuſion, ſubſtituée à la vérité; les idées reçues, ſacrifiées à l'envie de plaire; & le ton qui convient aux matieres qu'il traite, défiguré par ſa maniere, indépendante de toutes les regles? Dans l'Hiſtoire, que s'eſt-il propoſé? que d'amuſer ſon Lecteur, au lieu de l'inſtruire; que de prêter au menſonge des amorces pour la foible crédulité; que de faire triompher la fiction, à l'aide d'une tournure inſidieuſe ou du ſel de l'épigramme?

L'*Essai sur l'Histoire générale* annonce sans doute un talent supérieur ; mais il ne sera jamais regardé par des Esprits sages & instruits, que comme un tableau infidele, où, sous prétexte de peindre les progrès de l'esprit des Nations, l'Auteur s'efforce de ramener tous les événemens à l'objet qu'il s'étoit proposé, celui d'établir le fatalisme, systême qui est le comble de l'absurdité. Tous les caracteres, toutes les actions, toutes les conjectures, toutes les réflexions, ne tendent qu'à favoriser ce principe. L'Historien renverse, sans pudeur, tous les monumens de l'Histoire, s'attache aux Traditions les plus suspectes, s'appuie sur les Auteurs les plus décriés, & ne redoute pas le mépris dû à une crédulité puérile ou à une mauvaise foi odieuse, pourvu qu'il abuse la multitude, qu'il veut absolument subjuguer & égarer. De-là, cette affectation de présenter la vertu malheureuse, & le vice toujours triomphant. S'il parle d'une bataille, c'est pour faire remarquer que les Combattans qui avoient pour eux la justice, ont eu les revers en partage. Ses réflexions sur les différens Princes ne tendent qu'à prouver que les plus méchans ont vécu dans la prospérité, & les plus vertueux dans l'infortune. Dès qu'il trouve la moindre trace de superstition, il étale un air de triomphe ; il proscrit les abus avec un ton de confiance propre à persuader qu'il est le premier

à les combattre, tandis qu'il eſt le ſeul à ignorer, ou à feindre d'ignorer qu'on les a condamnés avant lui. Il fait plus : quand les faits ne prêtent pas aſſez à la cenſure, ou ne rentrent pas dans ſon plan, il les transforme, les envenime, les violente, pour les aſſujettir à ſon but, & croït être Philoſophe, toutes les fois qu'il n'eſt qu'impoſteur ou méchant. Que penſer, en effet, de tant d'anecdotes haſardées, de tant de critiques puériles, de ce vain appareil de ſagacité qui ne ſe plaît à fouiller que dans les cloaques, & en fait exhaler ſans ceſſe des vapeurs & des nuages qui corrompent ou interceptent les vérités les plus connues ?

Cet *Eſſai ſur l'Hiſtoire générale* a été foudroyé par des critiques, qui n'ont été réfutées que par des injures. On y a démontré des milliers d'erreurs, qui n'ont été défendues que par d'autres erreurs, plus abſurdes & plus multipliées; d'où il eſt aiſé de conclure, qu'en voulant peindre l'eſprit des Peuples, il n'a peint véritablement que ſon propre eſprit, c'eſt-à-dire, un eſprit aſſervi à toutes les bizarreries d'une imagination déréglée, aveuglé par les travers d'une raiſon inconſéquente & ſans ſuite, emporté par les inquiétudes d'un caractere audacieux & ſans frein.

Le *Siecle de Louis XIV* eſt écrit dans le même goût, & avec la même infidélité. Il ne s'agit pas d'examiner s'il contient quelques chapitres

bien écrits. Ce mérite eſt le moindre de tous ceux qu'exige l'Hiſtoire. La juſteſſe & la vérité en ſont l'ame. La maniere de raconter, quoique piquante, ne ſauroit ſuppléer au fond des choſes, ou juſtifier la malignité des réflexions. D'ailleurs eſt-ce d'un ton d'aiſance, qui annonce plus l'oubli des égards, que la ſupériorité du génie ? eſt-ce par chapitres, que les grands Hiſtoriens nous ont tranſmis les Annales des Nations ou les actions des Princes ? Trouve-t-on dans cet Ouvrage, & dans tous les autres du même Auteur, ce nerf hiſtorique, cette combinaiſon des matieres, cet eſprit de liaiſon & de ſuite, cet enſemble qui nourrit & ſoutient l'eſprit du Lecteur, & forme une chaîne non interrompue de tableaux qui le fixent & l'intéreſſent juſqu'à la fin ? Au lieu de cela, l'Hiſtorien de *Louis XIV* ne préſente que des miniatures détachées, des croquis informes, des diſſertations épigrammatiques.

Il a eu ſans doute ſes raiſons pour traiter ainſi l'Hiſtoire. Incapable de ſoutenir une narration continue, moins pour faciliter l'attention, que pour ménager des repos à ſa plume, trop pétillante pour avoir une force toujours égale, il circonſcrit les objets, les diviſe, les iſole avec une incohérence qui laiſſe la liberté d'extraire & de tranſporter les chapitres, ſans nuire à l'ordonnance de l'Ouvrage, ce qui prouve qu'il n'y en a aucune.

On

On peut en dire autant du *Siecle de Louis XV*, moins bien écrit & plus infidele encore. Ajoutons ſeulement, qu'on aura peine à croire, en le liſant, qu'un Auteur ait pu débiter tant de fauſſetés manifeſtes, traveſtir tant d'événemens, les préſenter d'un profil ſi contraire à la bienſéance & à la vérité, ſous les yeux d'une infinité de gens, témoins oculaires des faits qu'il y dénature.

L'*Hiſtoire de Charles XII* & celle du *Czar Pierre*, ne ſeront jamais des Hiſtoires, que pour les Eſprits légers, qui préferent l'agrément de la narration & les étincelles du ſtyle, au récit noble & grave qui doit caractériſer le véritable Hiſtorien. La premiere a mérité à ſon Auteur le titre de *Quinte-Curce François*, ſans doute parce que l'Hiſtorien d'*Alexandre* n'a pas été plus ſcrupuleux, que celui du Roi de Suede. La ſeconde n'eſt pas digne du même honneur; avec un génie auſſi romaneſque, elle eſt très-éloignée d'avoir autant de graces. La plume de l'Ecrivain n'y paroît qu'uſée, foible, intariſſable en répétitions. L'attention de répéter ſans ceſſe que le *Czar* eſt un grand Homme, annonce tout au plus un ouvrage de commande; & ne perſuaderoit pas la ſupériorité du Héros, s'il n'avoit pas lui-même d'autres titres pour la faire ſentir.

Nous ne parlerons pas du *Tableau du Genre humain*, de l'*Hiſtoire du Parlement*, de *la*

Philosophie de l'Histoire, ni de tant d'autres Ouvrages, prétendus historiques, qui ne sont capables de piquer la curiosité que par la hardiesse & la licence, qui y attaquent les objets les plus respectables. Il suffit de dire que les fautes, les erreurs, les bévues, s'y entrechoquent à chaque page, & que l'Ecrivain y répete, répete, répete sans cesse les mensonges qu'il avoit déjà répétés en mille endroits.

Et cependant il a grand soin d'assûrer, dans toutes ses Préfaces, que la vérité est son objet principal. Et cependant toutes les fois qu'il abuse de la crédulité publique, il ne manque jamais de lancer de terribles anathêmes contre les imposteurs. A-t-il prétendu en imposer par cette ruse? Telle a pu être son intention; mais on l'a surpris si souvent en contradiction avec cette intrépide vérité qui, selon lui, le passionnoit; il a si mal soutenu tant de combats contre des Critiques plus véridiques & mieux instruits, que ses assûrances & ses protestations sont un signal de défiance, & ses réponses aux censures, de nouveaux motifs d'incrédulité.

Après avoir été Historien Romancier, M. de *Voltaire* a voulu être Romancier Philosophe. Pour s'épargner la peine d'imaginer, il a puisé chez les Etrangers des sujets & des plans, qu'il a habillés ensuite à sa mode; *Zadig*, *Memnon*,

le Monde comme il va, ſont preſqu'entiérement tirés de l'Anglois : mais, il faut l'avouer, la maniere dont il s'eſt approprié ces ſujets, dont il les a enluminés ; mais les réflexions ingénieuſes & pleines de ſens dont il les a enrichis ; mais les traits fins & agréables dont il les a aſſaiſonnés, l'en rendent comme le Créateur.

Nous conviendrons que *Candide* & le *Huron* ſont de ſon invention, & que l'invention, du premier ſur-tout, eſt originale ; mais nous ſommes obligés d'ajouter que ces deux Romans, dépourvus de machine & de nœud, n'offrent qu'une ſuite d'événemens découſus & le plus ſouvent invraiſemblables ; que la hardieſſe & l'obſcénité en forment l'intérêt principal ; & que ces défauts ne ſauroient être rachetés par l'agrément des détails & les graces du ſtyle. Nous ne parlerons pas de *la Princeſſe de Babylone*, Roman plus ſatyrique que moral, plus ordurier qu'ingénieux : le déſœuvrement & le libertinage peuvent ſeuls procurer des Lecteurs à cette Production indécente & médiocre.

En qualité d'Ecrivain Moraliſte & de Philoſophe, il eût pu acquérir des droits ſur la reconnoiſſance des hommes, ſi les vérités utiles qui percent de temps en temps dans ſes Ouvrages, n'étoient éclipſées par les erreurs nuiſibles qui y

ſont répandues. Pour quelques traits de lumiere, quelques vues bienfaiſantes, des réflexions ſaines, des tranſports d'humanité qui décelent plutôt une compaſſion orgueilleuſe qu'une véritable ſenſibilité ; combien de contradictions, d'inconſéquences, d'emportemens, d'abſurdités & de délires ! Preſque toujours, ſous prétexte de combattre les abus, il ſe précipite dans les excès de l'indépendance. S'il ſe déchaîne contre le Fanatiſme religieux, c'eſt en montrant, & pour faire naître un fanatiſme plus dangereux encore, celui de l'irréligion. S'il attaque certains préjugés, aſſez indifférens aux yeux de la ſaine Philoſophie, c'eſt pour y ſubſtituer tout le travers des opinions arbitraires. Quel Philoſophe, que celui qui préconiſe tantôt la Religion, & tantôt l'Incrédulité ; qui tantôt donne des regles de morale & tantôt eſt l'écho du libertinage ; qui tantôt nie l'immortalité de l'ame, tantôt admet un Dieu Rémunérateur ! Quel Philoſophe, qu'un Raiſonneur toujours en oppoſition avec ſes principes, toujours ennemi de ſes propres ſyſtêmes, toujours verſatil & ſans aucune forme déterminée ! Il recommande la tolérance, & ſe peint comme le plus intolérant des Hommes ; il vante le pardon des offenſes, & s'eſt livré à tous ſes reſſentimens ; il réclame en faveur de l'honnêteté, de la décence, & il a oublié juſqu'aux moindres égards. Quel

Philoſophe, qu'un Auteur qu'on ne peut ni définir ni ſuivre, qui laiſſe ſes Lecteurs dans un doute perpétuel ſur ſes vrais ſentimens ! Quel Homme, que celui dont les circonſtances ont dirigé toutes les affections ; qui croit ou rejette, qui loue, blâme, flatte ou déchire, ſelon les impreſſions qu'il éprouve, & dont les impreſſions ſont toujours le produit des plus petits reſſorts !

Dans la Littérature, il a porté le même eſprit & les mêmes variations. Après avoir donné de bons préceptes & plus ſouvent encore de bons exemples, l'amour du Pour & du Contre, une inquiétude continuelle, des idées paſſageres, aſſujetties aux diſpoſitions du tempérament, de l'humeur, de la vanité, égarent, embrouillent ſes opinions ; lui font oublier qu'il décrédite ſes jugemens par les contrariétés les plus palpables, qu'il condamne ce qu'il avoit preſcrit, & qu'il rejette les principes qu'il avoit ſuivis : ſemblable à ces Tyrans qui renverſent les Loix au gré de leurs caprices, & en établiſſent ſans ceſſe de nouvelles pour appuyer leur domination.

Il n'a rien de véritablement décidé que l'ambitieuſe manie d'avoir voulu paſſer pour le dépoſitaire du Génie de tous les arts, pour un Littérateur univerſel, pour un Homme unique. La plupart de ſes Diſſertations littéraires ſont un tribut d'hommages

qu'il se paye à lui-même, ou des arrêts prononcés contre ses Rivaux; ses observations sur la Tragédie, une justification de ses Pièces, & la satyre adroite de celle des autres; son *Essai sur la Poësie épique*, une Apologie de la Henriade, & une censure injuste des autres Poëmes; *la connoissance des beautés & des défauts de la Poësie & de l'Eloquence, dans la langue Françoise*, donnée sous un nom emprunté, l'apothéose de ses Productions; mille autres Ouvrages de sa façon, sont autant de trompettes sonores qu'il consigne à la Renommée, pour préconiser son mérite en tout genre.

S'il s'est prodigué les éloges, il n'a pas négligé les moyens de s'en procurer de la part des autres. Quantité d'Auteurs médiocres ont été honorés de ses suffrages, & transformés, par cette adresse, en autant d'adorateurs. Mais pour avoir déprisé les Hommes de tous les Siecles, en faveur de ceux du Siecle nouveau; pour avoir voulu, comme un autre *Encelade*, chasser les Dieux de l'Olympe, afin d'y régner seul avec de petites Divinités de sa création; enfin, pour avoir loué sans mesure les d'*Alembert*, les *Marmontel*, les *Thomas*, les *St. Lambert*, les *Delaharpe*, les *Condorcet*, &c. il a décrié également ses éloges & ses critiques. Etre assez mal-adroit pour réduire le mérite de *Voiture* à quatre pages, celui

de *Lafontaine* à trente Fables ; n'accorder à *Rousseau* que trois ou quatre Odes & quelques Epigrammes ; reprocher à *Corneille* les défauts de son Siecle, & lui donner le nom de *Déclamateur* ; qualifier les Tragédies de *Racine*, d'*Idylles en Dialogues bien écrits & bien rimés* ; traiter celles de *Crébillon*, de *Rêves d'Energumene & de lieux communs empoulés* ; accuser *Boileau* de n'avoir jamais su parler au cœur, ni à l'imagination ; *Fénélon*, d'avoir écrit d'une maniere foible ; *Bossuet*, d'avoir fait des *Déclamations capables d'amuser des enfans* ; *Montesquieu*, de n'avoir su qu'aiguiser des Epigrammes & accumuler de fausses citations ; s'efforcer enfin de dépouiller tous nos Grands Hommes de la gloire qui leur appartient, pour en revêtir des Pigmées que cette gloire écrase : n'est-ce pas, d'un côté, ressembler à cet Empereur, qui, pour avilir le Sénat, fit partager à son cheval les honneurs consulaires ? N'est-ce pas, de l'autre, se jouer des instrumens de sa propre vanité ? Car, après tout, ces Pigmées n'en paroissent que plus Pigmées sur le haut piédestal où il les a élevés.

Quant aux autres Ecrivains qui ont eu le malheur de lui déplaire ou de le contredire, il a eu la bonté de se mettre au dessous d'eux, par la maniere dont il les a traités. Aussi amateur de la dispute, que les *Scaliger*, les *Garasse*, les

Saumaise, il les a laissés bien loin derriere lui, toutes les fois qu'il a fait couler de sa plume des torrens d'injures, de sarcasmes & de grossiéretés. Quel spectacle ! que celui du plus grand Bel-Esprit qui ait paru parmi nous, se roulant, sans égard pour lui-même, dans un cercle perpétuel d'expressions les plus basses & les plus odieuses, & ne répondant à ses adversaires qu'à l'aide des épithetes les plus atroces, telles que celles d'*Energumene*, de *Radoteur*, de *Cuistre*, de *Polisson*, de *Gredin*, d'*Escroc*, de *Voleur*, de *Pédéraste*, & de tant d'autres, que nous rougirions de répéter ! Quel objet de comparaison ! entre les sentences, les maximes, les tours fins & délicats, les expressions ingénieuses, les beaux sentimens qu'il exprime si énergiquement dans plusieurs endroits de ses Ouvrages, & ce débordement de fiel & de malignité, ce tissu d'indécences, de mensonges, de calomnies, répandues sur tant d'Ecrivains de mérite, Etrangers, Nationaux, Prélats, Militaires, de tous les Ordres & de tous les Etats, qui n'ont eu d'autre tort, à son égard, que de n'avoir pas pensé comme lui, & d'avoir osé l'écrire ! Quels seront les sentimens de la Postérité, quand, après avoir admiré *la Henriade*, *Mérope*, *Alzire*, *&c.* elle verra paroître, à leur suite, *la Guerre de Geneve*, *la Défense de mon Oncle*, *les Honnêtetés Littéraires*, & une infinité d'autres

Libelles, qui supposeroient, dans elle, le plus grand degré de perversité, si elle ne les rejetoit avec horreur !

Nous n'insisterons pas davantage sur ce tableau si humiliant pour la Littérature, pour la Philosophie, & pour l'Esprit humain en général : nous l'avons mis dans le plus grand jour dans le *Tableau philosophique de l'Esprit de cet Ecrivain*, & nous nous faisons un devoir de ne pas nous recopier.

C'est ici le lieu d'examiner comment, avec des travers, des foiblesses, des défauts, des excès si révoltans, cet Auteur a pu se procurer un si grand nombre de Partisans.

Ses Admirateurs ne peuvent se dissimuler que quantité de ses Pieces de Théatre n'aient éprouvé des chutes humiliantes; ses Histoires fourmillent d'erreurs, de bévues & de faussetés; ses Mêlanges littéraires offrent une infinité de faux principes, de faux jugemens, de critiques injustes; ses Productions polémiques sont odieuses, comme nous l'avons indiqué, par de fausses imputations, des mensonges, des calomnies. Et cependant on le lit, il amuse; on seroit même tenté de le croire, si on pouvoit se refuser à l'évidence & à l'équité, qui le combattent.

Ce problême n'est pas difficile à résoudre.

Qu'on retranche certains de ses Ouvrages, qui sont d'un style de la derniere classe, toutes les fois qu'il ne s'oublie pas, il sait éblouir le Lecteur & le disposer, par les charmes d'une diction toujours simple & brillante, à adopter ses idées, à approuver ce qu'il approuve, à condamner ce qu'il condamne. Comme les choses ne saisissent les Hommes, que selon la proportion qu'elles ont avec leur intelligence, & que les lumieres de la multitude ne sont ni justes ni profondes, comme la maniere d'exprimer une pensée décide de tout, chez la plupart des Lecteurs, il n'est pas étonnant que par l'art de se mettre à la portée du commun des Esprits, de rendre ses idées avec agrément, il ne se fasse goûter, & n'enleve des suffrages.

Au talent de séduire par une superficie agréable, il joint une attention plus essentielle encore, celle de mettre les passions dans ses intérêts. L'amour de l'indépendance qu'il prêche dans ses Ecrits, amour qui flatte naturellement tous les Hommes; l'apologie qu'il fait souvent des foiblesses humaines; la tolérance & l'humanité, qu'il ne cesse de recommander, & dont tout le monde a besoin, n'ont pas peu contribué à décider en sa faveur les Hommes de tous les états, de tous les âges, assez foibles pour croire sur parole, & trop peu réfléchis pour rien approfondir. Les Jeunes-gens

ſur-tout, que le moindre joug importune ; les Eſprits légers, à qui la nouveauté eſt toujours aſſurée de plaire, que les plus minces ſaillies perſuadent, dès qu'elles les amuſent, n'ont pas eu de peine à paſſer du goût à l'enthouſiaſme, & de l'enthouſiaſme à une eſpece de fanatiſme.

Ajoutons à toutes ces raiſons, qu'il n'eſt aucun Auteur plus agréable, plus varié, plus commode. On le lit ſans ſe fatiguer; il ne préſente que la fleur des ſujets, il réveille par des antithèſes ; il voltige d'objet en objet ; il a l'art de ſaiſir les contraſtes, de ſe jouer avec la ſaillie, de remplacer le raiſonnement par l'épigramme ; enfin, il aime mieux mentir & déchirer, que d'être froid ou ennuyeux. Faut-il s'étonner, après cela, qu'il ait trouvé le ſecret d'en impoſer à tant de Gens, de leur faire adopter ſes idées, à-peu-près comme le ſubtil Charlatan qui amuſe, fait acheter ſa drogue à ceux même qui n'y ont pas de foi ?

Qu'oppoſent à tous ces tours d'adreſſe, à ce torrent d'approbation, les Gens de goût & les Hommes ſages ? Ils ſont témoins de la ſéduction, ils en calculent la durée, ils en prédiſent le terme. Ils ſavent, d'après des principes invariables, fortifiés par une expérience conſtante, que le beau ſeul & l'honnête peuvent ſoutenir les épreuves du temps. Ils conviennent que parmi

les Ouvrages de M. de *Voltaire*, il y en a quelques-uns d'excellens, mais ils soutiennent [on commence à les croire, & on les croira de plus en plus] qu'il y en a beaucoup de médiocres & un grand nombre de mauvais : que le talent de saisir les rapports éloignés des idées, de les faire contraster, semble lui être particulier ; mais qu'il y met trop d'affectation, & que les productions de l'art sont sujettes à périr : qu'il n'a que l'éloquence qui consiste dans l'arrangement des mots, dans leur propriété, & non celle qui tire sa force des pensées & des sentimens, qui est la véritable : qu'il n'a aucun systême suivi, & n'a écrit que selon les circonstances, & presque jamais d'après lui-même : que le plus grand nombre de ses Ouvrages ne sont faits que pour son Siecle, & que par conséquent la Postérité n'en admettra que très-peu : que si la gloire du génie n'appartient qu'à ceux qui ont porté un genre à sa perfection, il est déjà décidé qu'il ne l'obtiendra jamais, parce qu'il ressemble à ce fameux Athlète, dont parle *Xénophon*, habile dans tous les exercices, & inférieur à chacun de ceux qui n'excelloient que dans un seul : que son esprit est étendu, mais peu solide ; sa lecture très-variée, mais peu réfléchie ; son imagination brillante, mais plus propre à peindre qu'à créer : qu'il a trop souvent traité sur le même ton le Sacré & le Profane,

la Fable & l'Histoire, le Sérieux & le Burlesque, le Moral & le Polémique ; ce qui prouve la stérilité de sa maniere, & plus encore le défaut de ce jugement qui sait proportionner les couleurs au sujet : qu'il néglige trop dans ses Vers, ainsi que dans sa Prose, l'analogie des idées & le fil imperceptible qui doit les unir : que ses grands Vers tombent un à un, ou deux à deux, & qu'il n'est pas difficile d'en composer de brillans & de sonores, quand on les fait isolés : enfin, que la révolution qu'il a tentée d'opérer dans les Lettres, dans les idées & dans les mœurs, n'aura jamais son entier accomplissement, parce que les Littérateurs qu'il égare, & les Disciples qu'il abuse, en les amusant, peuvent bien ressembler à *Charles VII*, à qui *Lahire* disoit, *on ne peut perdre plus gaiement un Royaume* ; mais qu'il s'en trouvera parmi eux qui, comme ce Prince, ouvriront les yeux, chasseront l'Usurpateur, & rétabliront l'ordre.

Nous venons d'examiner l'Ecrivain, il ne s'agit plus que d'analyser l'Homme. Nous ne renouvellerons pas ici les reproches qu'on lui a faits tant de fois, reproches dont la discussion seroit si capable d'ensevelir la gloire des talens, sous l'opprobre des travers de l'esprit & du cœur : ce détail n'est pas de notre ressort. Notre intention

est de le représenter tel qu'il s'est montré dans ses propres Ouvrages ; & quel vaste champ n'y offre-t-il pas aux réflexions du vrai Philosophe ! Jamais Homme fut-il plus le jouet de son amour-propre, de son esprit, de son imagination, de son cœur, & de sa fausse raison !

Entraîné par l'amour de la gloire à tous les genres, &, par une vive sensibilité, à toutes les passions, ces deux mobiles sont devenus le ressort principal de ses talens, & la regle du différent usage qu'il en a fait. Modeste, s'il eût été universellement encensé ; doux, s'il n'eût point été contredit ; religieux, & zélateur du Culte dans lequel il est né, pour peu que ce chemin eût pu le conduire à la fortune ou à la célébrité, on l'eût vu le modele & le défenseur des vrais principes, en tout genre, si l'intérêt de sa vanité eût pu s'accorder avec aucune espece de dépendance. Mais l'ardeur excessive & l'impétueuse délicatesse de son amour-propre, ont été la cause de ses variations, de ses égaremens, de l'altération de ses idées, de ses goûts & de ses sentimens. De-là, ces transports d'estime & ces haines implacables contre tant d'Hommes de Lettres, qui, tour-à-tour, ont été comblés de ses éloges ou accablés de ses sarcasmes ; selon le cas qu'ils ont paru faire de son mérite, ou selon l'opinion

du Public sur le leur. De-là, d'abord ami & flatteur du grand *Rousseau*, il est devenu son ennemi le plus acharné, & n'a cessé de le poursuivre sous la cendre qui couvre son tombeau. De-là, ami & flatteur de *Maupertuis*, la préférence éclairée d'un grand Roi le souleve contre ce Philosophe, & l'engage dans des démêlés, qui lui ont été si honteux & si funestes. De-là, ami & admirateur de *Crébillon*, il a publié, du vivant de ce Poëte, des Critiques anonymes contre lui, parce qu'il étoit jaloux de sa gloire; & des Libelles, après sa mort, parce que le Monarque lui élevoit un monument. De-là, ami & protecteur soi-disant de *Desfontaines*, il a tâché de le couvrir d'opprobre, pour n'en avoir pas été toujours loué, & pour en avoir éprouvé de justes censures. De-là, ami & admirateur de *J. J. Rousseau*, il a insulté plus encore à ses disgraces qu'à ses erreurs, à cause de la supériorité de son éloquence, & du peu de cas qu'il a paru faire de la Philosophie & de ses Disciples. De-là, ami & défenseur de *Montesquieu*, il s'est permis les Critiques les plus minutieuses & les plus injustes, contre ses Ouvrages, afin de s'élever au dessus de lui. De-là, ami & défenseur de M. *Helvétius*, il a attendu le moment de sa mort, pour le mépriser & le rendre ridicule. De-là enfin, le Recueil de ses Ouvrages offre un choc perpétuel

de louanges, de blâme, d'applaudissemens, de sarcasmes, de flatterie & d'emportemens.

Il a traité le Public de la même maniere. Après avoir d'abord gardé quelques mesures, il a méconnu toutes les bienséances, & a insulté sa Nation, ou plutôt toutes les Nations, dès qu'il en a été mécontent; on peut en juger par son Discours aux Welches, ses Stances sur les Italiens, ses Satyres contre les Allemands, ses Plaisanteries sur les Espagnols & les Portugais. Les Anglois même, si souvent loués dans ses Ecrits, sont devenus, comme les autres Peuples, le jouet de ses plaisanteries.

L'humeur, dont il n'a jamais su se rendre maître, a aussi beaucoup influé sur ses éternelles variations. Son imagination en a suivi tous les mouvemens, & porté toutes les empreintes. Tantôt sensible, tantôt délicat, tantôt caustique, selon les différentes dispositions de son ame; tantôt sincere & tantôt artificieux, tantôt amateur du vrai, & tantôt opposé à la vérité; tantôt modéré & tantôt excessif, il a toujours été, comme nous l'avons déja remarqué, l'Homme du temps, de la circonstance, du moment. Ses pensées, ses expressions, ses jugemens, si on les compare les uns les autres à mesure qu'ils se présentent, sont moins de lui, que du Génie qui l'inspiroit

alors : peu d'Auteurs, au ſtyle près, paroiſſent moins appartenir en propre à eux-mêmes : à force d'avoir tous les caracteres, il n'en a aucun.

Qu'a produit, dans ſa raiſon, cette inquiétude turbulente ? Des lumieres, des vérités courageuſes, des contradictions, des inconſéquences, des abſurdités. Cette raiſon n'a jamais vu les objets que comme elle pouvoit les voir, c'eſt-à-dire, avec l'œil du préjugé, variant ſans ceſſe ſelon l'impulſion momentanée. Dans les Lettres, dans la Philoſophie, dans l'Hiſtoire, lorſqu'il eſt déſintéreſſé, le vrai échappe rarement à ſa vue ; mais le plus petit intérêt l'obſcurcit, l'altere, le dénature, dans ſon eſprit.

Cette morale bienfaiſante qu'il a publiée avec un zele ſi apparent, étoit-elle dans ſon cœur ? N'a-t-elle point été un ſyſtême ? Qu'on rapproche ce qu'il dit dans de certaines occaſions, de ce qu'il débite dans d'autres ; qu'on rapproche ſes ſentimens d'humanité, du mépris qu'il témoigne pour l'humanité en général ; ſes déclamations contre les vices, des peintures ſéduiſantes qu'il en fait ; ſon enthouſiaſme pour les vertus, du ridicule qu'il leur donne ; ſes élans affectueux pour la tolérance, de ſes rigueurs impitoyables contre les abus, & on ſera à portée de juger, que s'il a été quelquefois réellement pénétré des belles

maximes qu'il énonce, il ne l'a pas moins été des maximes qui leur sont contraires, puisque celles-ci paroissent aussi senties, aussi vives, & qu'elles sont aussi fortement énoncées & plus souvent répétées, que les autres.

Qu'on accorde, s'il se peut, tant de disparates avec l'idée de la Philosophie. La véritable doit également agir sur l'esprit & sur le cœur : sur l'esprit, par des principes élairés, solides & invariables : sur le cœur, par des sentimens honnêtes, supérieurs, & à l'épreuve de tout; c'est par ce rapport des pensées & des sentimens qu'elle éleve l'Homme au dessus de la classe ordinaire.

La marche du Philosophe, quand il est ce qu'il doit être, est toujours lumineuse, conséquente, égale, pleine de franchise & de dignité. Pourquoi donc ces incertitudes, ces erreurs, ces contradictions ? Pourquoi ce mélange d'élévation & de petits moyens, de hardiesse & de petites ruses, de dédains & de petites prétentions ? Pourquoi systématiser sans principes, moraliser sans mœurs, dogmatiser sans mission, rétracter dans un temps ce qu'on a avancé dans un autre, y revenir ensuite, après les désaveux les plus formels ?

Le caractere du Philosophe est supérieur à toutes les foiblesses. Pourquoi courir sans cesse après la louange, & se déconcerter au moindre

trait de contradiction ? Pourqnoi encenſer la grandeur, outrager la médiocrité ou les cendres des Morts ? Pourquoi employer tant de manéges, prendre ſi ſouvent le maſque, ſe traveſtir en mille manieres, emprunter tant de faux noms ? Pourquoi le Profeſſeur en vérité, par excellence, n'a-t-il oſé paroître que ſous la ſauvegarde des *Vadé*, des *Carré*, des *Akakia*, des *Zapata*, des *Bazin*, des *Eſcarbotier*, des *Ruſtan*, des *Ramponneau*, & d'une infinité d'autres noms, dont le burleſque annonce plutôt l'Hiſtrion, que le Diſſertateur éclairé ?

Le but du Philoſophe eſt de découvrir & de faire connoître la vérité. Eſt-ce à travers des ſaillies, des épigrammes, des jeux de mots, des plaiſanteries indécentes, qu'elle ſe plaît à lancer ſes rayons & à faire entendre ſon langage ? Eſt-ce en attaquant la Religion par des ſarcaſmes, en la défigurant par de fauſſes imputations, en la noirciſſant par des calomnies, qu'on peut eſpérer d'en renverſer les fondemens ? N'eſt-ce pas au contraire lui rendre hommage par l'excès de ſa déraiſon & de ſa mauvaiſe foi ?

Le fruit des travaux du Philoſophe eſt l'inſtruction & le bonheur des Hommes. Que pouvoient produire ceux d'un Ecrivain, qui, d'un côté, tantôt philantrope, tantôt ennemi du Genre-

humain, toujours occupé de ses intérêts, ne s'est guere attaché qu'à entretenir le Public de lui-même, à le faire confident de ses actions, de ses services, de ses libéralités, de ses aumônes; qui, de l'autre, s'est fait un jeu d'attaquer les principes, de corrompre les sources, de franchir les bornes, de renverser les loix, d'aveugler les Esprits. Qu'ont-ils produit, en effet? Ce que la saine Philosophie ne sauroit avouer pour son ouvrage, l'indépendance, le désordre, la corruption, le bouleversement de toutes les idées. Qu'on l'écoute & qu'on le suive; qu'en résultera-t-il? Les Jeunes-gens apprendront à son école à secouer le joug du devoir, à répéter des blasphêmes, à triompher de leurs déréglemens: les Gens de Lettres, à peu respecter les modeles, à déguiser leurs larcins, à violer les regles, à oublier les bienséances, à se déchirer sans égard: les Nations à abandonner leurs principes, leurs loix, leur caractere, pour se repaître d'idées frivoles, de vues chimériques, de goûts fantasques & passagers; à préférer à leur intérêt, à leur gloire, à leur repos, l'attrait du plaisir, les honneurs du persiflage, & les charmes de l'inconstance.

Tel est cependant l'Homme, dont la plus grande partie de la Nation a fait son Idole, & qu'on a encensé, sur ses derniers jours, au point de ne

pas craindre de le rendre ridicule, en le couronnant & lui décernant sur un Théatre public, les honneurs de l'Apothéose ; tel est cependant l'Homme qu'on a préconisé, célébré, honoré avec enthousiasme, & à qui on s'est proposé très-sérieusement d'élever des statues, sans songer que dans l'antiquité, & chez tous les Peuples sages, cet honneur n'a jamais été que le prix des vertus héroïques, ou des services rendus à la patrie. Seroit-ce donc à ce titre que M. de *Voltaire* jouiroit d'un privilége que les *Turenne*, les *Luxembourg*, les *Catinat*, les *l'Hôpital*, les *Daguesseau*, ont si bien mérité & n'ont point obtenu ? Si les *Bossuet*, les *Fénélon*, les *Corneille*, les *Racine*, les *Despréaux*, n'ont eu jusqu'ici d'autres monumens élevés à leur gloire, que les fruits de leur génie, plus durables que le marbre & l'airain : il faut qu'on se défie bien du génie de M. de *Voltaire*, puisqu'on a cherché à subjuguer la Postérité par les hommages du Siecle présent. Mais la Postérité juge les Auteurs & les Siecles : elle réduira, d'un côté, l'Ecrivain à sa juste valeur : de l'autre, elle saura que son Apothéose n'a pas été l'ouvrage de la Nation, mais le produit des intrigues de quelques Gens de Lettres, qui, pour lors, seront vraisemblablement inconnus.

VOUGLANS, [*Pierre-François* MUYART DE] Conſeiller au Grand Conſeil, né à Morance, en Franche-Comté, en 1713.

Nous ne parlerons point de ſes Ouvrages de Juriſprudence, ſouvent cités dans les matieres criminelles, & qui ſont même autorité auprès des Tribunaux, honneur dont peu d'Auteurs ont joui de leur vivant : ces Ouvrages ne ſont pas du reſſort du nôtre ; mais ſa *Réfutation* des principes haſardés dans le *Traité*, d'ailleurs eſtimable, *des Délits & des Peines*, traduit de l'Italien, lui donne autant de droits de figurer parmi les Littérateurs, que parmi les Juriſconſultes. Un ſtyle ſimple, mais énergique & correct, une érudition adroitement ménagée, de l'exactitude dans les citations, de l'honnêteté dans les critiques, de la ſagacité dans les diſcuſſions, de la ſolidité dans les principes, de la préciſion & de la juſteſſe dans les raiſonnemens ; voilà ce qui caractériſe cette Production, qui mérite d'être placée à la ſuite du *Traité*, pour ſervir de correctif à ce qu'il offre de défectueux.

On doit encore à cet Auteur un petit Ouvrage en faveur de la Religion, qui ſe fait lire avec intérêt : il a pour titre, *Motifs de ma Foi*. Les Italiens & les Allemands l'ont fait paſſer dans leur Langue, & il a été accueilli en France, des

Esp[illegible]its qui tiennent à la Religion & aux mœurs. No[illegible] ne connoissons pas d'Ecrit moderne plus capa[illegible] que celui-ci d'affermir dans leur foi les a[illegible]s chancelantes, & de ramener au Christianisn[illegible] celles qui en ont secoué le joug. C'est domm[illegible] que M. de *Vouglans* n'ait pas donné plus d'[illegible]due à ses idées. Quand on défend une mauvai[illegible]ause, on gagne sans doute à être succinct [illegible]ais la vérité, plus elle est développée, & appro[illegible]die, plus elle plaît & intéresse. Il auroit d[illegible]aire sentir davantage le ridicule & l'impuiss[illegible] des efforts des *Celses* & des *Porphires* d[illegible]os jours, contre une Religion qui se soutient [illegible]uis plus de dix-sept siecles; une Religion, [illegible]erme appui des Trônes, la sauvegarde d[illegible]iétés, la consolation des malheureux [illegible]ul frein des méchans adroits ou puissans [illegible]oit dû sur-tout mettre plus en évidenc[illegible]ie des raisonnemens de nos Philosoph[illegible]ialistes, de ces esprits aussi vains qu'inco[illegible], qui osent se dire les bienfaiteurs du ge[illegible]ain, lorsqu'ils s'efforcent de le dégrad[illegible]e[illegible]erchant à le dépouiller de la plus précie[illegible]d[illegible]s prérogatives. Oter à l'homme son i[illegible]rt[illegible], c'est non-seulement l'insulter, l'avil[illegible] c'e[illegible]core l'outrager dans cette raison mên[illegible]dont [illegible]Philosophie moderne prétend se serv[illegible]our [illegible]airer.

USSIEUX, [*Louis* D'] de l'Académie des Belles-Lettres de Montauban, né à Angoulême en 1747.

Avec les talens qu'il paroît avoir, il eût pu choisir un autre genre que celui auquel il s'est attaché ; mais enfin ses petits Romans, connus sous le nom de *Nouvelles*, ont un but honnête ; la morale y est mise en action avec intelligence, avec sensibilité, & c'en est assez pour le justifier d'y avoir consacré son temps. La maniere de ce Romancier moraliste, n'est pas de la premiere élégance ni d'une énergie bien frappante ; mais elle est simple, naturelle ; elle va droit au cœur, & y laisse de douces impressions. S'il veut s'appliquer dans la suite, à mettre plus de précision dans son style, à dégager les événemens de certains détails superflus qui refroidissent la narration & affoiblissent l'intérêt principal, nous lui promettons du succès, même pour des ouvrages d'un genre supérieur. Ses dernieres Nouvelles prouvent que les défauts dont nous venons de parler, ne sont point incurables, & peuvent être regardées comme le fruit d'une plume qui sait animer par le sentiment les richesses de l'imagination.

VULSON, [*Marc* DE LA COLOMBIERE] né à Grenoble ; mort dans un âge avancé, en 1658 ; Auteur inconnu à presque tous nos Lexicographes

&

& qui ne méritoit nullement cet oubli pour les ſervices qu'il a rendus à notre Hiſtoire. Nous n'avons rien de plus détaillé, ni de plus inſtructif ſur ce qui concerne la Chevalerie, que les recherches qui compoſent ſon *Théatre d'honneur*, en deux volumes in-folio. L'Auteur y expoſe tout ce qui a rapport aux anciens exercices ſi chers autrefois à la Nation, comme les joûtes, les combats, les triomphes, les tournois, les carrouſels, les courſes de bague ; il y parle auſſi des cartels, des duels, des dégradations de nobleſſe, de chevalerie, & de mille autres objets auſſi curieux qu'intéreſſans. Cet Ouvrage eſt d'ailleurs écrit avec méthode, nobleſſe, ſimplicité, autant qu'on pouvoit le faire dans ſon temps. Ceux qui voudroient n'en prendre qu'une légere idée, peuvent conſulter *le Conſervateur*, où l'on en a inſéré quelques chapitres qui ne ſont pas ce qu'il y a de moins précieux dans cette Collection.

Nous connoiſſons encore de *Vulſon* un autre Ouvrage à-peu-près dans le même genre, intitulé, *de l'Office des Rois d'Armes, des Hérauts & des Pourſuivans, de leurs antiquités & priviléges, des cérémonies où ils ſont employés par les Princes, &c.* 1 vol. in-folio. Aujourd'hui toutes ces matieres ont été préſentées d'une maniere plus préciſe & plus agréable ; mais on ne doit pas être ingrat pour cela à l'égard des Ecrivains

laborieux & attentifs, qui nous ont conservé les traces de ces connoissances dont nous serions privés sans eux.

Le même Auteur avoit commencé une *Géographique Histori-Politique de l'Allemagne*, dont il parle dans son livre *de l'Office des Rois d'Armes*; & l'on doit peu regretter qu'il ne l'ait point achevée, depuis que M. l'Abbé *Courtalon*, Précepteur des Pages de MADAME, a publié un *Atlas élementaire* de cet Empire, où l'on voit sur des Cartes & des Tableaux sa description géographique, & l'état-actuel de sa constitution politique. Comme cet Ouvrage, qui suppose autant de connoissances que d'application, peut-être infiniment utile à la jeune Noblesse & à tous les Militaires curieux d'avoir une juste idée du Corps Germanique, nous saisissons cette occasion de le faire connoître; & nous ne pouvons mieux y réussir, qu'en rapportant la Lettre d'un Ambassadeur de l'Empire d'Allemagne, adressée à l'Auteur même qui lui en avoit envoyé un exemplaire.

» Je suis très-sensible, Monsieur, à l'attention » obligeante que vous avez bien voulu me » marquer en m'envoyant votre Ouvrage. Je ne » dois pas vous laisser ignorer la satisfaction qu'il » m'a donnée. Le plan en est neuf, & l'exécution » y répond parfaitement. Vous rendez par cet » *Atlas* un service essentiel à tous ceux qui

» désireront avoir une idée juste de la constitution
» de l'Allemagne, & les notions élémentaires que
» vous en donnez faciliteront les moyens d'en
» faire une étude suivie, en remontant aux sources
» où vous avez puisé. Les difficultés sans nombre
» que vous devez avoir rencontrées dans votre
» marche, & que vous avez heureusement surmontées, ajoutent un nouveau degré au mérite
» d'avoir rassemblé, presque sous un seul point
» de vue, tout ce que l'Histoire, la Politique & la
» Géographie présentoient d'intéressant & d'essentiel à la connoissance exacte de ce vaste Corps.
» Je ne doute pas, Monsieur, que cet Ouvrage
» n'obtienne l'approbation de tous les Connoisseurs : il servira de guide, dans un labyrinthe
» jusqu'ici impénétrable aux Etrangers. La multiplicité des Loix, leurs Commentateurs, souvent
» divisés d'opinions & d'intérêts, des prétentions
» opposées, multiplient à l'infini les difficultés
» dans l'étude du droit public & de la constitution de cette partie de l'Europe : dans votre
» Ouvrage, tout rentre à sa place ; l'ordre qui en
» résulte facilite les recherches, soulage la
» mémoire en fixant des époques, & prévient
» le dégoût presqu'inséparable de ces sortes
» d'études. La réunion de tous ces avantages
» doit rendre votre travail précieux à tous les
» Amateurs, & particuliérement aux Instituteurs

» de la Nobleſſe, deſtinée aux emplois politiques
» & militaires.

» C'eſt avec un vrai plaiſir, Monſieur, que je
» donne ce témoignage de votre Ouvrage, très-
» flatté d'avoir cette occaſion de rendre juſtice à
» vos talens, & de vous marquer le parfait &
» ſincere dévouement avec lequel j'ai l'honneur
» d'être, &c «.

Outre ce ſuffrage ſi flatteur de la part d'un homme en place, & ſur-tout d'un Etranger qui s'exprime ſi bien dans notre Langue, M. l'Abbé *Courtalon* a réuni les éloges des plus célebres Géographes Allemands, de M. *Büſcing*, entre autres, qui a conſigné dans ſes Ecrits Polémiques, publiés à Berlin, l'eſtime particuliere qu'il fait de ſon *Atlas* : il le regarde comme le meilleur Ouvrage de Géographie & d'Hiſtoire-Politique qui ait paru en France ſur l'Allemagne. Ces ſuffrages ſont d'autant plus glorieux pour M. l'Abbé *Courtalon*, qu'il ne les a point ſollicités. Nous pouvons aſſûrer, d'après la connoiſſance que nous avons de ſon caractere, que ſon travail n'a eu d'autre but que l'utilité publique. Un Auteur qui ne cherche que le bien, quand il croit l'avoir trouvé, s'inquiete peu de la gloire ; ce qui ne diſpenſe aucun de ſes Lecteurs de lui rendre la juſtice qu'il mérite.

VICQ D'AZIR, [*Félix* DE] Doćteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, Professeur de Physiologie, de l'Académie des Sciences, Secrétaire Perpétuel de la Société Royale de Médecine, Correspondant des Académies de Metz, de Dijon, de Madrid, &c. né à Valogne en 1748.

Peu d'hommes ont débuté avec plus d'éclat dans la carriere des sciences, & y ont acquis, plus jeunes, des titres à la reconnoissance publique. Quand ses *Eloges Historiques* de M. *Bouillet*, de M. de *Haller*, &c. ne lui donneroient pas le droit de figurer parmi les Littérateurs qui écrivent avec le plus de sagesse & de naturel, nous nous serions fait un devoir de le placer dans notre Ouvrage, en faveur des vues patriotiques qui ont animé ses travaux. Ses différens Mémoires sur les objets les plus intéressans de l'Anatomie, de la Physiologie, de la Perapeutique; sur l'établissement de la Société Royale de Médecine que le Roi vient de former; sur les maladies pestilentielles des bestiaux; sur les inconvéniens des cimetieres dans les Villes, &c. n'offriront sans doute rien de piquant à la curiosité des Esprits légers & frivoles; mais la reconnoissance éclairée du vrai Citoyen, dédommagera M. de *Vicq* de la privation de ces sortes de suffrages que le Savant utile doit compter pour rien. Il est facile de juger par la maniere dont il a écrit sur les matieres

ſcientifiques, qu'il eût pu ſe faire, s'il l'eût voulu, un nom diſtingué dans les Belles-Lettres; mais cet Auteur n'en eſt que plus louable d'avoir préféré l'utilité générale à de vains agrémens qui ſont ſouvent pour le Public un ſujet de raillerie ou de mépris.

Il n'eſt peut-être pas inutile de remarquer que les ſuccès rapides de ce ſavant Médecin, dont la jeuneſſe en promet de plus grands, lui ont attiré des ennemis d'autant plus aigris qu'ils courent la même carriere, & que leur haine n'a pris ſa ſource que dans le ſentiment de la ſupériorité de ſes talens, employés par le Gouvernement. Il n'eſt point de baſſeſſes qu'ils n'aient miſes en œuvre contre lui: intrigues, imputations calomnieuſes, lettres anonymes, libelles de toute eſpece, tout a été mis en uſage pour lui nuire & le décrier. Si M. de *Vicq* avoit la foibleſſe de s'affliger de ces perſécutions odieuſes, qui ne ſont propres qu'à déshonorer ceux qui ſe les permettent, nous prendrions la liberté de lui faire obſerver que le ſuffrage du Gouvernement & l'eſtime des Citoyens honnêtes & éclairés dont il jouit, ſont plus que ſuffiſans pour le dédommager des clameurs de ſes ennemis. Ce qui eſt très-capable de le conſoler encore de leurs injures calomnieuſes, c'eſt la certitude qu'elles ne ſont que le fruit de l'envie, & l'envie ne s'acharne que contre les

hommes célebres ; ce qui nous rappelle ces vers où *Virgile* peint *Drancès* tourmenté de la gloire que *Turnus* s'étoit faite par ses exploits :

Tum Draces idem infensus, quem gloria Turni
Invidiâ, stimulisque agitabat amaris,
Obliquâ.



W

WAILLI, [*Noël-François* DE] né à Amiens en 17..; connu par une *Grammaire Françoise*, où, parmi quelques observations assez justes, & des regles assez bien développées, on trouve des choses minces, des définitions obscures, des principes mal conçus, & quelquefois ce qu'on appelle du galimatias. Le peu de bon qu'on y rencontre, est tiré des *Principes de la Langue Françoise* de M. l'Abbé *Girard*, des *Agrémens du Langage* de M. *Gamache*, de la Grammaire du P. *Buffier*, de celle de M. *Restaud.* Le nouveau Grammairien auroit dû au moins répandre quelque jour sur les connoissances que nous devons aux Auteurs qu'il a mis à contribution; mais il s'en faut bien qu'il se soit donné cette peine, si indispensable, quand on travaille pour les jeunes gens. La méthode, la clarté, la précision, sont absolument nécessaires dans les Ouvrages d'instruction. L'Auteur de la *Grammaire Françoise* n'eût pas dû l'oublier. Peut-être s'en ressouviendra-t-il dans une nouvelle édition, qu'il paroît être en état de rendre supérieure aux précédentes, s'il veut y donner ses soins.

WATELET, [*Claude-Henri*] Receveur-Général des Finances, de l'Académie Françoise, de celle de Berlin, &c. né en 17..

Un goût décidé pour les Beaux-Arts, a fixé ses délassemens sur la Poésie & la Littérature. Il sera toujours honorable pour les Lettres, que des hommes, occupés par état à des Emplois qui exigent une attention sérieuse, trouvent encore le moyen de consacrer aux Muses la plus grande partie du temps dont ils peuvent disposer.

L'Art de peindre, est un Ouvrage qui assûre à son Auteur une place parmi les Poëtes utiles. Ceux dont le goût est un peu sévere, n'y trouvent pas, à la vérité, une versification assez châtiée. Quand bien même on conviendroit avec eux que cette versification n'est pas tout-à-fait aussi gracieuse, aussi exacte, aussi noble qu'elle pourroit être, il faudroit toujours rendre justice à l'enchaînement ingénieux qui lie toutes les parties du Poëme. M. *Watelet* est, tout à la fois, Peintre & Poëte; ses préceptes sont aussi solides, que ses descriptions sont justes & naturelles. Si l'on fait attention aux difficultés du sujet qu'il a entrepris de traiter dans une Langue telle que la nôtre, & combien la Poésie Françoise se prête peu aux expressions techniques d'un Art dont la

plupart des regles sont fondées sur l'Optique & l'Anatomie, on lui saura gré d'avoir surmonté de tels obstacles, & on passera sans peine sur le défaut d'intérêt & d'elégance, qu'on lui reproche, en lui tenant compte des vraies beautés qu'il a le plus souvent répandues sur une matiere ingrate par elle-même.

M. *Watelet* s'occupe actuellement d'une Traduction en Vers de la Jérusalem délivrée du *Tasse*. Ce Poëme lui fournira, sans doute, un champ bien plus avantageux & bien plus vaste, pour déployer les richesses de son imagination & la vigueur de ses talens. On peut se le promettre, d'après quelques Chants de cette Traduction, lus avec beaucoup d'applaudissemens, dans différentes Séances de l'Académie.

On peut dire encore, à la gloire de son goût & de ses connoissances, que le Public cesseroit de se plaindre des négligences & des bévues tant reprochées aux Editeurs & aux Coopérateurs du Dictionnaire Encyclopédique, si tous les Articles y eussent été traités, chacun dans leur espece, par des Ecrivains aussi instruits, aussi méthodiques, aussi précis, que lui. Les Articles qui ont pour objet la Peinture, le Dessein & la Gravure, sont de M. *Watelet*, & n'en font que mieux sentir les défauts des autres Auteurs qui ont

concouru à cet Ouvrage, ſans avoir le talent, ou ſans vouloir ſe donner la peine d'y fournir une tâche digne de l'enthouſiaſme avec lequel on l'avoit annoncé.

WILLEMAIN D'ABANCOURT. *Voyez* ABANCOURT.



Y

YON, [N.] Avocat au Parlement de Paris, sa patrie, né en 17..

Il a cultivé les Lettres, de maniere à prouver que les succès n'accompagnent pas toujours le mérite. Ses Comédies renferment d'excellentes choses, ainsi que toutes ses autres productions, qui n'en ont pas été plus accueillies pour cela. M. *Yon* écrit en Prose avec facilité, avec noblesse, & quelquefois avec chaleur. Il est étonnant que ses Ouvrages ne soient pas plus répandus. La raison de cette indifférence peut être attribuée au goût dominant du Siecle. On chercheroit en vain chez lui ce ton prétendu philosophique, qui n'est que hardi. On y trouve, en revanche, beaucoup de courage & de fermeté à s'élever contre la Philosophie, toutes les fois que l'occasion s'en présente. Les Philosophes & les Incrédules sont, selon lui, » une Secte que l'ignorance » admire, que le libertinage protége, que l'am- » bition de l'esprit-fort prône, avec laquelle il » faut tâcher de n'avoir rien à démêler, parce » que c'est une Secte, & qu'elle en a l'empor- » tement & l'esprit de vengeance. « S'exprimer ainsi, n'est-ce pas faire expirer les suffrages dans

tous les Bureaux d'esprit où les Chefs du Philosophisme dominent? Ou plutôt, n'est-ce pas ouvrir cent bouches au persiflage ou à la calomnie?

YVON, [*N.*] Abbé, Historiographe de Monseigneur le Comte d'Artois, né en 17..

Les Articles *Dieu*, *Ame*, *Athée*, insérés par lui dans les premiers volumes du *Dictionnaire Encyclopédique*, auxquels il a coopéré, exciterent, avec raison, les murmures des Théologiens & de tous les Hommes sensés. Pour peu qu'on lise ces Articles avec réflexion, il est évident qu'ils tendent à favoriser le matérialisme, & qu'ils combattent l'existence de Dieu. L'Auteur, par une ruse assez commune aux Philosophes, s'est plu à rassembler les objections les plus fortes, & à accumuler une infinité de sophismes contre l'immortalité de l'ame & en faveur de l'athéisme. Il les expose avec une complaisance marquée; & après les avoir présentés dans un jour aussi faux que séduisant, il se contente de les condamner froidement, & en très-peu de mots. Cette maniere de procéder est si peu conforme à la droiture & à la décence, que les Esprits les plus bornés ont démêlé sans peine l'intention coupable de l'Auteur. Vainement M. *d'Alembert* a-t-il voulu profiter de cette inculpation, pour justifier la Compilation Encyclopédique, & prouver la

mauvaiſe foi de ceux qui lui ont reproché, ſi juſtement, tant de fautes, tant d'erreurs & tant d'impiétés : les raiſons de ce Géometre ſont auſſi mal-adroitement employées, que peu conformes à la bonne logique. » On prétend, dit-il *, que » les Articles *Ame* & *Dieu* ſont des Traités » de Matérialiſme & d'Athéiſme, quoique ces » Articles ſoient tirés en entier des Ouvrages de » Meſſieurs *Clarke* & *Jacquelot*, les meilleurs » que nous ayons contre les Matérialiſtes & les » Athées «.

Que prouve cette façon de raiſonner, abſolument dépourvue de juſteſſe & de vérité ? Quand il ſeroit vrai que les Articles qu'il défend auroient été tirés en entier de *Clarke* & *Jacquelot*, s'enſuivroit-il qu'ils ne favoriſent pas le Matérialiſme, qui y eſt ſi poſitivement énoncé ? N'eſt-il pas poſſible d'extraire les objections combattues par ces Auteurs, & de laiſſer à l'écart les argumens qu'ils y ont oppoſés ? Or, c'eſt préciſément ce qu'a fait en partie M. l'Abbé *Yvon*.

Il eſt faux, en ſecond lieu, que ces Articles ſoient extraits en entier des Ouvrages du Docteur Anglois & du Miniſtre Proteſtant. On a pu y fondre quelques-unes de leurs idées, mais le tout ne leur appartient pas. L'expoſition du ſyſtême de

---

* Préface des *Mêlanges de Littér. d'Hiſt.* &c.

Spinosa, par exemple, ne se trouve point dans leurs Ecrits. C'est une addition de l'Auteur des Articles, copiée presque mot à mot d'un petit Recueil de Pieces prétendues philosophiques, où l'on attaque avec déraison & sans pudeur, les vérités les plus saintes & les plus respectables.

Troisiémement, il est absurde de donner la préférence sur tous les Ouvrages Théologiques & Métaphysiques à ceux de *Clarke* & de *Jacquelot*. M. de *Fénélon* est infiniment supérieur au Ministre Protestant, dans son Traité sur l'existence de Dieu, sans parler de plusieurs autres Ecrivains qui lui sont préférables & préférés.

M. l'Abbé *Yvon*, de meilleure foi que son Apologiste, en cessant d'être Philosophe, a senti la foiblesse de ce raisonnement. Il a pris le sage parti de rétracter ses erreurs, & d'employer sa plume à la défense de la Religion, qu'il avoit paru combattre pendant qu'il étoit Encyclopédiste.

Il faut néamoins convenir, par esprit d'impartialité, qu'il n'a pas été plus heureux dans la défense que dans l'attaque. Ses Lettres contre *J. J. Rousseau*, sont si foibles, qu'elles n'ont pas trouvé de Lecteurs, & ce qui a déjà paru de son Ouvrage intitulé *l'Accord de la Philosophie avec la Religion*, nous semble plus propre à augmenter qu'à diminuer le nombre des Incrédules. L'Auteur, qui s'y propose de combattre

cette classe d'Ecrivains, qui, ayant secoué le joug de la Religion, se croient Philosophes pour avoir déclamé contr'elle, y fait continuellement l'éloge de ces mêmes Philosophes; il y vante leurs lumieres, leurs connoissances physiques & morales, leurs talens & leurs découvertes: il y expose avec prolixité, leurs principes, leurs dogmes, leurs systêmes les plus dangereux, & ne les réfute jamais d'une maniere satisfaisante; c'est toujours avec une timidité, avec une nonchalance qui dépite & indigne les Lecteurs les moins zélés pour la cause dont il a entrepris la défense. On diroit que c'est un Ouvrage de commande, & que, forcé d'écrire contre les Apôtres de l'Incrédulité, l'Auteur s'est fait un systême de les ménager, de les caresser même en les combattant.

Nous sommes très-éloignés de vouloir lui supposer de pareilles vues; mais nous ne pouvons dissimuler que ce n'est pas en cherchant à prouver l'accord de la Philosophie avec la Religion, par soixante & treize *Discours historiques & critiques*, sur la Révélation, le Polythéisme, la Loi Mosaïque, les divers systêmes des anciens Philosophes, & sur d'autres sujets semblables, traités avant lui, que M. l'Abbé *Yvon* pourra se flatter d'arrêter les progrès de la Philosophie moderne, & de ramener aux

principes religieux les esprits qui s'en sont écartés. A un mal aussi contagieux & aussi funeste, il faut des remedes plus directs, & plus efficaces. Les Ecrits philosophiques se sont si fort multipliés de nos jours, la Philosophie ou l'Incrédulité, est tellement devenue à la mode parmi nous, que la seule maniere aujourd'hui d'écrire avec fruit pour la Religion, est de chercher à diminuer, à détruire, s'il est possible, l'autorité que les prétendus Philosophes ont acquise sur l'opinion publique. Le plus sûr moyen d'y parvenir, est de dévoiler leur charlatanisme, & les ressorts qu'ils ont mis en œuvre, pour séduire les esprits ; de faire connoître leurs usurpations, leurs injustices, leur mauvaise foi, l'absurdité de leurs principes, les dangers de leur doctrine, & la fausseté de leurs raisonnemens ; de prouver, en un mot, à la multitude qui les admire, qu'ils ont corrompu le goût, perverti les genres, dénaturé les sentimens, dégradé les ames, & rendu les hommes plus malheureux.

C'est de quoi nous nous occupons nous-mêmes, dans un Ouvrage qui seroit déjà fait, si notre fortune nous eût permis de suivre les mouvemens du zele qui nous anime. En attendant que nous nous procurions les secours qui nous manquent pour l'achever, nous croyons ne pouvoir mieux terminer celui-ci, que par

quelques réflexions contre les Détracteurs de la Religion, qui osent lui attribuer la plus grande partie des maux qui affligent le genre humain. Ces réflexions ne sauroient être déplacées dans un Ouvrage, dont le but principal de l'Auteur, en le publiant, a été de ramener aux vrais principes de la morale & du goût, les esprits que les déclamations de la Philosophie ont égarés. D'ailleurs, M. l'Abbé *Yvon* & les autres Apologistes de la Religion, ne l'ont vengée de ces imputations, que d'une maniere foible & succincte. Ils ne pouvoient cependant ignorer que c'est-là le plus grand sujet de triomphe pour les Philosophes, le fondement sur lequel ils appuient leurs déclamations contre le Christianisme, le prétexte dont ils se servent pour décrier ses dogmes & condamner sa morale. C'étoit donc sur ce point qu'ils auroient dû sur-tout insister. Il leur eût été facile de prouver que dans tous les Siecles & chez tous les Peuples, la Religion a été le premier lien de la société, qu'elle a présidé à la formation de tous les Etats, qu'elle seule peut les soutenir, que tous les Législateurs l'ont employée comme un supplément à l'imperfection des Loix civiles, qui ne peuvent arrêter ni punir les crimes secrets. Sans parler de l'Egypte, qui donna ses Dieux, avec les Arts, aux autres Nations, on sait que les

Grecs & les Romains avoient, dans le temps même qu'ils furent le plus tolérans, un Magiſtrat pour veiller à la conſervation de la Religion. Ces Peuples ſentoient donc la néceſſité d'un culte ! Comment peut-on, après cela, méconnoître les avantages de la Religion Chrétienne, dont perſonne ne conteſte la ſupériorité ſur le Paganiſme ? Il ſuffit de la conſidérer en elle-même, abſtraction faite de ſa vérité, pour demeurer convaincu, que, loin d'être la ſource des maux qu'on lui impute, elle en eſt le remede, & le plus ſûr préſervatif ; c'eſt ce qu'il eſt facile de démontrer.

Quel eſt en effet le but de cette Religion ? D'éclairer l'homme ſur ſa dignité ; de lui faire aimer ſes devoirs les plus pénibles ; de réprimer les égaremens d'une raiſon indocile ; d'enchaîner les mouvemens des cœurs corrompus, ou près de ſe corrompre ; de faire, en un mot, de tous les hommes une ſociété d'amis ou de freres, une ſeule & même famille.

Quels ſont ſes moyens ? La douceur, la perſuaſion, les bons exemples, le panégyrique & l'apothéoſe de ceux qui ſe ſont ſignalés par la pratique de ſes préceptes.

Quel eſt ſon terme ? Le repos, & la ſatisfaction de l'honnête homme dans la vie préſente, ſa gloire & ſa béatitude dans l'éternité.

Or, la Philoſophie, nous ne parlons pas de celle d'aujourd'hui ; nous diſons la Philoſophie la plus pure, a-t-elle jamais élevé ſes vues, dirigé ſes dogmes, exercé ſes lumieres ſur des objets auſſi ſublimes ? Les a-t-elle même jamais connus ni ſoupçonnés ? Qu'on ſe rappelle quelles étoient les vertus Païennes : qu'on peſe celles des plus grands Philoſophes, & l'on conviendra que, malgré la continuelle application de quelques-uns à connoître le bien & à le pratiquer, ces vertus n'étoient que des vices déguiſés, ou, tout au plus, des paſſions modifiées par un intérêt perſonnel aſſujetti à la décence, ou ennoblies par l'amour de la gloire & de la célébrité.

Combien le Chriſtianiſme n'éleve-t-il pas l'Homme au deſſus de ces vertus calculées, & à quel degré de grandeur & de perfection ſon ame ne ſe porte-t-elle pas, lorſqu'elle ſe pénetre de ſon eſprit, & qu'elle le ſuit ! L'intérêt particulier, quel qu'il ſoit, eſt proſcrit par ſa morale, &, avec lui, non-ſeulement les actions qui ont quelque vice pour principe, mais toutes celles qui n'ont pas la vertu pour objet. Or, l'Homme étant ainſi enlevé à lui-même, quel mal a-t-il pu jamais réſulter de ſa croyance à la Religion & de ſa ſoumiſſion à ſon autorité ? Car les travers de la ſuperſtition & du fanatiſme

ne doivent pas être imputés à la Religion, puisqu'ils ne sont que l'ignorance ou l'abus de ses préceptes.

Pour justifier leurs déclamations anti-Chrétiennes, l'Auteur du *Système de la Nature*, & celui du livre *de l'Homme & de ses Facultés*, prétendent, d'un côté, que le joug de la foi contredit & humilie la raison, &, de l'autre, que sa morale flétrit & endurcit le cœur : ils rejettent la Doctrine comme incroyable, & les préceptes comme impossibles.

D'abord, en quoi font-ils consister cette raison, qu'ils regardent comme avilie par la soumission de ses lumieres ? Qu'est-ce que cette raison, dont il se montrent si jaloux ? Seroit-ce cette inquiétude de pensées, qui marche au hasard, ne respecte aucun frein, voltige sur tous les objets, s'épuise en questions, en conjectures, en raisonnemens sur tout ce qui s'offre à sa curiosité ? Seroit-ce cette indocilité d'esprit, qui n'admet que ses propres conceptions, abonde dans son propre sens, & rejette tout ce qui s'oppose à sa turbulente sagacité ? Seroit-ce enfin cette supériorité d'intelligence, qui ne veut rien voir au dessus d'elle, qui soumet tout à ses recherches, qui dégrade ce qu'elle ne peut concevoir, & qui finit par ne rien admettre, parce que tout devient problé-

matique à son tribunal ? C'est bien là la raison dont se piquent nos Philosophes ; mais ce n'est certainement pas, & ce ne fut jamais, la véritable raison. Ces indécisions, ces inquiétudes, ces caprices, cet orgueil, étoient en effet le partage de la raison humaine, avant que le flambeau de la foi vînt diriger ses lumieres, lui montrer les bornes qu'elle devoit respecter, & lui circonscrire l'espace abandonné à son empire. Telle étoit la raison des anciens Philosophes, de ces Sages qui ont dominé quelque temps les esprits : & que nous a-t-elle appris ? Que leur avoit-elle appris à eux-mêmes ? Ils se sont épuisés en recherches, en méditations, & l'aveu de leur ignorance a été le résultat des travaux des plus habiles d'entr'eux. Des découvertes étrangeres au bonheur de l'Homme ; des systêmes opposés les uns aux autres, dont aucun n'explique l'origine des choses ; une morale incertaine & d'ostentation, des sentimens vagues, des notions stériles, des méprises, des erreurs ; voilà à quoi se réduit leur Philosophie sagement analysée. Ce qu'on trouve de mieux dans leurs Ouvrages, n'est qu'une esquisse grossiere, que le crépuscule du jour vivifiant, que la Religion Chrétienne devoit répandre sur l'esprit humain. *Platon*, le *divin Platon*, n'a été distingué par ce surnom des autres Philosophes, parce que

qu'il avoit vu de loin, comme à travers un nuage, quelques-unes de ces vérités, que l'Evangile devoit nous développer d'une façon si lumineuse. *Socrate* n'a été regardé comme le plus sage des Hommes, que parce qu'il avoit su se dégager des erreurs Philosophiques & populaires de son temps, pour s'élever à la connoissance de l'Etre suprême.

Nous ne craignons pas de le dire, nous le disons sans craindre d'être démentis par cette raison, qui entend ses véritables intérêts, le joug de la Foi étoit nécessaire à la raison humaine. Que peut-elle, quand elle est abandonnée à elle-même ? Toujours active, toujours changeante, toujours prête à s'élancer au delà de sa sphere, d'ailleurs soumise aux inégalités de la nature, aux illusions des passions, s'épuisant & se détruisant pour ainsi dire elle-même par le desir de connoître & d'approfondir, il falloit opposer à ses agitations, à ses inquiétudes, à ses méprises, une digue qui la réprimât & la contînt dans une assiette qui prevînt ses écarts. La Religion a su poser sagement ses limites. En l'assujettissant, elle l'éleve; en la contenant, elle la fortifie; en la guidant, elle l'éclaire. La raison Philosophique a beau murmurer & se plaindre, la raison Religieuse rend hommage à cette sage contrainte; elle avoue qu'il n'y avoit

qu'un Etre suprême qui pût connoître & le terme où son aveuglement commence, & le but qui doit diriger & affermir ses opérations ; elle le remercie des grandes vérités qu'il lui a apprises, comme s'il eût voulu la dédommager du joug qu'il lui a imposé.

Seroit-ce donc dans le pouvoir de tout penser, de tout contredire, de tout rejeter, que consisteroit l'usage & la gloire de la raison ? Est-ce dans le pouvoir de se nuire à soi-même & de se donner la mort, qu'on doit placer la liberté de l'Homme ? L'Insensé, que des liens salutaires retiennent, est-il en droit de se plaindre de ne pouvoir donner un libre essor à sa folie ? La raison de l'homme le plus sage, n'est-elle pas continuellement exposée à s'égarer ? Il ne faut qu'une passion, qu'une coupe de vin pour l'intercepter ; *la vue d'un chat, d'un rat, l'écrasement d'un charbon suffit pour l'emporter hors des gonds*, comme l'a dit *Pascal*.

La sagesse consiste dans un juste équilibre. Cet équilibre est le soutien de l'ordre, dans le moral, comme dans le physique : or la Religion l'établit ce sage équilibre, & la raison qui le méconnoît & voudroit le rompre, n'est plus une raison, c'est une phrénésie.

Bayle, que nos Philosophes regardent comme *l'honneur de la raison humaine*, *Bayle*, dont les Ouvrages

Ouvrages ont alimenté les froids raiſonnemens de nos Diſcoureurs irréligieux, *Bayle*, cét exemple ſi frappant de l'inconſéquence humaine, par les contradictions où il ſe précipite ſans ceſſe, comment appeloit-il cette raiſon qu'on croit humiliée par ſa ſoumiſſion à la foi religieuſe? Il l'appeloit *un principe de deſtruction & non d'édification qui ne ſert qu'à douter.* Eſt-ce donc pour douter, que l'homme a reçu des lumieres? Tel eſt cependant le terme où vont aboutir toutes les méditations philoſophiques. Raiſonner beaucoup, chercher éternellement la vérité, & terminer ſes recherches par avouer qu'elle eſt cachée au fond d'un puits, voilà ce qui réſulte de cette prétendue ſupériorité de raiſon qui ne veut s'en rapporter en toutes choſes qu'à elle ſeule.

N'eſt-il pas plus ſage, plus digne de ſa deſtination, d'apprendre de la Divinité même ce qu'elle doit croire, ce qu'elle doit reſpecter, que de ſe repaître de chimeres, & de voguer dans le doute? Et peut-on appeler un frein aviliſſant ce qui devient le préſervatif de ſes chutes & le principe de ſa ſolide élévation?

Il n'y a rien de ſi conforme à la raiſon, que l'aveu de ſon impuiſſance dans les choſes qui la ſurpaſſent; ſon impuiſſance entraîne la néceſſité de ſa ſoumiſſion; s'il faut qu'elle ſe ſoumette & s'humilie, n'eſt-il pas plus glorieux pour elle

de plier & de se taire sous l'autorité d'un Dieu, que sous celle des Hommes ?

Dans l'ordre de la nature, les connoissances sont imparfaites, les vérités incertaines, les erreurs fréquentes, les expériences trompeuses, les raisonnemens abusifs, tout est équivoque, rien n'est assûré : cependant, les systêmes de *Thalès*, de *Pythagore*, d'*Epicure*, de *Ptolomée*, *de Descartes*, ont eu leurs partisans, & ceux de *Copernic*, de *Newton*, de *Leibnitz*, de *Néedhan*, de *Buffon*, ont aujourd'hui les leurs. C'est sur la foi de ceux qu'on suppose plus instruits, plus éclairés, qu'on se forme les différentes idées des choses ; celui qui croit savoir moins qu'un autre, quelque pénétrant qu'il soit d'ailleurs, s'en rapporte volontiers à des lumieres qu'il juge supérieures ; & c'est sur cette adhésion aux idées d'autrui, que se sont établies les différentes persuasions qui ont donné cours à tous les systêmes adoptés depuis le commencement du monde.

La raison commune s'est donc soumise dans tous les temps à une raison qu'elle reconnoissoit supérieure & préférable à elle-même, &, en matiere de Religion, l'homme si souvent trompé par ses semblables, baloté depuis si long-temps par tant de systêmes plus absurdes les uns que les autres, refuseroit de s'attacher à une regle invariable, de s'en rapporter à son

Dieu ! Le plus raiſonnable des hommes peut-il ſe croire plus humilié de plier ſous l'autorité Divine, que de ramper ſous les idées de ſes pareils, ſouvent prévenus, mais toujours foibles & faillibles ? Puiſque les Philoſophes les plus habiles ſont convenus de l'imperfection de notre raiſon, ne vaut-il pas mieux en faire l'aveu aux pieds du Sanctuaire de la lumiere Eternelle, que de goûter une liberté coupable, en s'égarant avec des eſprits vains & orgueilleux qui n'enſeignent que des erreurs ?

Rien n'eſt donc ſi fauſſement ſuppoſé, que cette humiliation prétendue de la raiſon devant les Oracles de la Foi. Ce qui prouve combien cette Foi eſt néceſſaire, c'eſt le beſoin que nous avons d'être fixés ; car notre eſprit n'eſt pas deſtiné à ſe nourrir de doutes & d'incertitude ; c'eſt le beſoin d'une morale fixe & invariable, d'une morale qui agiſſe ſur l'eſprit & ſur le cœur. Ce qui prouve combien cette Foi eſt ſupérieure aux idées de l'Homme, c'eſt le déſintéreſſement qu'elle exige de lui dans toutes ſes actions, & la ſublimité du but qu'elle lui propoſe. Si cette Foi étoit de l'invention de l'Homme, l'Homme n'auroit-il pas gardé pour lui-même un hommage qu'il eſt obligé de faire remonter juſqu'au Dieu dont il eſt la créature ? Ne ſe ſeroit-il pas au moins réſervé le mérite de ſes travaux & celui de ſes vertus ? Les

premiers Apôtres de cette Foi si salutaire, n'exigeoient pas la croyance des peuples pour leurs propres discours : la Doctrine qu'ils prêchoient n'étoit pas d'eux; ils le déclaroient avec candeur; ils reconnoissoient hautement qu'ils n'étoient que les organes de l'Esprit divin qui les animoit. Quels Philosophes n'auroient pas tiré vanité des grandes vérités qu'ils enseignoient! D'après leurs prédications, l'univers reconnoît un seul Maître: le monde n'est plus qu'une figure qui passe; ses biens qu'une vapeur qui se dissipe; la vie qu'un passage à un autre plus durable, & dont l'usage de la premiere fixera le sort : l'Homme, cet être auparavant si foible, triomphe de ce que le monde a de plus flatteur & de plus redoutable : les combats qu'il est contraint de livrer à ses passions, sont la source de son repos & de celui de ses semblables : le mariage est rappelé à son institution primitive : les loix qui n'arrêtoient que la main, agissent sur le cœur : la bienfaisance devient un devoir général, même à l'égard des ennemis : le disciple d'*Epicure* embrasse cette morale mortifiante & austere : on ne reconnoît plus l'Homme dans l'Homme, comme l'a dit *Bossuet*; mais dans cette étonnante révolution, on reconnoît le doigt de Dieu.

En matiere de Religion & de culte, la Divinité seule peut apprendre aux Hommes ce qu'elle en

exige & ce qui leur convient. Si dans le physique, on ne peut assigner de point fixe & absolu pour bien voir les objets, comment les Philosophes pourroient-ils en assigner un pour les objets qui sont du ressort de la morale ? Qui ignore que les yeux de l'esprit sont encore plus variables & plus variés que ceux du corps ? Qui nous assûrera qu'ils ont saisi la vérité, dans une matiere si importante, lorsque la vérité leur échappe dans mille rencontres plus à leur portée ? Il y a donc plus de bassesse & d'humiliation à se soumettre aux idées altieres & désordonnées de ces maîtres fastueux, de ces tyranniques Dominateurs des esprits, qu'à écouter les leçons d'une sagesse supérieure qui fait taire l'Homme devant l'Homme ? Ce n'est qu'à l'école d'un Dieu qu'un Homme sage peut apprendre l'usage de sa raison ; c'est de Dieu seul qu'il peut recevoir le frein qui doit régler ses pensées & ses actions.

Est-il plus vrai que la Morale du Christianisme flétrisse & endurcisse le cœur ? Que ses préceptes soient incompatibles avec les devoirs de Citoyen ? Un Sauvage qui n'auroit lu que les Ouvrages de nos Philosophes, qui apprendroit par eux la licence qu'ils permettent, les vices qu'ils préconisent, les devoirs qu'ils proscrivent, les sentimens qu'ils dégradent, l'indépendance qu'ils affichent, & qui prendroit ces Ouvrages pour nos Livres

religieux, pourroit avec raison avoir une fort mauvaise idée de la Morale Chrétienne. Mais qu'un esprit impartial & non prévenu parcoure tous les préceptes de notre Religion, il n'y trouvera au contraire que ce qui peut adoucir l'ame, la fortifier contre les miseres, l'ennoblir & la diriger vers le bien. Tels sont les effets que la Loi Chrétienne a produits chez les Peuples les plus barbares, lorsqu'on leur a annoncé les regles de perfection qu'elle enseigne. L'onction de son langage a d'abord commencé par amollir les cœurs féroces, & ces êtres auparavant dépourvus d'humanité, ont d'abord commencé par devenir Hommes avant d'être Chrétiens. Qu'on lise les relations de tous nos Voyageurs : on apprendra par elles, que tous les Peuples policés, ceux où la Religion Chrétienne a pénétré, sont les plus humains & les plus sûrs dans le commerce de la société. Sans parler de la barbarie où étoit plongée toute l'Europe, avant qu'elle eût abjuré les faux Dieux & la superstition, il suffit de fixer ses regards sur le tableau actuel de la société, pour sentir les avantages que la Religion lui procure.

Où regne le plus l'honnêteté, la douceur, la condescendance, la générosité, le désintéressement ? Est-ce parmi ces Hommes licencieux qui n'écoutent que leurs goûts, leurs caprices, leurs passions, leurs penchans, & qui taxent d'imbécillité

les Hommes qui leur sacrifient les leurs ? Est-ce parmi ces caracteres philosophiques, parmi ces ames enivrées d'elles-mêmes, concentrées dans leurs propres intérêts & prêtes à tout sacrifier aux mouvemens impérieux qui les dominent ? Non : les ames religieuses sont seules capables d'offrir le tableau de ces vertus réunies. L'expérience journaliere prouve cette vérité. L'Homme abandonné à la Nature, à la Philosophie, à lui-même, est nécessairement égoïste, endurci, & devient bientôt inutile & même à charge à la société, par l'abus qu'il fait de ses facultés : l'Homme religieux au contraire s'occupe de tous les besoins de ses semblables, & multiplie ses sacrifices & ses privations pour les soulager. L'Homme Philosophe, s'il est conséquent, se fait le centre de tout, ne s'occupe des autres que par rapport à lui ; dans ce qu'il bâtit, au physique comme au moral, sa propre commodité est le premier & souvent même l'unique objet de ses soins : l'Homme religieux étend les siens sur tous les membres de la société ; son zele se porte jusques sur les générations suivantes : de-là ces Monumens de charité qui pourvoient à toutes les especes de miseres humaines. Ce n'est pas un sentiment passager qui produit la bienfaisance du Chrétien, ce n'est pas la vue seule de l'objet qui excite sa compassion, c'est la prévoyance, c'est le desir du bonheur

général, c'eſt un amour profond de l'humanité entiere.

On ne fera point ici l'énumération de tous les bienfaits que la ſenſibilité religieuſe a répandus dans la ſociété : on ſe bornera à défier les Zélateurs de la Nature de montrer un ſeul genre de miſere auquel la Religion n'ait pas tâché de remédier. Nous ne prétendons pas dire qu'elle ſoulage tous les maux : le tableau de la vie ne nous en préſente que trop qui ne ſont pas ſoulagés ; mais nous ſoutenons que l'eſprit de la Religion les adoucit, & que ſi cet eſprit étoit ſuivi, ils diſparoîtroient tous de la ſurface de la terre. C'eſt ce qui a fait dire à *Monteſquieu*, que *la Religion Chrétienne force les hommes à être heureux, même dès cette vie.*

Oſer avancer que ſa Morale flétrit & endurcit le cœur, n'eſt-ce pas le comble de l'effronterie & de la contradiction ? Où a-t-on donc puiſé l'idée des vertus, la regle des ſentimens, le principe des devoirs, le noble & utile uſage de toutes nos facultés ? Où les Calomniateurs de la Religion ont-ils puiſé eux-mêmes les maximes & les ſages leçons qu'ils ont quelquefois ſemées dans leurs Ouvrages, comme pour ſervir de paſſe-port à leurs impiétés ? N'eſt-ce pas à la Morale chrétienne qu'ils en ſont redevables ? Elevés dans le ſein de la Religion, il ne leur a pas été difficile de s'en

approprier les préceptes. Ce qu'ils enſeignent d'utile, la Religion nous l'avoit appris avant eux & d'une maniere plus modeſte & plus ſimple.

Qu'on ſuppoſe une Société vraiment religieuſe : quel genre de vices pourroient ſubſiſter dans ſon ſein ? Quelles obligations n'y ſeroient pas remplies ? Quel principe de diſcorde ou de diviſion pourroit en troubler la paix ? Vainement la politique s'efforceroit-elle de ſuppléer à ſes maximes & à l'aſcendant de ſes inſpirations : la politique humaine eſt chancelante & ſujette à l'erreur ; il lui faut un ſoutien pour la diriger conſtamment vers la juſtice & la vertu ; & la Religion ſeule peut le lui fournir. Il eſt aiſé de tromper l'autorité & la force, parce qu'elles ſont ſans pouvoir ſur l'eſprit & ſur le cœur : il faut un reſſort qui agiſſe ſur l'ame, car c'eſt dans l'ame où réſide le principe de tous les déſordres extérieurs ; or la Religion ſeule peut procurer ce reſſort & ſon efficacité. Son principal objet eſt d'apprendre aux Hommes de tout rang & de tout âge que le bonheur ne ſauroit conſiſter que dans la pratique de leurs devoirs. Un Gouvernement éclairé aura bien le même but ; mais il ne maintiendra l'ordre, & la ſubordination de chaque individu, qu'autant que la Religion lui prêtera ſon ſecours ; car il faut néceſſairement l'action d'une Puiſſance qui influe ſur les cœurs, qui les adouciſſe, les réprime, les compoſe &

en écarte les passions tumultueuses dont l'impétuosité bouleverse les plus solides établissemens. Rois, jaloux de la durée de votre Empire & du bonheur de vos Sujets, n'oubliez jamais que les dogmes du seul *Epicure*, après avoir corrompu & renversé tous les Etats de la Grece, causerent la ruine de la République Romaine qui avoit résisté aux armes victorieuses des Gaulois; n'oubliez jamais que les Gouvernemens les plus sages ont toujours protégé & défendu la Religion, & que de toutes les Religions, la Chrétienne est celle dont les principes & la morale sont les plus propres à soutenir, entre vous & vos peuples, cet amour réciproque qui fait le bonheur de tous. » Nous sommes de tous vos Sujets, disoit à » l'Empereur *Antonin* un Apologiste du Christianisme, ceux qui vous aidons le plus à maintenir la tranquillité publique, en enseignant » aux Hommes que nul d'entre eux, soit méchant, » soit vertueux, ne peut se dérober aux regards » de Dieu, & que tous iront recevoir, après leur » mort, la récompense ou la punition de leurs » œuvres les plus secretes. Si cette vérité étoit » profondément gravée dans l'esprit de tous les » Hommes, aucun ne préféreroit le vice à la » vertu, durant cette courte vie, dans la crainte » d'être éternellement puni dans l'autre; mais le » desir de se procurer les biens que Dieu promet,

» & d'éviter les châtimens dont il menace, les
» porteroit tous à réprimer leurs passions déré-
» glées, & à enrichir leur ame de toutes les
» vertus. Vos loix & les peines attachées à leur
» transgression, sont de foibles digues pour arrêter
» les méchans; l'espoir de soustraire leurs crimes
» à la connoissance des Magistrats, les enhardit
» à les commettre. Mais s'ils avoient appris, &
» s'ils étoient fermement persuadés qu'ils ont le
» Souverain Juge pour témoin de leurs actions
» & de leurs pensées les plus secretes, ne doutez
» pas que la plupart ne fussent retenus, par la
» crainte des supplices destinés à la méchanceté «*.

Quels fruits d'utilité la Religion ne produit-elle pas en effet? Par elle les Souverains sont assûrés de la soumission sincere de leurs Sujets, & les Sujets de la justice & de l'amour de leurs Souverains. Par elle seule, le Maître peut s'assûrer de la fidélité de ses Serviteurs; le mari, de celle de sa femme; le pere, du respect de ses enfans; le Commerçant, de la probité de ses Commis; le Client, de l'intégrité de son Juge; & tous les subordonnés, de la justice de leurs supérieurs. Par elle, les desirs coupables sont étouffés, & les sentimens sont réglés sur l'utilité publique & particuliere. Elle est le plus efficace contrepoids de l'amour-propre,

* *S. Justin. Apolog. 1. ad Anton. Pium. n. 12.*

de cet amour de nous mêmes si avide, si altier, si exigeant, si inhumain, & quelquefois si rampant, si aveugle & si abject. Elle seule peut porter l'Homme à détacher de lui-même ce qu'il juge nécessaire * à son semblable, à lui restituer le bien ou l'honneur qu'il lui a ravi. Que de familles injustement flétries par l'ignorance ou la scélératesse, doivent leur réhabilitation au repentir que la Religion a fait naître dans l'ame des vrais Coupables ! Les Loix civiles ont le pouvoir d'arrêter les injustices, ou du moins de remédier à celles qui sont sensibles & connues : la Religion fait non-seulement des Hommes justes ; elle veut encore que la justice, la modération, la bienfaisance, soient aussi réelles qu'apparentes ; elle exige que les vertus ne se bornent pas à paroître, mais qu'elles aient leur racine dans le cœur, qu'elles existent dans toute leur perfection. Dans ce dessein, elle n'approuve, elle ne loue, elle ne récompense que ce qui est aussi pur dans sa source, que dans

* Les Philosophes, pour prouver que la Religion Chrétienne fait le malheur de l'Homme, alleguent les sacrifices continuels qu'elle exige de nous. Mais ces sacrifices ne portent-ils pas avec eux leur dédommagement & leur récompense ? On sacrifie un bien présent, il est vrai ; mais c'est par l'espoir d'un meilleur, & cet espoir est un bien réel, même lorsque l'objet en est imaginaire. De plus, compte-t-on pour rien la satisfaction que donne la vertu à ceux qui ont eu le courage de la pratiquer ?

ſes effets. En un mot, elle oblige l'Homme à ſe regarder, comme ennemi de lui-même, au moment qu'il ſe montre le plus l'ami des autres Hommes, ſi ſes motifs ne ſont pas auſſi nobles que ſes actions.

Et l'on oſe dire que cette Religion renferme une Morale nuiſible & incompatible avec les devoirs de Citoyen ! Il faut bien compter ſur l'indulgence ou la crédulité publique, pour haſarder de pareilles imputations.

Si l'ont veut ſe convaincre davantage de l'audace ou de la ſtupidité des Détracteurs de la Religion, qu'on compare les mœurs & les temps. Les Philoſophes ont eu grand ſoin de relever avec éclat quelques traits de ſuperſtition, de condamner avec amertume certains excès de zele que la Religion condamnoit elle-même, de peſer avec complaiſance ſur pluſieurs crimes commis en ſon nom, quoique proſcrits & anathématiſés par ſa morale. Ils ont oſé même lui imputer avec aſſûrance des déſordres dont elle n'a été que le prétexte, & ont pouſſé la mauvaiſe foi juſqu'à mettre ſur ſon compte toutes les horreurs commiſes par le Fanatiſme. Malgré cela, comparons les ſiecles religieux avec les ſiecles philoſophiques, ou plutôt, ſans remonter ici juſqu'aux principes de la décadence de tous les Empires connus, qui n'ont en effet commencé à déchoir de leur

grandeur, que lorsque la Philosophie a commencé à égarer les esprits, à énerver les ames, à substituer l'égoïsme à l'esprit patriotique, à rompre enfin les liens les plus solides de la Société; jetons un coup d'œil rapide sur les funestes effets qu'elle a produits de nos jours.

Nous sommes bien éloignés de vouloir avilir nos Contemporains; mais quelle comparaison entre ces temps de grandeur & d'élévation, de franchise & de bonne foi, où la soumission Religieuse contenoit les esprits, fixoit les sentimens, régloit les mœurs, & ce temps de vertige où tout paroît permis, où l'on n'est retenu par aucun frein, où l'on craint plus de manquer aux bienséances qu'à la vertu, où les rangs décident la Justice, où l'intérêt public est continuellement sacrifié à l'intérêt particulier? Nous sommes plus éclairés, dit-on, depuis qu'on a tout soumis au creuset de la Philosophie; mais ces prétendues lumieres dont on se glorifie, ne sont-elles pas comparables aux flammes d'un incendie qui ne frappent la vue que pour mieux découvrir leurs ravages? En détruisant de légeres erreurs, les Philosophes ont détruit les principes les plus utiles; en prétendant délivrer l'esprit de ses préjugés, ils ont dépouillé l'ame de ses sentimens les plus énergiques; en cherchant à consoler l'homme de

ses miseres, ils l'ont avili, dégradé, & n'ont consolé que les cœurs pervers. Il y a toujours eu des vices & des crimes, mais jamais ils n'ont été si multipliés que de nos jours, & dans aucun temps ils n'eurent un caractère plus odieux. Autrefois l'ignorance & la barbarie en étoient les sources ordinaires; mais alors, comme nous l'avons remarqué ailleurs, se montrant plus à découvert, ils étoient moins dangereux. Aujourd'hui plus combinés, plus réfléchis, couverts du masque de la décence, ils sont devenus très-communs, & l'on n'en blâme & punit que la forme; aujourd'hui les méchans ont acquis l'art funeste de donner un libre essor à leur perversité; l'art de la rendre plus active, d'en faire mouvoir plus sûrement les ressorts, & le talent plus funeste encore de se dérober au glaive vengeur des Loix. De-là, point de confiance dans les sentimens, plus de sûreté dans le commerce, plus de liens dans les familles, plus d'amour pour la patrie, plus d'équité, plus d'honneur.

De ces désordres, dont les archives de nos Tribunaux * prouveroient l'existence, si l'on

* Il suffit de citer l'Arrêt du Conseil d'Etat du 10 Janvier, de cette année 1779, concernant les Enfans-Trouvés. Suivant cet Arrêt, *il vient tous les ans à la Maison des Enfans-Trouvés de Paris, plus de deux mille enfans nés dans les Provinces très-éloignées de la Capitale :*

pouvoit s'aveugler sur les autres preuves, de ces déréglemens, qui augmentent chaque jour, que d'argumens victorieux résultent en faveur de la Religion ! Fût-elle plus austere que nos Philosophes le prétendent, son joug n'est-il pas infiniment avantageux, puisqu'elle ne tend qu'à diminuer le nombre des vices, qu'à multiplier les vertus, qu'à établir le bonheur général, en mortifiant les intérêts particuliers ? » Soutenir » que la Religion n'est pas un motif réprimant, » parce qu'elle ne réprime pas toujours, c'est

---

Ces Enfans, que les soins paternels pourroient à peine défendre contre les dangers d'un âge si tendre, sont remis sans précautions, & dans toutes les saisons, à des Voituriers publics, distraits par d'autres intérêts : de maniere que ces malheureuses victimes de L'INSENSIBILITÉ DE LEURS PARENS, *souffrent tellement d'un pareil transport, que près de neuf dixiemes périssent avant l'âge de trois mois.* Il est dit, dans le même Arrêt, si flétrissant pour les mœurs actuelles, *que le nombre des Enfans exposés* AUGMENTOIT TOUS LES JOURS, *& que la plupart provenoient aujourd'hui de* NŒUDS LÉGITIMES, *de maniere que les asyles institués dans l'origine, pour prévenir les crimes auxquels la crainte de la honte pouvoit induire une mere égarée,* DEVENOIENT PAR DEGRÉS *des dépôts favorables à* L'INDIFFÉRENCE CRIMINELLE DES PARENS. Philosophes, osez vanter encore les lumieres que vous avez répandues ! Elles n'ont produit que l'égoïsme, & l'égoïsme est le poison des vertus sociales ; il étouffe même les sentimens paternels.

» ſoutenir, dit l'Auteur de *l'Eſprit des Loix*, » que les Loix civiles ne ſont pas un motif réprimant non plus. « Nous ſavons qu'on rencontre parmi les vicieux & les criminels, des hommes perſuadés de la vérité de la Religion ; mais quelle différence entre l'homme qui manque aux devoirs de ſa Réligion, en conſervant dans ſon cœur le reſpect pour cette Religion même, & l'homme effréné, qui ſe livre par principe à ſes paſſions, à ſa perverſité naturelle ou acquiſe, parce qu'il a déjà abjuré au dedans de lui-même la Religion qui combat ſes mauvais penchans ! Il y a toujours de la reſſource pour ramener au bien celui qui s'en eſt écarté, tant que la voix de ſes devoirs peut ſe faire entendre à ſon cœur, au lieu que le méchant irréligieux eſt inacceſſible au cri de la Juſtice, comme à celui du remords. N'a-t-on pas vu dans mille circonſtances, des maux occaſionnés par la corruption des penchans déſavoués enſuite par le regret, & réparés par un ſincere retour vers le bien, auſſi-tôt que la Religion a repris ſon empire dans le cœur du Coupable ? Lors même que l'aveu du crime ſera ſtérile, n'eſt-il pas toujours un hommage à la Religion, & en humiliant le Criminel, cet aveu n'eſt-il pas propre à retenir par l'exemple ceux qui ſeroient tentés d'imiter ſes forfaits ? ».

Dans l'ordre Philoſophique, tout eſt permis, rien ne réclame, point de motif qui ramene au devoir; les injuſtices, les crimes, les atrocités ſe conſomment & ſubſiſtent ſans aucune rétractation : l'endurciſſement le plus abſolu contre toute eſpece de conſidération, n'eſt-il pas en effet une ſuite néceſſaire de l'incrédulité ? Un homme qui ne tient par aucun rapport à ſes ſemblables, ni par aucun ſujet de crainte ou d'eſpérance à l'Auteur de tous les êtres, ne perſiſte-t-il pas opiniâtrément dans la férocité, ſource de ſes attentats ? Auſſi n'eſt-ce que dans ce Siecle qu'on a vu des Criminels braver juſque ſur la roue les menaces ſalutaires de la Religion, & expirer ſans avoir déclaré les complices de leurs forfaits.

La Religion eſt auſtere & gênante; c'eſt avouer qu'on eſt incapable de porter le joug des vertus qu'elle commande : elle eſt nuiſible; c'eſt fermer les yeux aux avantages les plus ſenſibles, les plus indiſpenſables qu'elle procure à la ſociété : ſes devoirs excluent ceux du Citoyen; c'eſt la calomnier manifeſtement, puiſque le premier de ſes préceptes eſt de remplir les obligations de ſon état : elle favoriſe le deſpotiſme & l'autorité arbitraire des Princes; c'eſt méconnoître ſon eſprit, puiſqu'elle déclare, dans les termes les plus énergiques, que les Souverains

ſeront jugés, au Tribunal de Dieu, plus ſévérement que les autres Hommes, & qu'ils paieront avec uſure l'impunité dont ils ont joui ſur la terre : la foi qu'elle exige contredit & humilie la raiſon ; c'eſt inſulter à l'expérience & à la raiſon même, que de regarder comme humiliant un joug qui ſoutient cette raiſon toujours vacillante, toujours inquiete quand elle eſt abandonnée à elle ſeule, ainſi que les ennemis de la Foi en ſont eux-mêmes convenus. *

Que deviendroit donc le monde ? Que deviendroient ceux qui l'habitent, ſi par la douceur de

* J'ai conſulté les Philoſophes, dit *J. J. Rouſſeau*, dont le jugement ſur les Philoſophes eſt d'un ſi grand poids, puiſqu'il a été long-temps leur partiſan & leur confrere. » J'ai conſulté les Philoſophes, j'ai feuilleté » leurs livres, j'ai examiné leurs diverſes opinions : » je les trouve tous fiers, affirmatifs, dogmatiques, » même dans leur ſcepticiſme prétendu, n'ignorant rien, » ne pouvant rien, ſe moquant les uns des autres ; » & ce point commun m'a paru le ſeul ſur lequel ils » ont tous raiſon : triomphans quand ils attaquent, ils » ſont ſans vigueur en ſe défendant. Si vous peſez leurs » raiſons, ils n'en ont que pour détruire : ſi vous » comptez les voix, chacun eſt réduit à la ſienne : ils » ne s'accordent que pour diſputer. Les écouter, n'étoit » pas le moyen de ſortir de mon incertitude. J'ai conçu » que l'inſuffiſance de l'eſprit humain eſt la premiere » cauſe de cette prodigieuſe diverſité de ſentimens, & » que l'orgueil eſt la ſeconde «. *Emil. Tome III.*

ses consolations, par l'attrait de ses espérances; par les compensations inestimables qu'elle offre aux malheureux, la Religion n'adoucissoit dans cette vie les maux inévitables à chaque individu, & plus encore aux gens de bien? C'est sur-tout dans l'inégalité des conditions, dans la disproportion des fortunes, dans l'inexacte distribution des honneurs & des récompenses, que cette Religion fait connoître la douceur de son empire & la sagesse de ses loix, qui temperent & réparent, autant qu'il est possible, les adversités humaines. Comme l'ordre de la société exige pour son propre soutien de la subordination, de la dépendance, de la fatigue; comme la corruption de l'humanité répand sur le général & sur les particuliers, des afflictions, des peines, des travaux, des oppressions, des injustices, quel homme pourroit se soumettre aux rigueurs d'un partage si cruel à la Nature, sans une lumiere qui lui apprît à supporter les amertumes de son sort; sans un contre-poids qui réprimât les soulévemens d'une sensibilité trop souvent juste; sans une loi de soumission qui lui fît accepter, par des vues sur-humaines, tout ce qui peut blesser son esprit & révolter son cœur? Le mal du Chrétien n'est, aux yeux de sa foi, qu'un mal passager, & toujours propre à lui mériter des récompenses éternelles. Le mal du Philosophe est un aiguillon pour sa malice, un

ſujet pour ſes révoltes, un ferment pour ſon humeur, un motif d'injuſtice & d'iniquité. L'Homme religieux adore tout, &, malgré ſes répugnances, ſe ſoumet à tout; dans l'adverſité ou dans la maladie, il dit à Dieu, ce que lui diſoit *Paſcal*: » Vous m'aviez donné » la ſanté pour vous ſervir, & j'en ai fait un » uſage tout profane; vous m'envoyez maintenant la maladie pour me corriger, ne » permettez pas que j'en uſe pour vous irriter » par mon impatience. J'ai mal uſé de ma » ſanté, & vous m'en avez juſtement puni: » ne ſouffrez pas que j'uſe mal de votre punition. « L'Homme ſans Religion ne cherche qu'à repouſſer ce qui le bleſſe, il s'impatiente, il murmure, il s'irrite, il aggrave les coups qu'il éprouve, rien ne peut adoucir ſon mal, & il eſt toujours prêt à immoler tout ce qui l'environne au deſir de s'en délivrer. Oui, c'eſt principalement dans l'adverſité que la Religon manifeſte tout à la fois, & la ſupériorité de ſes vues, & les reſſources de ſes conſolations. Par elle ſeule, les maux ceſſent d'être ce qu'ils ſont; par elle ſeule, ſouffrir eſt un moindre mal, que de goûter les douceurs de la vie au préjudice de ſa conſcience & de ſes devoirs; par elle ſeule, l'Homme, élevé au deſſus de lui-même, ſe dérobe en quelque ſorte aux mauvais traitemens, à la perſécution, à l'iniquité, pour ſe repoſer, ſous ſes auſpices;

dans un centre de bonheur & de paix, au dessus de tous les revers.

Nous n'ignorons pas que les Philosophes incrédules traitent cette force, cette magnanimité d'illusion & de fanatisme; & c'est en quoi ils prouvent de la maniere la plus évidente la perversité de leurs sentimens. Si, par fortune, ce prodige de grandeur qui subjugue les adversités, n'étoit qu'une méprise & qu'une erreur, quelle erreur, nous ne craignons pas de le dire, plus digne de notre admiration & de nos hommages? Quel fanatisme plus utile, que celui qui maintiendroit l'ordre, au milieu du désordre apparent, qui charmeroit les douleurs & les maux les plus pénibles à supporter? Où la nature humaine auroit-elle été puiser des erreurs si sublimes & si magiques? Mais, où les Philosophes ont-ils été puiser eux-mêmes ces sentimens qui les soulevent contre des vertus auxquelles ils doivent peut-être leur existence & leur repos?

Il n'est pas difficile d'en deviner la source: esclaves de leurs passions, énorgueillis de leurs prétendues lumieres, dominés par leur humeur altiere & chagrine, ils s'élevent contre tout ce qui les gêne, & incapables d'atteindre à la sublimité des vertus chretiennes, ils les déprisent & rugissent contre l'autorité qui leur en a fait un devoir. Les hommes, dont la conduite & la conscience seront irréprochables, n'ayant aucun

intérêt de douter de la Religion, étant au contraire intéressés qu'elle soit vraie, ne déclameront jamais contre ses dogmes & sa morale. Cette réflexion est plus que suffisante pour dévoiler les motifs du déchaînement des Philosophes contre elle, & mettre dans le plus grand jour tout le prix des richesses & des douceurs qu'elle procure à la Société. Il ne faut que suivre l'erreur dans sa marche, dans ses détours, dans ses phrénésies, & l'œil le moins perçant apprend bientôt à la connoître & à la détester. En supposant que l'Homme soit réduit par sa nature à la triste destinée de choisir entre les erreurs, pourquoi ces prétendus Apôtres de l'humanité, qui n'en sont que les ennemis, s'obstinent-ils à se décider pour la plus odieuse & la plus funeste ? Pourquoi tous les sentimens qu'ils annoncent participent-ils des derniers degrés de la corruption humaine ? Pourquoi veulent-ils que les méchans le soient sans aucun préservatif & sans aucun frein ?

Pour peu qu'il reste encore de lumieres aux esprits mêmes qu'ils ont subjugués par leurs insidieuses déclamations, il leur sera facile de sentir que les blasphêmes, la mauvaise foi, l'audace & la conduite des Philosophes, sont autant d'aveux indirects, en faveur des dogmes & de la morale de la Religion, qu'ils poursuivent avec tant d'acharnement. Qu'ils se taisent donc, ces Hommes

destructeurs de tout principe & de tout frein ; qu'ils écoutent ; qu'ils se soumettent à la voix de la droiture & de la vraie humanité qui les condamne. Qu'ils se taisent, pour l'honneur de la raison humaine outragée par le délire de leurs raisonnemens, & par les dangers qui résultent de leurs conséquences ; qu'ils écoutent, afin de s'instruire, de se connoître, & d'abjurer leurs erreurs & leurs motifs ; qu'ils se soumettent, & bien loin de trouver dans la Religion un joug austere & nuisible, ils y trouveront, au contraire, la gêne des passions remplacée par le regne de la vertu ; les sacrifices de l'amour-propre payés par les douceurs de la modération ; l'assujettissement des goûts & des caprices, accompagné de la paix de l'ame ; les combats de la sensibilité, couronnés par le calme ; les agitations de la révolte, dissipées par la supériorité des sentimens ; les transports de l'animosité, désavoués par la sagesse, & étouffés par la soumission. Qu'ils cessent enfin d'être ce qu'ils sont, & la Religion qu'ils déchirent, deviendra le préservatif de leurs doutes, le spécifique de leurs erreurs, le frein de leurs passions, la matiere de leur culte, l'objet de leur amour, & la source de leur bonheur.

Fin des Trois Siecles.

POST-SCRIPTUM.

QUOIQUE nous n'ayons rien négligé pour donner à cet Ouvrage le degré de perfection & d'utilité dont il est susceptible, & que nous l'ayons augmenté d'un nombre considérable d'articles, on ne doit pas s'attendre à y trouver le nom de tous les Auteurs vivans. Nous ne nous sommes pas engagés de parler de tous, & le but de notre travail ne l'exigeoit pas. Ceux que nous avons passés sous silence, ne doivent pas nous en savoir mauvais gré : cet oubli ne vient point d'un défaut d'estime. Nous savons qu'il en est plusieurs qui ont eu des succès mérités; mais, ou leurs Ouvrages, qui ne forment pas encore de Recueil, ont échappé à nos recherches, ou nous n'avons pu nous en procurer qu'une partie, d'après laquelle il eût été peut-être imprudent de les juger.

Au reste, nous avons supprimé le *Catalogue* des Ouvrages dont il est fait mention

dans les *Trois Siecles*. Ce Catalogue, qui occupoit plus de cent pages dans la précédente Edition *in*-12, nous paroît inutile. Il n'avoit été ajouté au quatrieme volume, que pour le grossir & le rendre égal aux trois précédens.

Nous n'ajouterons plus qu'un mot, pour témoigner au Public notre regret de n'avoir pas donné un *Supplément*, pour que ceux qui ont les premieres Editions, pussent avoir l'Ouvrage entier. Quand les changemens que nous avons faits aux anciens Articles nous l'auroient permis, les Contrefactions multipliées & fautives qui ont été faites des précédentes Editions, nous auroient forcés de fermer cette voie à la cupidité. Il est sans doute indifférent à un Auteur, qui ne fait point imprimer pour son compte, de quelle maniere son Ouvrage se répande; mais les Libraires ont d'autres considérations, & la justice nous a portés à sacrifier notre desir à leurs intérêts.

LETTRE

DE

M. L'ABBÉ SABATIER DE CASTRES,

A UN JOURNALISTE.

Versailles, 26 Février 1779.

JE vous prie, MONSIEUR, de m'accorder une place dans votre Journal, pour réclamer contre les faits & les pieces cités dans une brochure qu'on vient de publier. Elle a pour titre *Problême Littéraire*, & pour but, de prouver que les meilleurs morceaux des *Trois Siecles*, sont de la façon d'un Vicaire de Paroïsse, nommé *Martin*, mort il y a environ deux ans, avec lequel j'ai été long-temps lié de l'amitié la plus étroite.

Ce n'est pas, MONSIEUR, que je sois jaloux de mes productions. L'utilité publique étant le seul prix que j'y attache, je dois peu m'inquiéter des efforts que font

mes ennemis, pour me ravir le foible mérite qu'elles annoncent. Mais puisqu'ils m'ont forcé, par leurs calomnies, de me déclarer pour être *le seul Auteur des Trois Siecles*, je crois devoir réfuter les imputations qui tendent à persuader que *j'ai* eu des Coopérateurs. C'est ce que j'ai fait dans une nouvelle Edition de cet Ouvrage, qui paroîtra dans moins de six semaines, & qui auroit déjà paru, si l'impression n'en avoit été suspendue pour des raisons étrangeres à mon travail.

En attendant que cette nouvelle Edition soit publique, je vais transcrire ici une *Note* du DISCOURS PRÉLIMINAIRE, capable seule de ramener à la justice & à la vérité, les Esprits que l'Auteur du prétendu *Problême* auroit pu tromper.

» Il n'est pas inutile de remarquer qu'un » autre Abbé, qui se pique aussi de Religion, (je ne le nommerai point, pour ne » pas lui nuire dans la place de confiance » qu'il occupe) me poursuit depuis trois » ou quatre ans, avec une haine & un » acharnement d'autant plus inconcevables, que je ne lui ai donné aucun

» ſujet de ſe plaindre de moi : il n'eſt queſ-
» tion de lui dans aucun de mes Ouvrages ;
» je ne le connois même point, & je puis
» aſſûrer que je n'ai entendu prononcer
» ſon nom, qu'à l'occaſion de ſon monſ-
» trueux déchaînement.

» Il veut à toute force m'enlever le peu
» de mérite que les *Trois Siecles* ſuppoſent,
» & ne me laiſſer que les haines qu'ils
» m'ont attirées. Rien de ſi comique,
» m'a-t-on dit, que de le voir ſe démener
» dans les Sociétés, pour prouver que,
» ſi M. l'Abbé *Martin*, mort il y a environ
» dix-huit mois *, n'eſt pas l'Auteur des
» *Trois Siecles*, il l'eſt au moins des
» meilleurs Morceaux de cet Ouvrage,
» ainſi qu'il l'a donné lui-même à entendre
» à pluſieurs Habitués de Paroiſſe.

» Il ignore donc, ce charitable Miniſtre
» du Dieu de paix, que trois ans avant la
» mort de ce Vicaire, j'ai *déclaré* que
» perſonne n'avoit eu part à mon travail,

* Il y a près d'un an que cette *Note* eſt faite, & près de trois mois qu'elle eſt imprimée.

» & défié tout Littérateur *d'oser avancer* » qu'il m'eût fourni par écrit la moindre » observation dont j'aie fait usage. On » ne dira pas que ce défi, contre lequel » M. l'Abbé *Martin*, ni aucune autre » personne n'a réclamé, ait été fait secré- » tement ; il a été publié, en 1773, dans » le *Mercure de France*, dans le *Journal* » *des Beaux-Arts*, dans les *Annonces &* » *Affiches pour la Province*, & dans plu- » sieurs autres Feuilles périodiques.

» Au reste, la prudence veut que j'ins- » truise le Public d'un autre genre de » persécution que ce même Personnage » m'a fait éprouver ; car sa haine semble » avoir pris pour devise la maxime de » César : *Nil actum reputans, si quid supe-* » *ressét agendum.* Après la mort de M. » l'Abbé *Martin*, il a détourné la sœur » de cet Abbé, son unique héritiere, de » me rendre un Manuscrit de ma compo- » sition, que j'avois confié à son frere ; » écrit en entier de ma main, & dont je » lui ai montré les feuilles originales que » je conserve encore. On m'a assûré que

» ce Manuſcrit eſt à préſent entre les mains
» de cet honnête Homme, & que j'ai à
» craindre qu'il ne le faſſe imprimer ſous
» le nom de mon ancien Ami, pour forti-
» fier la calomnie d'une apparence d'auto-
» rité. Cette ruſe que les Philoſophes les
» plus exercés à la vengeance, rougiroient
» peut-être d'employer, ſeroit cependant
» bien groſſiere & ſerviroit peu ſa mali-
» gnité, puiſque le Manuſcrit dont il s'agit
» ne contient que la moitié d'un Ouvrage
» auquel tous mes Amis m'ont vu travail-
» ler, & dont l'autre moitié eſt unique-
» ment dans mon porte-feuille. Cet Ou-
» vrage eſt diviſé en Lettres, adreſſées
» à un Seigneur étranger : ledit Manuſcrit
» eſt la copie des vingt-trois premieres
» qui roulent en grande partie ſur des
» objets qui me ſont perſonnels; j'y réfute
» en détail les Brochures qui ont paru
» contre mon Ouvrage, ou plutôt contre
» moi, & j'y parle en mon nom & tou-
» jours à la premiere perſonne, comme
» on peut en juger par les morceaux que
» j'en rapporte dans les articles *Condorcet*,

» *Helvétius*, &c. ainsi, il seroit impossible
» que le Public fût la dupe d'un pareil
» manége. Le but principal de ces Lettres
» est la critique des Ecrits de nos prétendus
» Philosophes, & la réfutation raisonnée
» de leurs systêmes les plus dangereux.
» J'avois mis au net les 23 premieres, pour
» les faire lire à mes Amis, &, d'après
» leurs observations, il n'entroit plus dans
» mes vues de les rendre publiques sous la
» forme qu'elles ont. Mon projet étoit
» de les refondre, d'en supprimer tout ce
» qui m'est personnel, d'en faire un
» Ouvrage, moitié Littéraire & moitié
» Moral, que j'aurois tâché de rendre
» également utile aux Gens de Lettres &
» aux Gens du Monde. Si je n'ai pas exécuté
» ce projet, c'est que les persécutions de
» mes ennemis m'ont forcé de me rejeter
» sur des travaux plus avantageux pour
» moi de toute maniere «.

Ceux qui auront lu le prétendu *Problême Littéraire*, concluront sans doute, que le Personnage dont il est question dans ma *Note*, est l'Auteur de cette Production

ténébreuſe : il n'en eſt que le Complice ; car il s'eſt contenté d'en fournir les matériaux. Quoiqu'il ait choiſi, pour les rédiger, un Littérateur, dont la plume eſt auſſi peu propre à accréditer le menſonge, qu'à faire goûter la vérité, je crois devoir cependant m'inſcrire en faux & contre les faits allégués dans le Libelle, & contre la plupart des Lettres qu'on y rapporte.

Si ma réclamation n'eſt pas fondée ; ſi le Libelliſte eſt de bonne-foi, comme il le prétend, & qu'il veuille donner du poids à ſes raiſonnemens, qu'il ſe montre, qu'il me préſente les originaux des pieces ſur leſquelles il s'appuie, qu'il tâche de me confondre. S'il craint de paroître devant moi, qu'il dépoſe ces pieces entre les mains, non d'un Officier public, mais d'une Perſonne, dont les lumieres & la probité reconnues rendent le témoignage valable ; & ſi je n'en démontre l'abus & la fauſſeté, je conſens à être traité moi-même de Calomniateur public. Le but de ſon imputation étant ſans doute de m'hu-

milier, il eſt de ſon intérêt de la fortifier au moins de l'autorité d'un Homme de bien.

Qu'il me déſigne donc le Juge que je lui demande, & je pars ſur le champ pour l'aller défier : 1°. De me convaincre, ainſi qu'on l'avance hardiment dans le Libelle, d'avoir jamais écrit à l'Abbé *Martin* aucune Lettre, où je lui rende compte des Nouveautés Littéraires ; aucune, qui puiſſe donner à entendre qu'il ait fait un ſeul article des *Trois Siecles*; aucune, qu'il ait coopéré à cet Ouvrage, autrement que par des conſeils & des corrections verbales ; aucune enfin qui faſſe ſoupçonner qu'il ait eu le plus petit droit ſur le produit du plus volumineux, comme du plus mince de mes Ecrits. 2°. De produire aucun papier ſigné ou ſeulement écrit de ma main, qui contrediſe ce que je viens de dire au ſujet de mes Lettres. 3°. De me préſenter un ſeul témoin, digne de foi, qui ait vu, avant la publication des *Trois Siecles*, un ſeul article, une ſeule phraſe de cet Ouvrage, écrite de la

main de cet Abbé, ou qui m'ait vu écrire ſous ſa dictée, ou qui ait entendu cet Abbé dire, en ma préſence, qu'il ait eu d'autre part à mon travail, que de m'avoir aidé de ſes conſeils & quelquefois de ſes critiques, pour les articles concernant les Prédicateurs & les Ecrivains aſcétiques. 4°. De prouver qu'aucune des Lettres dont on cite des morceaux, *pag.* 17, 18, 19 & *ſuiv.* ait été écrite audit Abbé, comme l'aſſûre le Libelliſte : je dis plus, de me montrer dans toutes ces Lettres une ſeule expréſſion, un ſeul mot écrit de ma main, qui dénote que ce ſoit à un *Abbé*, ou à un *Ami*, ou même à un *François* qu'elles ont été adreſſées.

Et moi, je prouverai inconteſtablement à la Perſonne qu'on aura choiſie pour m'entendre : 1°. Que ces Lettres mutilées, défigurées & défranciſées, (ſi l'on peut haſarder ce mot), par la malignité la plus coupable, font partie d'une Correſpondance littéraire & ſuivie que j'ai eue avec un Seigneur de la Cour de Turin ; 2°. Que les citations qu'on trouve ſous

les N.° 4, 5 & 6 du Libelle, ont été puisées dans des Notes que j'avois faites pour les *Trois Siecles*, & qui m'ont servi ou qui étoient destinées à composer les Articles des Auteurs qui en sont l'objet : 3°. Que les Lettres (sans date, comme toutes les autres) dont on rapporte des morceaux, *pag.* 30, 31, 32, 37 & 45, & que je me rappelle très-bien avoir écrites, sont un monument manifeste de la mauvaise foi de l'audacieux Compilateur, puisqu'elles renferment précisément la réfutation de ce qu'il avance sans preuve ; réfutation qu'il s'est bien donné de garde d'exposer aux yeux de ses Lecteurs : 4°. Enfin, qu'à l'exception de quelques billets & de trois ou quatre Lettres que j'ai écrites en ma vie à l'Abbé *Martin*, tous les papiers de mon écriture qu'on cite ou dont on parle dans le Libelle, ne sont que des brouillons informes ou des matériaux d'Ouvrage, que je dois avoir laissé égarer ou qui m'ont été méchamment dérobés.

Voilà ce que j'offre de prouver à tout Homme honnête, qui croira pouvoir se

charger de la justification du Libelliste, & au Libelliste lui-même, s'il a le courage de m'écouter, comme j'ai celui de lui pardonner sa Brochure.

Il sait, dit-il, que j'ai des *Protections*. De même que je n'ai point sollicité leur crédit pour arrêter son Libelle, il n'a pas à craindre que je le sollicite pour lui faire expier son audace. Si j'étois assez foible pour desirer d'être vengé, je n'aurois besoin que d'invoquer les Loix. Il n'est point de Tribunal qui ne condamnât, au moins à une réparation solemnelle, un Homme qui, sans avoir à se plaindre de moi, n'a pas craint de violer le droit des Gens & toutes les bienséances, en publiant sous mon nom & sans ma participation, des papiers dont les trois quarts & demi ne sont ni signés, ni avoués; & qui a osé m'accuser publiquement, sans se faire connoître & sans apporter une seule preuve irréfragable, d'avoir usurpé à un de mes anciens Amis, qui ne vit plus, une propriété que cet Ami ne m'avoit point disputée de son vivant, quoique je l'eusse *publiquement*

défié, plus de trois ans avant sa mort, de *soutenir* qu'il y eût le moindre droit. Je le répete, le Libelliste anonyme peut se montrer sans avoir à craindre d'autre vengeance de ma part, que d'être convaincu de son injustice. S'il s'obstine à demeurer caché, qu'il montre du moins les originaux dont il a fait usage; & s'il craint de s'en rapporter à la décision d'une seule Personne, qu'il les remette à la Société de Théologiens & de Gens de Lettres, qui se proposent de réunir leurs lumieres & leurs travaux pour la défense de la Religion; Société dont il parle, & dont j'ignore quels sont les Membres. Je consens à les prendre pour Juges. Qu'ils m'entendent, qu'ils me communiquent les pieces justificatives du Libelle, & j'adopte & signe sans balancer leur jugement.

Il me seroit sans doute facile de confondre le Libelliste d'une maniere plus péremptoire, & beaucoup plus humiliante pour ses complices; mais je crois devoir épargner au Public des détails scandaleux qui tourneroient au désavantage de la Reli-

gion, dont la ſainteté eſt néanmoins indépendante de la conduite de ſes Miniſtres. J'aurois peut-être dû m'épargner à moi-même la honte d'être deſcendu juſqu'à répondre à un tel Calomniateur; mais j'ai jugé qu'il étoit néceſſaire de détruire, dans l'eſprit de ceux qui le connoiſſent perſonnellement, les préventions que la gravité de ſon caractere & de ſon âge auroit pu inſpirer en faveur de ſon imputation; & dès-lors, par amour pour la vérité & par reſpect pour les Honnêtes Gens qui la cherchent de bonne-foi, je me ſuis abſtenu de lui marquer le mépris que je lui devois.

J'ai l'honneur d'être, &c.



LETTRE*

A M. L'ABBÉ AUBERT.

Paris, Février 1773.

EN attendant, Monſieur, que je confonde des impoſtures, & que je réponde à des gentilleſſes, je crois devoir déſabuſer le Public ſur un bruit qu'on a fait courir au ſujet des *Trois Siecles* de notre Littérature. On a répandu que MM. *Fréron*, *Paliſſot*, *la Beaumelle*, *Clément*, *Rigoley de Juvigny*, &c. avoient fourni pluſieurs articles à cet Ouvrage. On l'a même inſinué dans un Journal où les abſurdités devroient être ſans conſéquence. J'ai cru d'abord qu'un peu de réflexion ſuffiroit pour détruire une idée auſſi folle, démentie par l'uniformité de ſtyle, par celle des principes

* Cette Lettre a été publiée la même année, 1773, dans le *Journal des Beaux-Arts*, dans le *Mercure de France*, & dans pluſieurs autres Feuilles périodiques.

& par mille autres raiſons; mais rien n'eſt plus ordinaire, dans un certain monde que de tout avancer & de tout faire croire, au mépris de l'évidence; & c'eſt ce monde qu'on nous aſſûre bonnement être le ſeul en état de penſer & de raiſonner. A préſent qu'il ne m'eſt plus permis de douter que ce bruit ne ſoit une ruſe philoſophique, imaginée pour décréditer des cenſures & des jugemens, avoués par la plus ſaine partie de la Nation, en les attribuant à des motifs étrangers, je déclare qu'aucun des Ecrivains, que je viens de nommer, n'a eu part à mon travail. Je défie de plus tout Littérateur, d'oſer avancer qu'il m'ait fourni, par écrit, je ne dis pas des obſervations, mais même une idée dont j'aie fait uſage.

Que ces Auteurs, dont j'eſtime les talens, aient attaqué les Philoſophes, ils ont fait connoître qu'ils étoient capables de les combattre avec ſuccès. Pour moi, je n'ai eu beſoin, ni d'être décidé par leurs ſuggeſtions, ni aidé de leurs ſecours pour m'élever contre une morgue révoltante,

des ſyſtêmes abſurdes & des manéges odieux. J'ai vu, j'ai lu, j'ai écouté, j'ai réfléchi : c'eſt plus qu'il n'en faut pour exciter & ſeconder le zele que tout Homme doit à la Religion, à la raiſon, à la Littérature & à l'équité. Qu'on attaque mes jugemens par des critiques honnêtes, je tâcherai d'y répondre ; mais employer de petits détours pour affoiblir le bon effet d'un Ouvrage, dont les demi-Philoſophes ont été forcés de reconnoître la droiture & l'utilité, c'eſt en ſe décriant ſoi-même, l'accréditer davantage, & confirmer, s'il en étoit beſoin, ce que j'ai avancé contre la Philoſophie moderne.

Je n'ai écrit, ni pour les furieux, ni pour les ſots, ni pour les gens de mauvaiſe foi ; je n'ai ambitionné que le ſuffrage des ames honnêtes, & j'ai eu le bonheur de l'obtenir. Content de leur approbation, j'aurois mépriſé encore quelque temps ces pitoyables reſſources d'un amour-propre déconcerté, ſi des Amis, auſſi reſpectables par leur mérite que par leur rang, ne m'euſſent fait ſentir la néceſſité de détromper

le Public qu'on abuse depuis si long-temps & de tant de manieres.

Il faut espérer, Monsieur, que ce Public ouvrira enfin les yeux sur ses prétendus Maîtres, & que des lumieres plus saines le forceront de reconnoître cette vérité, que jamais notre siecle n'a eu plus besoin d'être éclairé, que depuis que les Philosophes nous éclairent.

J'ai l'honneur d'être, &c.



LETTRE*
A M. FRÉRON.

Paris, 22 Mai 1773.

Je viens de voir, Monsieur, un *Prospectus* distribué à Lyon, qui annonce une nouvelle Edition des *Trois Siecles*, revue, corrigée & augmentée. On paroît insinuer dans ce *Prospectus*, que cette Edition se fait de l'aveu & par les soins de l'Auteur, tandis qu'il n'y a pas la moindre part. Je vous prie, Monsieur, d'insérer dans vos Feuilles ma protestation contre cette entreprise inouie. On a déjà pris des mesures pour arrêter un brigandage ** aussi criant; mais,

* Cette Lettre & celle qui suit ont été publiées dans l'Année Littéraire.

** Cette nouvelle Edition prétendue de ma façon, n'a pas laissé de paroître en trois petits volumes *in*-12. Les Additions que l'Editeur y a faites, sous mon nom, sont marquées d'un pied de mouche.

comme le Public pourroit être induit en erreur par quelques exemplaires distribués furtivement, je crois devoir l'avertir qu'il y a actuellement sous presse deux Editions de mon Ouvrage, les seules que j'avoue: l'une est en trois volumes *in*-8°., l'autre en quatre volumes *in*-12.

C'est bien assez d'avoir eu à supporter des Contrefactions multipliées & fautives, de mauvaises Critiques, des Libelles calomnieux, des clameurs, sans qu'on vienne, contre tout droit & toute décence, usurper mon travail, & me mettre dans le cas qu'on n'avance peut-être, sous mon nom, des choses que je n'aurois voulu, ni penser, ni écrire.

J'ai l'honneur d'être, &c.



LETTRE

Au même.

S. Cloud, 20 *Avril* 1774.

JE n'ai jamais été touché, Monſieur, des éloges donnés aux *Trois Siecles*, qu'autant que j'ai pu y reconnoître les applaudiſſemens de l'honnêteté, de la raiſon, ou l'expreſſion du zele pour les vrais principes.

Par une ſuite de cette diſpoſition, je ſerai toujours ſenſible aux plus légeres critiques, dès qu'elles pourront jeter le moindre ſoupçon ſur la droiture de mes intentions & ſur l'équité que je me ſuis preſcrite. Un Auteur que l'amour du bien public a dévoué, comme moi, à toute l'amertume ainſi qu'à tous les traits de l'animoſité philoſophique & littéraire, peut & doit même mépriſer les déclamations atroces. La haine qui les enfante, l'indécence qui les avilit, les décréditent aſſez par elles-mêmes, & en ſont la meilleure réfutation. Pourquoi s'abaiſſeroit-il juſqu'aux Ames

dépravées qui les accueillent? On tenteroit vainement de les éclairer. La ſeule maniere d'y répondre, ſans deſcendre au niveau de ſes adverſaires, c'eſt lorſque l'Ecrivain attaqué, s'occupant moins de ſa propre cauſe, que de l'intérêt des vérités qu'il défend, cite au tribunal de la raiſon & de la décence les paſſions qui le combattent, les ſuit dans leurs détours, met en évidence leurs baſſeſſes, leur perverſité, tire de leurs travers & de leurs excès, de nouvelles lumieres, de nouvelles preuves, &, par un nouveau genre de ſacrifice, immole à l'inſtruction publique les dégoûts de ſa propre juſtification.

Il n'en eſt pas de même, Monſieur, des réclamations qui portent avec elles une apparence de juſtice, & ſont accompagnées des égards, indiſpenſables dans toutes les occaſions, & dûs à tout Littérateur.

Telles ſont celles de quelques Perſonnes de Geneve, au ſujet de l'article de feu M. *Abauzit*. On m'a écrit de cette Ville pluſieurs Lettres anonymes, où, après m'avoir prodigué plus de louanges que

je n'en mérite ; on ſe plaint de ce que j'ai accuſé cet Ecrivain d'être *ennemi du Chriſtianiſme*. J'applaudis à la louable délicateſſe de ſes concitoyens ſur un point eſſentiel au véritable honneur de leur compatriote. Je les remercie enſuite de l'eſtime qu'ils témoignent pour mes ſentimens & pour la maniere dont je les ai exprimés. Leur ſuffrage me flatte d'autant plus, que, plus voiſins du foyer de la contagion (de Ferney), ils paroiſſent avoir mieux réſiſté aux malignes vapeurs de l'atmotſphere qui les environne, & en avoir ſenti plus vivement le danger. Mais, après avoir rendu juſtice à leur honnêteté, je ſuis fâché de ne pouvoir trouver ſolides les plaintes énoncées dans leurs Lettres particulieres, & dans le *Journal Helvetique.*

Pour défendre en peu de mots ma cenſure contre M. *Abauzit*, je ſoutiens qu'on ne peut la regarder, ni comme perſonnelle, ni comme injuſte, ainſi qu'ils le font entendre.

Comment en effet aurois-je pu attaquer la perſonne d'un Ecrivain qui m'étoit inconnu,

inconnu, moi qui me ſuis fait une loi de ne juger les Auteurs que ſur leurs Ecrits, & qui l'ai inviolablement obſervée à l'égard de tous les autres ? Il eſt vrai que je n'ai pu m'empêcher de marquer quelque étonnement ſur l'admiration exceſſive de l'Auteur de la *Nouvelle Héloïſe* * pour cet

* Voici l'Eloge que fait de M. *Abauzit*, M. *Rouſſeau* de Geneve, dans la *Nouvelle Héloïſe*, Tome III, *pag.* 305, Edition *in*-8°. chez Duchesne, 1764. » Non, ce ſiecle de la Philoſophie ne ſe » paſſera point ſans avoir produit un vrai Philo- » ſophe. J'en connois un, un ſeul, j'en conviens; » mais c'eſt beaucoup encore; &, pour comble » de bonheur, c'eſt dans mon pays qu'il exiſte. » L'oſerai-je nommer ici, lui dont la véritable » gloire eſt d'avoir ſu reſter peu connu? Savant » & modeſte *Abauzit*, que votre ſublime ſimpli- » cité pardonne à mon cœur un zele qui n'a point » votre nom pour objet. Non, ce n'eſt pas vous » que je veux faire connoître à ce ſiecle indigne » de vous admirer; c'eſt Geneve que je veux » illuſtrer de votre ſéjour: ce ſont mes Conci- » toyens que je veux honorer de l'honneur qu'ils » vous rendent. Heureux le pays où le mérite qui » ſe cache en eſt d'autant plus eſtimé! Heureux

Ecrivain : il est vrai encore que les réflexions que cet enthousiasme m'a fournies, ne tournent pas à l'avantage de M. *Abauzit*, par la comparaison que j'ai faite de ses Ouvrages avec les sentimens de son Admirateur. Mais s'ensuit-il de-là que ma critique ait été personnelle ou injuste ? On m'assûre que ce Bibliothécaire de la ville de Geneve a toujours été rempli de religion & de probité. J'adopte volontiers ce témoignage ; mais, après tout, a-t-il pu paroître étonnant, à ceux qui prennent

---

» le peuple où la jeunesse altiere vient abaisser son » ton dogmatique, & rougit de son vain savoir » devant la docte ignorance du Sage ! Vénérable » & vertueux Vieillard, vous n'avez point été » prôné par les Beaux-Esprits ; leurs bruyantes » Académies n'auront pas retenti de vos éloges ; » au lieu de déposer comme eux votre sagesse » dans des livres, vous l'aurez mise dans votre » vie, pour l'exemple de la Patrie que vous avez » daigné vous choisir, que vous aimez, & qui » vous respecte. Vous avez vécu comme *Socrate* ; » mais il mourut par la main de ses Concitoyens, » & vous êtes chéri des vôtres ».

ſa défenſe, que ſon *Eſſai ſur l'Apocalypſe* qu'ils conviennent avoir été déſavoué avec repentir par ſon Auteur; que ſes *Explications* de pluſieurs paſſages de la *Geneſe*, de quelques Chapitres de *Daniel*, du *Nouveau Teſtament*; & d'autres Ecrits inſérés dans l'Edition de ſes Œuvres, [deux volumes *in*-8°. à Londres 1771] Ouvrages où le Myſtere de la Trinité & la Divinité de *Jéſus-Chriſt* ſont attaqués d'une maniere inſidieuſe, a-t-il pu paroître étonnant, dis-je, que ces Ouvrages rejetés même par la Cenſure de Geneve, m'aient autoriſé à placer, parmi les Ecrivains, *ennemis du Chriſtaniſme*, un Homme que je ne pouvois juger que par ſes Livres?

Quelque envie que j'euſſe de me rendre aux honnêtes repréſentations des ſes Défenſeurs, il n'eſt donc pas poſſible de rétracter ce que j'ai dit à ſon ſujet. Tout ce que je puis faire, après le témoignage rendu à la religion de M. *Abauzit*, eſt de convenir que ſes erreurs peuvent être regardées comme involontaires, & une ſuite preſqu'inévitable de la démangeaiſon indiſcrete

de tout approfondir & de tout commenter, en matiere de Religion. Sous ce point de vue, elles doivent, quoique très-répréhensibles en elles-mêmes, paroître moins coupables aux yeux de l'indulgence; bien différentes, en cela, de celles des Incrédules systématiques & de profession, qui sont aussi odieuses dans leurs motifs que pitoyables dans leurs excès.

Telle est, Monsieur, la maniere dont je me serois exprimé, si j'avois eu sur le personnel de M. *Abauzit* les connoissances qu'on me fournit aujourd'hui de Geneve & dans le *Journal Helvétique*; telle est celle dont je m'exprimerois, si j'avois à retoucher son Article. Je promets même de le faire à la premiere occasion. Plût à Dieu que je fusse dans le cas d'en faire autant à l'égard de tous les Auteurs irréligieux !

A propos du *Journal Helvétique*, permettez, Monsieur, que je réponde à un autre objet qui me regarde. On a inséré dans ce Journal [eh ! où n'insere-t-on pas, eh ! que n'insere-t-on pas contre moi!]

une *Lettre*, dans laquelle on me reproche deux petits *Contes*, imprimés dans les *Etrennes du Parnasse* de 1772 ; & l'on s'efforce d'en tirer des armes victorieuses, en les mettant en opposition avec la vivacité de mes censures contre les talens corrupteurs. Quand j'aurois fait ces deux Contes, taxés de *galanterie* & de *libertinage*, au moins mon zele à proscrire dans les *Trois Siecles* les Ouvrages licencieux, pourroit-il être regardé comme l'effet d'un repentir, sans exemple parmi tant d'Auteurs obscenes que nous avons aujourd'hui ? Mais j'ai une meilleure raison à apporter ; ces deux Contes n'ont jamais été de moi. On m'avoit déjà rendu le service de me les attribuer, dès la premiere publication de mon dernier Ouvrage. Je me plaignis aussi-tôt de cette indignité, & sur mes plaintes, le Rédacteur de l'*Almanach* ou *Etrennes du Parnasse*, imprima dans son premier Recueil, *page* 124, la *Note* suivante, que l'Auteur de la *Lettre* auroit pu connoître aussi-bien que les deux Contes. » Nous croyons devoir avertir nos Lecteurs,

» que M. l'Abbé *Sabatier de Castres*
» n'eſt point l'Auteur de deux Pieces de
» vers inſérées ſous ſon nom dans le
» Recueil de l'année précédente, l'une
» intitulée *la Dame fidelle*, & l'autre *la*
» *Fille perdue & retrouvée*. Ces deux Contes,
» qui lui ont été attribués par erreur, ſont
» de M. C***, Avocat à la Cour des
» Aides de Montpellier «.

Que penſez-vous, Monſieur, de la noble activité qui s'épuiſe à me ſuſciter de nouvelles accuſations? Il y a long-temps qu'elle enrichit mes obſervations, ſans effleurer ma patience. Mais le trait dont je vous parle n'eſt rien en comparaiſon de celui-ci. *Imprimez*, diſoit derniérement à un Libraire, un des plus zelés ſerviteurs de la Philoſophie, connu dans Paris pour l'eſpion du Chef de la Secte, *imprimez, ſous le nom de l'Abbé* SABATIER, *un Recueil des Poéſies les plus libertines, & dont les noms ſont inconnus: ce Recueil aura du débit, je vous jure. Vous vengerez par-là les Philoſophes qu'il a maltraités; vous décrierez ſans retour la cauſe qu'il*

*défend. Il désavouera l'Ouvrage, mais avant que le Livre soit parvenu à sa connoissance, il aura * produit son effet.* La proposition ne fit pas rougir celui qui la faisoit, mais elle fit horreur au Libraire qui me l'a répétée.

Après cela, Monsieur, à quoi ne dois-je pas m'attendre? Des imaginations si heureuses s'arrêteront-elles dans le cours de leurs dignes inventions? Aussi je ne désespere pas que quelque jour on ne m'impute, avec bien plus de vraissemblance, d'autres nouvelles productions; par exemple, l'Apologie du *Systême de la Nature*, le Panégyrique de M. de *Voltaire*, ou l'Oraison funebre de la Philosophie.

J'ai l'honneur d'être, &c.

---

* *J. B. Rousseau* a très-bien rendu cette honnête & noble idée :

Quelque grossier qu'un mensonge puisse être,
Ne craignez rien; calomniez toujours.
Quand l'Accusé confondroit vos discours,
La plaie est faite, & quoiqu'il en guérisse,
On en verra du moins la cicatrice.

LETTRE

A M. L'ABBÉ DE FONTENAI,

RÉDACTEUR des Annonces & Affiches pour la Province.

Sur feu M. DE VOLTAIRE.

Versailles, 20 Mars 1779.

RECEVEZ mes remercîmens, mon cher & aimable Compatriote, des soins que vous vous êtes donnés pour faire imprimer ma *Lettre à un Journaliste*, en réponse au prétendu *Problême littéraire*. Je suis loin de désapprouver les petits changemens que le Censeur y a faits : ils sont une preuve de l'intérêt qu'il prend à moi, & je vous prie de lui en témoigner ma sensibilité. . . .

Quand le Discours de M. *Ducis* me seroit parvenu avant qu'on eût achevé d'imprimer l'article VOLTAIRE, de la nouvelle Edition des *Trois Siecles*, cette lecture ne m'auroit rien fait changer au jugement que j'ai porté de cet Ecrivain célebre. Je ne me décide point d'après les

idées d'autrui : je ne juge, comme vous, que d'après les regles imprescriptibles de la raison & du goût.

Nous ne sommes pas les seuls Critiques, mon cher Ami, qui jugions ainsi. Le Continuateur du Dictionnaire Historique de l'Abbé *Ladvocat*, se montre beaucoup plus sévere que moi à l'égard de M. de *Voltaire*, dans l'article qu'il a consacré * à la mémoire de ce Patriarche de la moderne Philosophie. Je ne sais si vous en penserez comme moi ; mais cet article me paroît sage. Il annonce un Esprit aussi zélé pour les principes du goût, que pour ceux de la Morale & de la Religion. L'Auteur y parle d'avance le langage de la Postérité ; car il ne faut pas croire que la Postérité se laisse subjuguer par les hommages que le Siecle présent a rendus & rend encore à l'Auteur de *la Pucelle*. De même que nous ne jugeons point du mérite de *Ronsard*, par les éloges pompeux que lui donnerent

* On trouve cet article dans le *Supplément au Dictionnaire de l'Abbé Ladvocat*, 1779.

ses contemporains, nos Descendans ne jugeront pas non plus de celui de M. de *Voltaire*, par les nombreux panégyriques publiés de nos jours en son honneur. Personne ne conteste qu'il n'ait eu de grands talens : il en falloit assûrément pour opérer la révolution qu'il a faite dans nos idées & dans nos mœurs, & je ne l'ai point dissimulé dans les *Trois Siecles* ; mais les Esprits justes & vraiment connoisseurs, conviendront sans peine qu'il est loin de justifier les éloges & les honneurs qu'on lui a prodigués sans mesure. Si l'Homme de génie, en Littérature, est celui-là seul qui a reculé les bornes d'un Art ; M. de *Voltaire*, qui n'a pas été plus loin, ni si loin qu'*Homere*, *Virgile* & *le Tasse* dans l'Epopée, que l'*Arioste* dans la Poésie Héroïque, que *Corneille*, *Moliere*, *Quinault*, *J. B. Rousseau*, dans la Tragédie, la Comédie, l'Opéra, la Poésie Lyrique, M. de *Voltaire*, dis-je, ne sera jamais placé au rang des Hommes de génie, que par l'enthousiasme ou la mauvaise foi. Si, dans les Sciences, le Grand Homme, est celui-là seul qui a

un caractere décidé, des principes fixes, un systême suivi de raison ou d'idées; qui osera soutenir que M. de *Voltaire* mérite ce titre? Quel Ecrivain s'inquiéta moins que lui de mettre de l'unité & de la suite dans ses conceptions? Il est aisé de remarquer, dans tout ce qu'il a écrit, l'inspiration du moment, les variations de l'humeur, l'inconstance des affections, la différence des intérêts. De-là vient qu'on ne le trouve jamais le même, qu'il a changé de façon de penser selon les circonstances; que le pour & le contre se débattent dans la collection de ses Œuvres, qu'il détruit & qu'il édifie, qu'il décide & qu'il rétracte, & qu'après avoir passé par toutes les nuances, il finit par être sans couleur & sans forme déterminée.

En effet, je défie quiconque lira ses Ecrits avec réflexion, de trouver une seule opinion qu'il n'ait tour-à-tour approuvée & combattue, aucun systême qu'il n'ait réfuté & défendu. Dans un temps, il croit à la révélation, à la Divinité de *Jésus-Christ*, à l'infaillibilité de l'Eglise, & dans

un autre, il attaque l'authenticité des Livres Saints, & l'autorité des Conciles. Tantôt il croit la matiere coéternelle avec Dieu, & tantôt il affirme la création du monde & de la matiere. Dans un Ouvrage, il écrit en faveur de la ſpiritualité & de l'immortalité de l'ame; dans un autre, il établit que nous ne ſommes que matiere, & que les ames finiſſent avec les corps. Ici, il s'éleve contre l'Atheïſme, & en fait ſentir tous les dangers; là, il fait l'apologie des Athées & s'épuiſe en vains raiſonnemens, pour prouver que leur ſyſtême n'eſt pas incompatible avec un bon Gouvernement. On l'a vu tour-à-tour prêcher la tolérance & la liberté de la preſſe, & réclamer l'intolérance & la ſévérité contre ceux qui ſe ſervoient de la même preſſe pour combattre ſes opinions; recommander la modération dans les diſputes, & donner l'exemple de l'emportement; exiger du reſpect pour les mœurs, & les outrager par des productions indécentes. Pour tout dire, en un mot, il loue & blâme, dans ſes Ecrits, le même Homme, la même

action, la même vertu, le même vice, le même ſentiment, la même idée. Alternativement Gaſſendiſte, Newtonien, Spinoſiſte, Pirrhonien; tout à la fois Partiſan & Ennemi de *Wolfs*, Panégyriſte & Adverſaire de *Leibnitz*, Louangeur & Antagoniſte amer de *Waburton*; Enthouſiaſte & Détracteur de *Shakeſpear*, Ami & Critique acharné des deux *Rouſſeau*, de *Maupertuis*, de *Monteſquieu*, de *Crébillon*, d'*Helvetius*; après avoir été ſucceſſivement Chrétien, Déiſte, Théiſte, Matérialiſte; & avoir fait ſur ſes derniers jours pluſieurs actes de Catholicité, il a fini . . . . comme vous ſavez. . . . .

A propos de l'univerſalité des talens de M. de *Voltaire*, il faut que je vous raconte une Anecdote aſſez plaiſante. Je la tiens d'un des Acteurs de l'aventure. Elle fourniroit, ce me ſemble, une très-bonne ſcene à une parodie des *Muſes Rivales*.

Il y a quelques années que pluſieurs Savans ſe trouvoient réunis chez feu M. *Duclos*, Secrétaire de l'Académie Françoiſe. On y célébroit le Génie envy-

clopédique de M. de *Voltaire*. Un fameux Juriſconſulte Allemand ſurvient : on l'admet à la Pſalmodie, dont tous les Pſeaumes finiſſoient par ce refrain : *M. de Voltaire eſt un Génie univerſel.* L'Allemand faiſoit *chorus* avec les autres : il lui vint cependant un ſcrupule ſur le *Gloria Patri* du Cantique Philoſophique. Oui, dit-il, M. de *Voltaire vir eſt omnimodè doctus*; la Poéſie, l'Hiſtoire, la Phyſique, les Mathématiques, la Médecine, l'Hiſtoire Naturelle, la Critique, tout eſt de ſon reſſort. C'eſt dommage qu'il ſoit un peu foible ſur la Juriſprudence. Dès qu'il veut parler de Légiſlation, de Politique, d'Adminiſtration, de Police, je ne ſais, ſa plume s'embarraſſe & ſon génie ſemble l'abandonner. Je ne veux pas croire que ce ſoit pour cette raiſon qu'il a ſi ſouvent maltraité notre *Grotius*, notre *Puffendorf* & votre *Monteſquieu*, qui en ſavoient un peu plus que lui ſur ces matieres. Mais cette obſervation n'eſt qu'un *bibus*, & M. de *Voltaire* eſt un Génie univerſel.

Oui, dit un célebre Mathématicien;

M. de *Voltaire* eſt un Génie à qui rien n'échappe. La Poſtérité refuſera de croire que tant de productions ſoient ſorties de la même plume. Nos Deſcendans s'imagineront qu'il y a eu pluſieurs Hommes de ce nom ; &, graces à lui, le monde intellectuel aura ſon *Hercule*, comme le monde Fabuleux. Quel dommage qu'il ait voulu tâter des Mathématiques! Car, entre nous, & je vous prie de ne point le répéter, ce n'eſt qu'un Ecolier en Géométrie, témoin ſes *Elémens de la Philoſophie de Newton.* Malgré cela, on ne peut diſconvenir que M. de *Voltaire* ne ſoit un Homme unique. Non, il n'exiſta jamais de Génie plus vaſte, d'Eſprit plus univerſel.

M. de *Mayran*, autre Savant de ce cercle qui vivoit alors, prit enſuite la parole : Les ennemis de M. de *Voltaire* ont beau dire & beau faire, dit-il, ils ne viendront jamais à bout de lui ôter le mérite de l'univerſalité des talens. Quel Homme! Comme il plaiſante excellemment! Je dois à ſes Ecrits les plus heureux momens de ma vie. Ils m'amu-

ſent, ils me tranſportent toutes les fois que je les lis pour me délaſſer de mes travaux. Cet Auteur parle de tout avec eſprit & avec grace. La collection de ſes Œuvres eſt une véritable Encyclopédie. Quel dommage qu'il ne ſoit pas auſſi habile en Phyſique, qu'il eſt heureux en plaiſanteries ! Car, il faut l'avouer, il eſt peu Phyſicien, & vous ſavez que je ſuis verſé dans cette partie. A cela près, cet Auteur eſt vraiment prodigieux. Jamais on ne ſe diſtingua dans plus de genres différens; on a donc raiſon de le regarder comme un Génie univerſel.

Un Hiſtorien Anglois, qui n'avoit encore rien dit,& qui rêvoit profondément:J'avoue avec vous que M. de *Voltaire* eſt un Homme qui n'eut jamais de pareil. Notre Angleterre n'a point encore produit de Génie auſſi grand, auſſi univerſel. *Pope* ne ſauroit lui être comparé. Il réunit le mérite de *Swif*, d'*Adiſſon*, d'*Otwai*, de *Bolimbrocke*. C'eſt grand dommage qu'il ait écrit l'Hiſtoire! Son ſtyle eſt à la vérité charmant; mais je ſuis forcé de dire qu'il

n'a pas le ton convenable. Des Epigrammes, des Réflexions, des Portraits, des Altérations de faits.... Oh! nous écrivons différemment l'Histoire. Nos Auteurs ne sacrifient jamais la vérité à la gentillesse. M. de *Voltaire* n'auroit pas dû cultiver ce genre de Littérature. Mais dans les autres parties, il est vraiment supérieur, divin! Vous n'aurez jamais de plus grand Philosophe, de plus fin Critique, de Raisonneur plus agréable. Cet Auteur est charmant, charmant! En un mot, c'est un Génie universel.

Je suis enchanté, dit M. *B***. Médecin* renommé par son profond savoir & ses grandes lumieres; je suis vraiment enchanté de voir un Anglois rendre justice à M. de *Voltaire* d'une maniere si honorable pour notre Nation; mais, Monsieur, en s'adressant à l'Anglois même, permettez-moi de vous dire que M. de *Voltaire* n'est pas si inexact, ni si frivole que vous le croyez, dans la partie Historique. J'ai vérifié la plupart des faits qu'il rapporte sans preuve

* Il a fourni plusieurs articles à l'Encyclopédie.

& sans citer les sources, & je puis vous assûrer que je suis parvenu à découvrir leur vérité, c'est-à-dire, à trouver des autorités capables de les appuyer, & qui prouvent du moins que M. de *Voltaire* ne les a point imaginés. S'il est foible en quelque chose, ce n'est pas, selon moi, dans l'Histoire, mais dans ce qui a rapport au physique de l'Homme, à la constitution animale de notre espece; car il donne presque toujours à gauche toutes les fois qu'il raisonne sur ces matieres. Mais est-il obligé d'en savoir autant que les Physiologistes de profession? Il y auroit de la mauvaise humeur à lui reprocher ses méprises à cet égard. Il excelle dans tant d'autres sciences! D'où je conclus que mon observation n'empêche pas que M. de *Voltaire* ne soit un Esprit universel.

Mais quoi! Messieurs, lorsque chacun de vous célébre le génie du Favori de toutes les Muses, je garderois un coupable silence, s'écria un Abbé Théologien qui aspiroit à l'Académie Françoise? Non, je veux & je dois lui rendre aussi mon tribut d'admi-

ration. M. de *Voltaire*, ſelon moi, réunit en lui ſeul, les lumieres & les talens qui ont immortaliſé *Ariſtote*, *Platon*, *Plutarque*, *Cicéron*, *Tacite*, *Sophocle*, *Anacréon*, *Lucrèce*, *Virgile*, *Horace* & les deux *Plines*. Grace à ſes Ouvrages, notre Langue deviendra claſſique, comme celle des Grecs & des Romains. Un mérite qui diſtingue ce Grand Homme de tous les Philoſophes ſes prédéceſſeurs, c'eſt d'avoir eu le courage & l'adreſſe de déchirer le voile des préjugés religieux. *Lucien*, à cet égard, n'eſt qu'un écolier auprès de lui. Perſonne n'a mieux manié l'arme du ridicule, & vous ſavez que c'eſt la plus efficace contre les erreurs. Heureux s'il s'en fût tenu à celle-là, ſur le chapitre de la Religion! Lorſqu'il a voulu employer celle du raiſonnement, il a malheureuſement donné dans des bévues qui n'ont pas échappé à nos Théologiens érudits; ils les lui ont même reprochées amérement, & je ſuis obligé de convenir avec eux, d'après l'étude particuliere que j'ai faite des Langues anciennes, que M. de

Voltaire n'a pas la moindre connoiſſance de l'Hébreu, qu'il ne ſait point le Grec, & qu'il n'a pas puiſé dans les ſources ſes obſervations critiques ſur *Abraham*, *Moïſe*, *David*, *Salomon*, les Prophetes, les Loix & les mœurs Hébraïques : je doute même qu'il ait jamais lu les Peres de l'Egliſe qu'il cite ſouvent: Mais le moyen qu'un Génie ſi ſublime ait pu deſcendre à des études ſi ſeches, ſi arides ! Ses ennemis diront qu'il n'eût pas dû raiſonner ſur ce qu'il ne connoiſſoit pas à fond, ou du moins qu'il eût dû mieux choiſir ſes Faiſeurs d'extraits; mais je leur répondrai que *Jupiter* a eu ſes foibleſſes, & que ſi, pour s'être fait Taureau, il n'a point ceſſé d'être le Maître des Dieux, M. de *Voltaire*, pour s'être quelquefois oublié, n'a point ceſſé d'être *Voltaire*, c'eſt-à-dire, le Maître des Beaux Eſprits, des Savans, des Philoſophes, des Poëtes, des Hiſtoriens & des Littérateurs de toutes les eſpeces.

Un Poëte Comique, un Poëte Lyrique, un Savant érudit, qui ſe trouvoient auſſi dans l'Aſſemblée, alloient parler à leur tour, quand les Interlocuteurs ſe mirent à

ſe regarder & à éclater de rire. Il étoit temps, car l'Homme univerſel ſe ſeroit bientôt trouvé réduit à peu de choſe.

M. *Duclos*, qui, par politeſſe, avoit laiſſé parler les autres, rompit la ſéance, recommanda qu'il ne fût jamais dit que ſa maiſon eût été profanée par de ſemblables propos, & ſur-tout qu'il eût ri comme le reſte de la Compagnie.

Je vous abandonne, mon cher Ami, aux réflexions ſi naturelles, après un tel fait dont je vous garantis la vérité, aux expreſſions près. Cette Anecdote ne ſuffiroit-elle pas pour juſtifier ma prétendue partialité contre M. de *Voltaire*?

J'ai l'honneur d'être, &c.



POST-SCRIPTUM.

Mon Censeur vient de m'écrire un Billet, pour m'annoncer qu'il n'est pas dans l'intention d'approuver les *Lettres* dont on m'a dérobé une copie, & que je me proposois de joindre aux *Trois Siecles.* Il y trouve des choses trop vives, d'autres trop négligées, & ne me conseille point de les faire imprimer sous la forme qu'elles ont. C'étoit mon premier projet, comme vous l'avez pu voir dans ma Réponse au Libelle. J'avois cru nécessaire depuis d'en publier une douzaine, pour mettre le Public en état de juger si un autre, que moi, peut les avoir écrites; mais, puisque mon Censeur ne les trouve pas dignes de figurer à la suite des *Trois Siecles*, je renonce à les faire paroître, & avec d'autant moins de regret, que les morceaux que j'en rapporte dans les articles *Condorcet* & *Helvetius* suffisent pour en donner une juste idée.

N. B. J'apprends, dans le moment qu'on acheve d'imprimer cette Lettre, que tandis qu'on s'efforce, d'un côté, de m'enlever le peu de bon qu'il y a dans mes Ouvrages, on s'occupe, de l'autre, à m'attribuer ceux que je n'ai point faits. Il n'a pas tenu au zele charitable de quelques Personnes,

non Philosophes, mais pires, de persuader à l'*Aristide* du Clergé de France, à un Prélat qui m'honore d'une bienveillance particuliere dont je fais ma gloire, que j'étois l'Auteur d'une nouvelle Traduction, en dix volumes, des Contes de *Jean Bocace*. Les bonnes Ames! il leur importe peu de me faire honneur du talent que cette Version suppose [car on la dit très-exacte], pourvu qu'elles réussissent à me nuire auprès des personnes dont l'estime m'est précieuse. *Quantùm mortalia pectora cœca noctis habent!...*

Je ne trouve point étrange que les Auteurs, dont j'ai blâmé les défauts, ou combattu les erreurs, déclament contre moi dans les Sociétés, & me poursuivent par des calomnies : ils ont leur amour-propre à venger; mais ce qui m'étonne, sans cependant me décourager, c'est que des Hommes obligés, par état, à plus de décence & de vertu que les autres, se fassent, sans me connoître & sans avoir à se plaindre de moi, les Satellites & l'instrument docile de l'animosité de mes ennemis. On m'a fait connoître plusieurs de ces Colporteurs d'Anecdotes scandaleuses; mais ils n'ont pas à craindre que je les révele. La vengeance est une foiblesse étrangere à mon ame naturellement fiere & depuis long-temps exercée

à pardonner. D'ailleurs, les Méchans ne sont-ils pas assez punis de l'être ? Comme le fer, ils engendrent une rouille qui les ronge, qui détourne d'en approcher, & qui finit par les détruire.



ABRÉGÉ HISTORIQUE
DE LA VIE
DE
MARIE-THÉRESE,
IMPÉRATRICE-REINE DE HONGRIE,
ET DE
CHARLES-EMMANUEL III,
ROI DE SARDAIGNE;

TIRÉ de la Galerie universelle des Hommes célebres, &c.

TROISIEME EDITION.



ABRÉGÉ HISTORIQUE DE LA VIE DE MARIE-THÉRESE,

IMPÉRATRICE-DOUAIRIERE, REINE DE HONGRIE ET DE BOHEME;

TIRÉ de la Galerie universelle des Personnes célebres, &c.

LA preuve d'une solide gloire pour les grands Princes, c'est d'entendre, dans les éloges de leurs contemporains, le langage de la Postérité.

Cette distinction rare a été réservée à *Marie-Thérese-Walpurge-Amélie-Christine d'Autriche*, Reine de Hongrie, de

Boheme, &c. fille de *Charles* d'*Autriche*, ſixieme du nom, le ſeizieme Empereur de ſa Famille, & d'*Eliſabeth - Chriſtine de Brunſwic*. Son Pere, dont le Regne ſera célebre, avoit vu périr l'héritier de ſon Nom, par la mort de ſon fils l'Archiduc *Léopold*, enlevé au berceau; mais ce Nom devoit recevoir un nouvel éclat dans la perſonne de ſa Fille, & ſon extinction ne pouvoit être marquée par une gloire plus éclatante.

Marie-Thérese, née à Vienne le 13 Mai 1717, annonça dès ſon enfance des qualités ſupérieures à ſon ſexe, celles qui conſacrent les bons Rois, & caractériſent les Grands Hommes. Un eſprit juſte & pénétrant, un cœur ſenſible & généreux, une ame ferme & courageuſe, des manieres nobles & engageantes, les graces de la beauté, & plus encore, l'aſcendant d'un caractere fait pour dominer les autres, furent les dons heureux qui firent adorer ſa jeuneſſe, & préſagerent ce qu'elle ſeroit un jour.

Nous laiſſons à ceux qui écriront ſes

Hiſtoire, le ſoin de tranſmettre à la poſtérité les détails de ſes premières années: une ſimple Notice, comme celle que nous nous ſommes propoſés, n'eſt deſtinée qu'à retracer ſuccinctement les principaux traits de ſa vie.

En 1736, elle fut mariée à *François-Etienne* de *Lorraine*, depuis Grand Duc de Toſcane, & enſuite Empereur, ſous le nom de *François I.* L'inclination, qui préſide rarement à l'union des Princes, diſpoſa tout pour la félicité de cette alliance. *François*, élevé à la Cour de *Charles VI*, avoit eu une éducation preſque commune avec *Marie-Thérèſe*; c'en étoit aſſez pour préparer à l'Empereur un gendre digne de lui, & à ſa Fille un époux capable de faire ſon bonheur.

Un mariage formé ſous de tels auſpices, ne pouvoit produire que les plus heureux fruits. L'Europe les admire aujourd'hui dans une Poſtérité auſſi nombreuſe qu'accomplie; & la tendreſſe conſtante de ces deux Epoux, a offert tout à la fois une leçon & un modele d'union conjugale.

La mort de *Charles VI*, arrivée subitement, le 20 Novembre 1740, vint en troubler les douceurs. *Marie-Thérese*, en perdant un Pere digne de ses regrets, se vit à la veille d'être privée des Etats, que sa naissance & les Traités sembloient devoir lui assûrer sans contradiction. La plupart des Puissances de l'Europe se liguerent contre elle. La grandeur de la Maison d'Autriche avoit été de tout temps le sujet de leurs alarmes, & le principe de leurs rivalités. La mort de l'Empereur, qui ne laissoit point de Postérité masculine, offroit une circonstance favorable pour l'affoiblir, & les prétextes ne manquerent pas.

Le Roi d'Espagne, l'Electeur de Baviere, *Auguste III*, Electeur de Saxe & Roi de Pologne, articulerent d'abord des droits, & se préparerent à les faire valoir par la force des armes. La France, sans aucune intention de s'agrandir, vouloit avoir la gloire de faire un Empereur. *Frédéric III*, nouvellement monté sur le trône de Prusse, se proposoit de profiter de la confusion

générale pour se rendre maître de la Silésie, ou, pour mieux dire, avant d'avoir fait part de ses desseins aux autres Puissances, il s'étoit déjà rendu maître de cette Province, la plus riche que la Maison d'Autriche possédât en Allemagne.

Pour surcroît de malheur, *Marie-Thérèse* venoit de perdre la Czarine *Anne Jwanowna*, la fidelle Alliée de sa Maison; ses finances étoient épuisées, ses troupes étoient affoiblies par une longue guerre, & dispersées dans ses vastes Etats: d'un autre côté, les Hongrois révoltés depuis long-temps contre le joug des Empereurs, les Italiens de sa domination soupirant après l'indépendance, ajoutoient à ses alarmes. Tout sembloit devoir abattre son courage, si ce courage n'eût été supérieur à tout.

Tant d'orages déchaînés contre elle ne lui font oublier, ni le soin de sa gloire, ni le soutien de ses droits, ni les ressources que son génie & son cœur offroient à sa politique. Son premier soin est de se mettre en possession de ses Etats héréditaires; & le premier usage qu'elle fait de son autorité,

eſt de gagner l'amour de ſes Sujets par des actes de clémence, & des bienfaits. Sa main briſe les fers des Maréchaux de *Wallis*, de *Seckendorf* & de *Neuperg*, diſgraciés par ſon Pere, mais capables de la ſervir : par ſon affabilité touchante & populaire, elle ſait rendre précieuſe & chere au peuple la Majeſté ſouveraine que la fierté de ſes Aïeux avoit trop ſouvent fait haïr : l'accès de ſon trône eſt ouvert à toutes les claſſes de Citoyens : les Députés des Etats traitent avec elle ſans Médiateur : les Hongrois même ſont forcés d'oublier leurs reſſentimens, aux pieds d'une Princeſſe qui fait naître dans les cœurs la ſoumiſſion & l'amour. Toute ſa politique ſe réduiſit alors à ce grand principe, ſi digne d'une grande ame, celui d'établir ſa force ſur l'attachement des Peuples. Elle ſentoit que les plus puiſſantes reſſources d'un Prince, conſiſtent dans le zele & l'affection de ſes Sujets. Elle ſut ſe les procurer. Appuyée de ce ſecours, déjà reconnue Souveraine de la Haute & Baſſe-Autriche, de la Boheme, de ſes Domaines

d'Allemagne, de ceux d'Italie, elle est couronnée Reine de Hongrie, à Presbourg, le 14 Juin 1741. Elle a même la gloire de faire associer le Grand Duc de Toscane, son Epoux, au gouvernement de tous ses Etats, sous le titre de *Co-Régent*, & de lui faciliter, par cette démarche, sans lui céder aucun droit sur sa souveraineté ; les moyens de parvenir à la Couronne Impériale.

Il ne s'agissoit plus que de combattre, d'un côté, le Roi de Prusse, déjà maître de la Silésie, & de repousser, de l'autre, les armes de l'Electeur de Baviere, appuyées de celles de France, d'Espagne & de Saxe.

Une Ligue si puissante présageoit de violens assauts, & des pertes considérables.

Déjà l'Electeur de Baviere, soutenu des forces qui le protégent, est couronné Archiduc d'Autriche à Lins, reconnu Roi de Boheme à Prague, élu Empereur à Francfort, sous le nom de *Charles VII*; déjà le Roi de Prusse a pénétré en Moravie, Province voisine de la Silésie ; déjà tous les Etats de *Marie-Thérese* sont en proie

aux Ennemis ligués contre elle : au milieu de tous ces chocs, son courage brave les dangers, & sa fermeté les répare. Aidée de l'argent de la Hollande, de celui de l'Angleterre ; plus encore de la valeur & de l'activité du Prince *Charles*, son Beau-frere, elle se met en état de reprendre en peu de temps sur son Compétiteur tous les Pays dont il s'étoit emparé.

Dans les premiers momens de cette guerre, quel spectacle n'avoit-elle pas donné à toute l'Europe, &, pour la suite des Siecles, à toutes les Nations ! Devenue mere, le 13 Mars 1741, de l'Archiduc *Joseph* *, dont la naissance fit alors sa consolation, & fait aujourd'hui sa gloire, elle prend entre ses bras ce Rejeton de tant d'Empereurs, cet appui d'une illustre Maison alors chancelante, se rend en Hongrie, assemble les Etats, leur présente ce Prince à peine âgé de quelques mois, & leur adresse ces paroles qui peignent si bien son ame & ses malheurs : *Abandonnée*

* L'Empereur régnant.

de mes amis, persécutée par mes ennemis, attaquée par mes plus proches parens, je n'ai de ressource que dans votre fidélité, dans votre courage, & dans votre constance. Je remets en vos mains la fille & le fils de vos Rois, qui attendent de vous leur salut. Un tel discours étoit capable de transformer les assistans, non-seulement en défenseurs, mais en Héros. Aussi les Hongrois, lui donnant à peine le temps d'achever, tirent leur sabre, & s'écrient d'une voix unanime : *Mourons pour notre Roi Marie-Thérese.* Jamais Princesse ne mérita mieux en effet ce titre, comme le dit un célebre Ecrivain.

Cette scène touchante, où le courage & l'attendrissement se disputerent la gloire de paroître avec plus d'éclat, fut honorée par les larmes de tous les Spectateurs. *Marie-Thérese* retint seule les siennes, pour ne montrer au peuple que sa fermeté. Mais, rendue à elle-même, ses yeux en répandirent en abondance; &, combien de telles larmes ne devoient-elles pas avoir de douceur pour sa sensibilité! Elle étoit

alors enceinte, & ce fut dans ce temps qu'elle écrivit à la Duchesse de *Lorraine*, sa Belle-mere : *J'ignore s'il me restera une seule Ville pour faire mes couches.* Jamais les Maîtres du Monde n'avoient donné une pareille leçon à l'Univers, & jamais l'Univers n'avoit peut-être été dans le cas d'admirer une plus véritable grandeur.

Pour résister à ses ennemis, il falloit que *Marie-Thérese* s'attachât à trouver les moyens de diminuer leurs forces. Le Roi de Prusse étoit un des plus redoutables, & celui qui devoit coûter le plus à gagner. Le seul parti qui s'offroit pour lui faire tomber les armes des mains, étoit de lui abandonner la Silésie, unique objet de son armement. Le sacrifice étoit énorme. *Marie-Thérese* auroit voulu se l'épargner. En vain employa-t-elle, pour cet effet, la médiation de l'Angleterre & de la Hollande qui la favorisoient secrétement; elle fut obligée, par le malheur des circonstances, de céder cette riche Province : ce qu'elle fit dans un Traité signé à Breslau, le 11 Juin 1742. La principale condition fut, que le Monar-

que Prussien retireroit ses Troupes de Boheme, après l'espace de treize jours, & qu'il garderoit dans la suite une exacte neutralité. Le Roi de la Grande-Bretagne se rendit garant de ce Traité.

Bientôt après, la Hollande, l'Angleterre & la Savoie se déclarerent pour *Marie-Thérese*. La guerre devint générale en Europe. On combattit en Allemagne, en Flandre, en Italie, & même dans une partie de la France. La fortune sembla d'abord se déclarer en faveur d'une Princesse qu'elle avoit paru vouloir opprimer; mais il étoit de la destinée de cette Souveraine de payer quelques instans de prospérité par des nouvelles alarmes. Le Roi de Prusse qui, en faisant sa paix, s'étoit promis de voir succomber la puissance Autrichienne sous les efforts de ses autres ennemis, entrevit que ses espérances alloient être trompées, & craignant que le Traité de Breslau, arraché par la nécessité, ne fût bientôt anéanti par la force, reparut (en 1744) à la tête de ses Troupes. Sous prétexte que la Reine de Hongrie refusoit

de reconnoître pour légitime l'élection de *Charles VII* à l'Empire, il fait marcher une armée de vingt-deux mille hommes vers la Moravie, une autre de quatre-vingt mille vers la Boheme.

Cette démarche, de la part d'un Prince qu'on croyoit avoit satisfait, étonna les Autrichiens sans affoiblir leur courage : plus ils ont d'attaques à repousser, plus leur zele pour *Marie-Thérese* redouble. On vit donc reparoître sur la scene du Monde ces vicissitudes qui l'ont si souvent occupée, des revers, des succès, des victoires, des défaites : Prague forcée par les François, reprise ensuite par les Autrichiens; la perte des batailles de Molwitz, de Czaslau, de Sahi, réparée par le combat d'Ettenguen, & les avantages qui le suivirent.

La mort de l'Empereur *Charles VII*, qui survint dans ces entrefaites, ne servit qu'à perpétuer les animosités, bien loin de les ralentir. Ce Prince mourut à Munich, le 20 Janvier 1745, accablé de chagrins, de revers, & presque sans Etats. Il avoit

éprouvé successivement les plus brillantes faveurs de la fortune, & les plus cruelles rigueurs de son inconstance.

Maximilien, son Fils, craignant le même sort, prit le sage parti de renoncer à la Couronne Impériale, & fait avec *Marie-Thérese* un Traité, par lequel il abandonnoit toutes ses prétentions sur les Etats héréditaires de la Maison d'Autriche.

La Fille de *Charles VI*, victorieuse & débarrassée d'un ennemi qui étoit le prétexte de la guerre, profita des circonstances, & le Sceptre de l'Empire passa par son habileté entre les mains de son Epoux, qui fut élu Roi des Romains, le 13 Septembre de la même année, & Empereur le 25, sous le nom de *François I*.

La France & la Prusse ne paroissoient plus avoir de raison légitime pour continuer les hostilités; la renonciation de *Maximilien* devoit mettre fin, selon les apparences, à toutes les contestations: mais l'ancien projet d'affoiblir la puissance de la Maison d'Autriche, parla plus haut que jamais. Le Roi de France, qu'on avoit

déjà vu en Flandre à la tête de ses armées victorieuses, étoit allé les rejoindre, après sa maladie de Metz. Le Roi de Prusse, d'un autre part, ne cessoit de poursuivre les Autrichiens. Le succès de ses armes à la bataille de Friedberg, les victoires remportées par les François, & sur-tout la célebre journée de Fontenoi, faisoient tout craindre pour *Marie-Thérese* & pour ses Alliés. Il fallut en venir à des propositions de paix. Les Puissances belligérantes députerent leurs Plénipotentiaires à Aix-la-Chapelle, où l'on conclut un Traité le 18 Octobre 1748. On sait que, par ce Traité, (dans lequel celui de Worms avec le Roi de Sardaigne, celui de Breslau avec le Roi de Prusse furent confirmés) *Marie-Thérese* conserva le Milanois, & fut reconnue légitime Héritiere de toutes les possessions Autrichiennes; que l'élection du Grand Duc de Toscane, son Epoux, à la Couronne Impériale, fut maintenue, & la Pragmatique-Sanction confirmée.

Cette guerre terminée, l'Impératrice-Reine ne s'occupa plus qu'à en réparer les

malheurs. Comme *Henri IV*, elle avoit été obligée de conquérir ſon propre héritage : comme ce grand Prince, elle voulut faire le bonheur de ſes Sujets, dès que le calme fut revenu. Les impôts, que la néceſſité avoit forcé d'établir, furent ſupprimés ou diminués ; l'Agriculture & le Commerce reprirent une nouvelle vigueur ; les Beaux-Arts furent accueillis & appelés, les Grands-Hommes en tout genre récompenſés. Son attention ſe fixa principalement ſur les Officiers qui l'avoient ſervie par leur zele & leur valeur : ils avoient eu part aux fatigues & aux maux de la guerre, ils en eurent aux diſtinctions & à ſes bienfaits. On vit, en un mot, éclore ſous ſon adminiſtration une multitude de réformes, d'inſtitutions, de loix ſages, & elle s'arma d'un zele conſtant à les faire obſerver.

Cependant l'Europe étoit au dehors dans un calme profond, tandis que la plupart des Puiſſances qui la compoſent ſe préparoient dans le ſilence à rallumer le flambeau de la guerre. La Grande-Bretagne, dont les armées avoient été battues ſur terre,

mais dont les flottes avoient été victorieuses, fondoit sur la supériorité de sa Marine l'espoir de s'assûrer l'empire du commerce & des mers. Le Roi de Prusse, qui avoit éprouvé l'ascendant de ses forces contre la Maison d'Autriche, ne comptoit toujours sur la Silésie, qu'autant qu'il seroit le plus fort, & pour en maintenir la possession, se proposoit d'attaquer. L'Impératrice-Reine, qui n'avoit point oublié les sacrifices qu'elle avoit été obligée de faire, ne pouvoit se rassûrer contre un Voisin entreprenant, qu'en cherchant à l'affoiblir, pour en avoir moins à craindre. La Saxe, conquise en un mois, dans la derniere guerre par *Frédéric*, redoutoit sans cesse le même sort. La France seule se reposoit sur la foi du Traité d'Aix-la-Chapelle, lorsque les Anglois commencerent les hostilités, en s'emparant de tous les vaisseaux commerçans François, sous prétexte que les limites de l'Acadie n'étoient pas assez déterminées. Bien-tôt après le Roi de Prusse entre dans la Saxe, & se dispose à marcher vers la Boheme.

Tout le monde connoît les détails de cette guerre, qui offrit un nouveau plan de politique. Les Annalistes de la France se plairont toujours à rappeler le Traité de Versailles, qui termina les inimitiés des Maisons de *Bourbon* & d'*Autriche*, & établit l'amitié la plus sincere entre *Marie-Thérèse* & *Louis*, qui n'avoient combattu l'un contre l'autre qu'en s'estimant & se respectant. Il suffit de dire que l'Histoire moderne n'offre point d'exemple d'une pareille guerre. Au printems de 1757, on vit neuf grandes Armées couvrir l'Allemagne, &, dans l'intervalle de cinq mois, il s'y donna six batailles rangées. C'est aux Ecrivains qui se chargeront d'écrire l'Histoire, à nous en présenter les différens tableaux : l'Electeur de Saxe contraint de sortir de ses Etats, & de les abandonner à la merci de l'ennemi qui les avoit surpris; les Autrichiens, aussi vaillans qu'infatigables, occupés sans relâche à défendre les possessions de leur Souveraine; la Russie répandant la terreur de ses armes dans la Prusse, dans la Silésie, & les tournant

ensuite contre ses Alliés ; le Roi de Prusse tenant tête à quatre Puissances réunies contre lui, tantôt Maître de la Boheme, tantôt repoussé dans ses propres Etats ; la France d'abord triomphante en Westphalie, dans l'Electorat d'Hanovre, puis malheureuse à Rosbac, à Crewelt, relevée ensuite par l'habileté du Maréchal de *Broglie*, à Cassel, à Berghen, à Corback, &, peu auparavant, à Lutzelberg, par le Prince de *Soubise* ; ses Escadres victorieuses, en premier lieu, contre l'Amiral *Bingh* ; Port-Mahon aussi-tôt emporté par le Maréchal de *Richelieu* ; &, dans la suite, les Anglois Conquérans dans nos Colonies, chassés des Ports de Bretagne par le Duc d'*Aiguillon* ; enfin toutes les Puissances successivement heureuses & maltraitées.

Une remarque, qui ne doit point échapper, c'est que l'Autriche fit juger, dans cette guerre, combien un sage Gouvernement peut donner d'ascendant à une Puissance qui sait habilement dispenser ses forces. *Marie-Thérese* eut constamment à la tête de ses Armées, des Généraux qui,

ſans être toujours heureux, ſe montrerent toujours dignes de l'être. Les Maréchaux de *Brown*, de *Daun*, de *Loudhon*, entre autres, y acquirent une réputation immortelle. Le premier, de ſimple Soldat, parvenu à tous les Grades Militaires, déploya ſes talens contre le Roi de Pruſſe à Lowoſitz, & mourut au ſein de la gloire; le ſecond fit connoître au même Prince, dans la journée de Chotemitz, qu'on pouvoit le vaincre, tout grand Général qu'il eſt: dix mille hommes tués, la priſe de vingt-deux Drapeaux, de quarante-cinq pieces d'Artillerie, de quantité de Munitions, ſont les célèbres Monumens de cette Victoire, qui ne coûta que cinq mille hommes aux Autrichiens; le dernier ne dut qu'à ſon activité les Lauriers qu'il cueillit à Glatz, à Schweinitz, à Landshut, & dans d'autres actions. Le Prince *Charles* y ſoutint avec éclat l'honneur qu'il s'étoit acquis dans la guerre précédente.

Marie-Thérèſe montra, de ſon côté, que ſi elle avoit ſu choiſir des Généraux habiles, elle ſavoit les récompenſer dignement.

L'Ordre * qui porte son Nom, fut établi après la Victoire de Chotzemitz, afin d'en perpétuer le souvenir, & de décorer les braves Officiers qui y avoient contribué. La Maréchale de *Daun* la vit accourir à son Hôtel, pour lui apprendre, la premiere, les succès de son Mari ; distinction flatteuse qui fut accompagnée de ces épanchemens de satisfaction & de cordialité qui, bien loin d'affoiblir la Majesté Royale, n'en relevent que mieux l'éclat.

Après huit années de siéges, de batailles, de défaites, les Puissances belligérantes, épuisées autant par leurs succès que par leurs malheurs, furent contraintes de travailler à la Paix. Le Roi de France avoit été le premier à conclure la sienne, avec l'Angleterre. L'Impératrice-Reine la fit avec le Roi de Prusse, le 15 Février 1763. Le Château d'Hubersbourg, en Saxe, fut choisi pour les Conférences. Il fut stipulé que chacun rentreroit dans ses Possessions, en se les garantissant respectivement. Le

* Appellé l'*Ordre de Marie-Thérèse*.

Roi de Prusse promit sa voix pour l'élection de l'Archiduc *Joseph*, en qualité de Roi des Romains. Ce Prince fut en effet élu, à Francfort, le 27 Mars 1764, & couronné le 3 Avril suivant. Ce jour fut, sans doute, le plus doux de la vie de *Marie-Thérese*. Après tant d'années de traverses & de contradictions cette auguste Fille de tant d'Empereurs, eut la consolation & la gloire de placer sur la tête d'un Rejeton de son propre Sang la Couronne Impériale, qui avoit paru s'en éloigner, & de la faire rentrer dans sa Famille avec la Victoire & la Paix.

Tant de douceurs devoient être empoisonnées par une perte bien accablante pour un cœur comme le sien. Elle avoit vu périr, en 1763, *Marie-Isabelle de Parme*, Princesse accomplie, & l'Epouse de ce Fils si chéri : au milieu des Fêtes du Mariage de l'Archiduc *Léopold*, son second Fils, depuis Grand-Duc de Toscane, une mort subite lui enleve, le 18 Août 1764, l'Empereur son Epoux. Nous n'essayerons pas de peindre la douleur que lui causa

cet événement : la tendresse qui les avoit toujours unis, la Postérité nombreuse & brillante qui en étoit le fruit, étoient des nœuds puissans pour les attacher l'un à l'autre ; & si le temps a pu tempérer l'amertume de ses regrets, la Religion en a consacré le souvenir, dans un Monument * digne de son affection & de sa piété.

Le Prince qu'elle a pleuré si long-temps, étoit bien digne de ses larmes. L'Europe se souvient encore qu'à la bataille de Cornia, qu'il gagna contre les Turcs, & dans plusieurs autres rencontres, il montra un courage digne du Sang de *Charles V de Lorraine*, son Aïeul, & du Duc *Léopold*, son Pere. Héritier de la valeur de ses Ancêtres, il avoit encore plus hérité de leur amour pour leurs Sujets. Les Habitans de Vienne se rappelleront, de génération

* L'Impératrice-Reine a fondé, à Insprueh, un Chapitre de douze Chanoinesses, dont la fonction est de prier pour le Repos de l'Ame de l'Empereur *François I*, son Epoux, mort dans cette même Ville.

en

en Génération, qu'on a vu ce Prince, peu d'années avant sa mort, porter lui-même, au péril de sa vie, du pain à des malheureux, qu'une inondation soudaine du Danube avoit forcés de se réfugier sur les toits de leurs maisons submergées. Les Bateliers avoient refusé de se charger de ce généreux office : sa tendresse paternelle pour son peuple surmonta les obstacles, & brava des dangers que l'espoir des récompenses n'avoit pu faire affronter à la cupidité. Quelle action à transmettre aux Siecles à venir ! & quelle douceur pour un tel Prince, s'il eût vu son Fils, *Joseph II*, renouveller le même spectacle, comme il l'a fait quelques années après sa mort !

Outre la gloire des Armes & de la Politique, il en est une autre plus chere aux bons Souverains, & plus précieuse à l'humanité, celle d'assûrer, autant qu'il est en eux, la félicité publique. Tous les travaux de *Marie-Thérese* ont porté l'empreinte de ce sublime sentiment. Aidée des soins du Prince de *Kaunitz-Rittberg*, Ministre aussi éclairé que laborieux, aucun

genre d'utilité n'a échappé à son zele. Qu'on parcoure les Histoires Anciennes, & l'on trouvera peu d'exemples d'autant d'établissemens, tous dirigés par la Sagesse & la Bienfaisance. L'Etat Militaire, rappelé à une Discipline exacte, & encouragé en même temps par des distinctions & des avantages propres à exciter, autant qu'à récompenser l'émulation; des Maisons d'Education gratuite, ouvertes à la jeune Noblesse indigente, fondées avec magnificence, & surveillées par ses propres regards; des honneurs accordés aux Hommes d'un génie utile, & des Monumens élevés à leur gloire, pour l'instruction de leurs Successeurs; le mérite & la vertu toujours accueillis dans ses Etats, & honorés chez l'Etranger par ses présens; les Finances, la Justice, les Beaux-Arts, fixés dans leurs vrais principes & contenus par de sages Réglemens; la Religion respectée, avant toutes choses, dans ses pratiques, & protégée comme le plus sûr appui des Trônes & des Rois; tous ces grands objets, en un mot, sont autant de témoins

inconteſtables qui dépoſent en faveur du génie étendu, du cœur bienfaiſant, de l'ame religieuſe d'une Souveraine, dont tous les momens ſont marqués par l'accompliſſement de ſes devoirs. Rien n'eſt étranger à ſon amour pour l'ordre, & à ſa conſtante application. Autour d'elle, on voit la Nobleſſe maintenue, par ſa faveur, dans l'éclat qui lui convient, & excitée, par ſes exemples, aux vertus que la Naiſſance lui impoſe; la Puiſſance retenue dans les juſtes bornes qu'elle doit obſerver; les derniers de ſes Sujets écoutés dans leurs plaintes, & vengés des injuſtices de l'oppreſſion. Vigilante, affable, compatiſſante, tous les états, toutes les conditions, tous les âges ont des droits ſur ſon cœur; & ce cœur fournit à tout, ſans confondre les égards ni les ſentimens.

Finiſſons par la conſidérer dans ſon Auguſte Famille : Heureuſe Souveraine, elle paroîtra Mere encore plus fortunée; nous verrons ſa Poſtérité aſſiſe ſur les premiers Trônes de l'Univers, ou deſtinée à les remplir, ou digne de les occuper;

un Fils aîné, Empereur, déjà l'étonnement de l'Europe & l'image de ses vertus; un autre*, Souverain d'une Contrée florissante d'Italie, formé par sa Mere dans l'art de rendre les Peuples heureux; un troisieme**, appelé à régner dans des Etats qui s'applaudiront de le posséder; le dernier ***, fixant l'admiration des Savans par une capacité & des lumieres prématurées, présages des plus grands succès pour l'avenir; trois Princesses, ses Filles, embellissant les Cours de France, de Naples & de Parme; la France sur-tout, si long-temps rivale de sa Famille, ravie de posséder, dans une autre elle-même, tous les charmes, tous les talens, tous les mérites, & d'attendre

---

* *Pierre-Léopold-Joseph*, Grand-Duc de Toscane, né le 5 Mai 1747.

** *Ferdinand-Charles-Antoine-Joseph-Stanislas*, appelé à la succession du Duché de Modene, &c. né le premier Juin 1754.

*** *Maximilien-François-Xavier-Joseph-Jean-Antoine-Vinceslas*, Coadjuteur de l'Ordre Teutonique, né le 8 Décembre 1756.

l'Héritier de ſon Sceptre du Sang de *Louis* mêlé avec le ſien; la gloire qui l'environne enfin, capable de remplir les deſirs du Souverain le plus ambitieux, & de payer les vertus du plus accompli. Au milieu de tant d'éclat, le Paganiſme l'eût comparée à *Cybèle*, Mere des Dieux; mais ſa piété, ſon caractere, ſon génie, les événemens de ſa vie, ne permettront jamais de la comparer qu'à elle-même. Heureux les Peuples dont les Souverains ſe rendront dignes de lui être comparés!

FIN.

VIE

DE

CHARLES-EMMANUEL III.



ABRÉGÉ
HISTORIQUE
DE LA VIE
DE
CHARLES-EMMANUEL III,
ROI DE SARDAIGNE.

La Maiſon de Savoie eſt une des plus anciennes Maiſons Souveraines de l'Europe, & en même temps une des plus illuſtres. Trente-quatre Souverains, la plupart célebres par des Victoires ou par le talent d'une ſage Adminiſtration, ont répandu ſur elle le plus grand éclat. *Victor-Amédée II*, premier Roi de Sardaigne, avoit beaucoup ajouté à la gloire de ſes Ancêtres : *Charles-Emmanuel III*, ſon Fils, a ſurpaſſé la gloire de ſon Pere.

Né à Turin, le 27 Avril 1701, les premieres années de sa vie annoncerent, à travers le goût des plaisirs, une inclination décidée pour ses devoirs. Les amusemens de la jeunesse, en occupant d'abord ses loisirs, ne permirent jamais de douter que la bravoure, la politique & la vertu ne fussent destinées à former le fonds principal de son caractere; & *Victor-Amédée*, jaloux de la splendeur de sa Maison, ne tarda pas à s'applaudir d'avoir su transmettre à son Héritier les qualités les plus propres à occuper le Trône & à l'honorer. Son premier soin fut de lui procurer une alliance conforme à ses vues; il lui fit épouser, le 16 Février 1722, *Anne-Christine de Neubourg*. Ce mariage, capable d'assûrer son bonheur, n'eut d'autre effet que celui d'exciter ses regrets : la Princesse mourut le 12 Mars de l'année suivante.

Charles-Emmanuel sentit vivement cette perte; & s'il n'avoit écouté que sa douleur, il eût différé plus long-temps de former d'autres nœuds. Ce ne fut que pour obéir

aux ordres de ſon Pere, qu'il ſe détermina, peu de temps après, à un ſecond mariage avec *Polixene de Heſſe-Rhinfels*, qui fut célébré le 2 Juillet 1724.

Victor-Amédée, Duc de Savoie, né le 26 Juin 1726, eſt le fruit de cette union, Prince que ſon Pere eût choiſi lui-même pour l'appui de ſon Trône, ſi un choix libre pouvoit tranſmettre le Sceptre, au préjudice des droits de la nature & des Loix.

Cette naiſſance fut ſuivie de celle de trois Princeſſes, également recommandables par leurs vertus; *Eléonore-Marie-Thérèſe*, *Marie-Louiſe-Gabrielle* (morte à Quiers le 22 Août 1767), & *Marie-Félicité*.

Charles-Emmanuel s'occupoit uniquement du bonheur de ſon Epouſe, & de l'éducation de ſa Famille, lorſque *Victor-Amédée*, comblé de gloire, dégoûté des affaires & de la grandeur, qui rendent rarement heureux, ſoupirant après la tranquillité, objet ſi naturel des vœux de l'Homme ſage, prit la réſolution de renoncer

à la Couronne. Son fils étoit déjà jugé propre à gouverner dignement. La pénétration d'un Pere habile étoit d'accord, sur ce point, avec le suffrage des Peuples. Tous les Ordres de l'Etat furent assemblés. La Savoie & le Piémont reçurent des mains d'un Roi qu'ils regrettoient, un nouveau Roi qui remplissoit leurs espérances.

Possesseur d'un Trône si légitimement acquis, *Charles-Emmanuel* n'eût pas dû craindre un incident que l'inconstance humaine pouvoit cependant faire prévoir, & dont elle avoit déjà donné des exemples. *Victor-Amédée*, dégoûté de sa retraite de Chamberi, ou plutôt poussé par les importunités d'une Femme ambitieuse, sentit naître des regrets pour un Trône qu'il avoit librement abandonné; il fit des tentatives pour y remonter. La Comtesse de *Saint-Sébastien*, devenue son Epouse, lui avoit, dit-on, inspiré ce desir. Peu contente de sa main, honneur qui eût dû suffire à son ambition, elle vouloit régner sous le nom de son Epoux; & ce Prince,

trop complaiſant pour elle, s'engagea dans une démarche qu'il n'eût peut-être jamais faite ſans une impulſion étrangere.

Charles-Emmanuel eut alors à combattre tour-à-tour les mouvemens de ſon cœur, & les conſidérations de la politique. Maître de ſuivre ſon inclination, les deſirs de ſon Pere n'auroient point trouvé d'obſtacle; mais une affaire de cette importance ne ſe regle pas ſur des ſentimens particuliers. La conduite d'un Etat exige quelquefois les ſacrifices de la nature. Le projet de *Victor-Amédée* faiſoit craindre des ſuites; les reſſorts du Gouvernement pouvoient être ébranlés par des mouvemens dangereux : quitter le Sceptre & le reprendre ne ſont pas des démarches également faciles. D'ailleurs les motifs de ce retour à la Royauté étoient trop évidemment connus; on redoutoit les effets du même Eſprit qui l'avoit excité. Le Marquis d'*Orméa*, premier Miniſtre, en prévit les conſéquences, & fit, en cette occaſion, ce qu'on devoit attendre de ſes lumieres & de ſon intégrité. Il avoit été fidele au Pere dans les plus

importans emplois ; il crut devoir l'être au Fils, dont il avoit la confiance. » J'ai tou-
» jours conseillé au Roi, votre Pere,
» dit-il, au Monarque régnant, ce qui
» m'a paru le plus utile au bien de l'Etat
» & à celui de sa personne : aujourd'hui
» que c'est vous que je sers, je vous dois
» la même sincérité «. Son avis fut qu'on devoit s'opposer à la réclamation de *Victor-Amédée*, & cet avis fut suivi.

A ces chagrins domestiques en succéderent d'autres : *Charles-Emmanuel* perdit sa seconde Epouse, qu'il chérissoit : la Reine de Sardaigne mourut le 13 Janvier 1735.

Deux ans après, il crut devoir contracter encore un nouveau lien avec *Elisabeth-Thérese de Lorraine*, qui lui donna son second fils, *Benoît-Marie-Maurice*, Duc de Chablais, né le 21 Juin 1741.

L'année 1733 amena des circonstances qui mirent dans le plus grand jour ses talens Politiques & Militaires. La nouvelle élection de *Stanislas* à la Couronne de Pologne, excita de grands mouvemens

dans l'Europe. La France, à qui *Stanislas* avoit donné une Reine, devoit naturellement soutenir les justes prétentions de ce Prince, célebre par ses disgraces, autant que par ses lumieres & ses vertus. Le vœu de ses Concitoyens le rappelloit au Trône. La Russie & l'Empire avoient d'autres vues.

Ces deux Cours se déclarerent conjointement en faveur de *Frédéric-Auguste III*, Electeur de Saxe. Il fallut alors conclure des Traités d'aillance. Le Roi de Sardaigne & le Roi d'Espagne s'unissent au Roi de France, & dressent, d'un commun accord, le plan de leurs opérations militaires. On convint qu'on attaqueroit tout-à-la-fois l'Empereur du côté de l'Allemagne, de la Lombardie & de la Sicile. *Charles-Emmanuel* se chargea de porter la guerre en Lombardie.

Déjà l'Armée du Maréchal de *Villars* étoit dans le Milanois. Le Roi de Sardaigne, à la tête de ses Troupes, joint le Maréchal, se rend maître de Pavie, dirige sa marche vers Milan, s'empare de

cette Ville, & commence le siége de la Citadelle, qui fut forcée de capituler, le 29 Décembre 1733.

D'un autre côté, pendant que l'Armée, sous ses ordres, attaquoit ce poste de toutes parts, il se porte à Giradadda, à Pizzighitonne, Villes qui sont bientôt obligées de se rendre à un Prince digne d'être secondé par le Maréchal de *Villars*.

De si glorieux commencemens ne furent que le prélude des Victoires de Parme & de Guastalla. Les Annales de l'Europe rappelleront toujours, avec les plus grands éloges, la défaite des Autrichiens, près la premiere de ces deux Villes. La mort du Comte de *Mercy*, qui les commandoit, huit mille hommes restés sur le champ de bataille, rendirent la victoire complette. Celle que le Roi de Sardaigne remporta trois mois après, à Guastalla, ne fut pas moins glorieuse. Ce Prince déploya dans cette journée, les talens d'un Général habile, dans qui la bravoure, toujours balancée par la prudence, ne laissa rien au hasard, & fit tout plier sous son activité. On le

vit donner au Soldat l'exemple du courage; & faire mouvoir avec précision toutes les forces qu'il avoit à opposer à la valeur Autrichienne, qui, après avoir fait des prodiges, fut enfin obligée de céder à ses talens Militaires, dont elle avoit éprouvé déjà la supériorité.

Nous ne rappellerons pas ici les autres actions auxquelles il eut la plus grande part, & dont il fut le principal mobile: nous donnons une simple Notice & non pas une Histoire. Il suffit de dire que les Ennemis, pressés de toutes parts, se virent contraints de demander la Paix, qui fut conclue à Vienne en 1736.

Par cette Paix, le Roi de Sardaigne n'eut pas, à la vérité, tous les avantages qu'il devoit attendre, & qu'on lui avoit promis: les Cours de Versailles & de Madrid s'étoient engagées à lui procurer le Milanois, sur lequel il avoit des droits par une Fille de *Philippe II*, Roi d'Espagne, dont il descendoit: mais les circonstances ne permirent pas à ses Alliés d'appuyer toute l'étendue de ses prétentions. Il fut obligé

de ſe contenter d'une partie de ce Duché, qui conſiſtoit dans le Novarois, le Tortonois, & les Fiefs des Langhes.

Le temps de la Paix ne fut jamais un temps d'oiſiveté pour les grands Princes. Après avoir combattu ſes Ennemis, *Charles-Emmanuel* fixa ſon attention ſur d'autres intérêts de ſa Couronne. Quelques débats s'étoient élevés entre lui & la Cour de Rome, au ſujet de pluſieurs Fiefs du Piémont, ſur leſquels le Saint-Siége prétendoit avoir des droits. L'affaire fut terminée à ſa ſatisfaction, par le titre de Vicaire-Général & Perpétuel de ces mêmes Fiefs, que le Pape lui accorda, moyennant une légere redevance annuelle.

La diſcipline des Troupes exerça enſuite l'eſprit d'ordre, de juſtice & de réformation que ce Monarque a reçu de la Nature. Toute l'Europe a ſenti la ſageſſe de ſes Ordonnances Militaires, & en a adopté la plus grande partie. Parmi une multitude de Réglemens, propres à entretenir l'émulation, autant qu'à fixer l'équité dans l'avancement des Officiers, il fut décidé

que la Noblesse passeroit par tous les degrés de la Milice (sans excepter celui de Soldat) avant de parvenir à un rang supérieur. La Loi imposée fut appuyée par l'exemple : l'Héritier du Trône commença par être Cadet dans le Régiment des Dragons de Genevois, aujourd'hui appelé *Régiment de Son Altesse Royale*, parce qu'il en est le Colonel.

La mort de l'Empereur *Charles VI*, survenue en 1740, occasionna de nouveaux troubles, & ouvrit une nouvelle scene. La succession aux États de la Maison d'Autriche, fut disputée à *Marie-Thérese*, Grande Duchesse de Toscane, Fille de ce Prince. La France voulut faire élire un Empereur, comme l'Empereur avoit fait élire un Roi de Pologne, dans la guerre précédente. Le Roi de Prusse, d'un autre côté, après s'être emparé de la Silésie, appuyoit, par la force des armes, ses droits sur cette riche Province.

Au milieu de ces diverses commotions, *Charles-Emmanuel* songea d'abord à garder une espece de neutralité; il vouloit attendre

les événemens, & se décider d'après eux; conduite toujours prudente, quand il est permis d'en faire usage. Placé entre deux Voisins redoutables, qui avoient chacun intérêt de le ménager, il prit le parti de les laisser agir, & de n'agir lui-même que lorsqu'il le pourroit faire d'une maniere avantageuse pour ses prétentions.

Pendant ce temps, sa pénétration s'occupoit à démêler le dessein des Puissances belligérantes. Il comprit bientôt que le but de la France & de l'Espagne étoit d'établir l'Infant *Dom-Philippe* possesseur du Milanois; & que, privé lui-même de ce Duché, sur lequel il croyoit avoir des droits incontestables, on lui donneroit, par cet arrangement, pour Voisin un Prince de la Maison de *Bourbon*, tandis qu'un autre Prince, de la même Maison, possédoit déjà en Italie le Royaume de Naples & de Sicile. Il s'agissoit alors de choisir entre la domination Espagnole ou la domination Autrichienne.

Le Roi de Sardaigne trouva plus convenable à ses intérêts de voir le Milanois

entre les mains de la Reine de Hongrie ; qui d'ailleurs, pour attirer ce Prince à son parti, lui offroit des conditions très-avantageuses. Le Novarois, tout le Vigevenasque, toute la partie du Pavesan, située sur la rive droite du Thesin & du Pô, la Ville & le Territoire de Plaisance, lui furent promis, pourvu qu'il se chargeât de conserver le Milanois. Telles furent les conventions du Traité de Worms.

Dès-lors le Roi de Sardaigne se met en Campagne, & joignant ses Troupes à celles du Comte de *Traum*, qui commandoit les Autrichiens, il assiége la Citadelle de Modene. Cette Place est emportée le 29 Juin 1742, après seize jours de résistance. Ce siége est suivi de celui de la Mirandole, également obligée de capituler.

Les Espagnols qu'il avoit chassés du Piémont y étoient rentrés, & s'étoient rendus Maîtres de plusieurs Places, que le Roi de Sardaigne leur avoit abandonnées. Après diverses alternatives d'échecs & de prospérités, *Charles-Emmanuel* reprit, par sa sage conduite & sa valeur soutenue,

tous les différens Poſtes que les ennemis avoient occupés, ſoit dans ſes Etats, ſoit en Italie. Tantôt plein d'activité, tantôt temporiſant avec prudence, il ſut ſi bien diſpenſer ſes forces & ménager ſes reſſources, qu'au Traité d'Aix-la-Chapelle, ſigné le 28 Octobre 1748, non-ſeulement il recouvra ce qu'on lui avoit ôté, mais encore il fut maintenu dans la poſſeſſion des Territoires qui lui avoient été aſſûrés par le Traité de Worms. Il ne fut obligé de ſe deſſaiſir que de la Ville de Plaiſance, qu'il céda à l'Infant *Dom-Philippe*, que la France & l'Eſpagne firent en effet Souverain du Duché de Parme.

Depuis cette Paix, le bonheur de ſes Sujets a été conſtamment l'objet de ſes ſoins. L'eſprit éclairé d'une adminiſtration ſage l'a fait deſcendre dans les plus minces détails; rien de ce qui a pu contribuer à établir l'ordre ou à accroître l'utilité, n'a paru indigne de ſon attention. Le Clergé de ſes Etats vit refleurir, par ſes ſoins, dans les différens Ordres qui le compoſent, toute l'exactitude de la Diſcipline Eccléſiaſtique.

Attentif à recueillir ce que l'Adminiſtration étrangere lui offroit d'avantageux, autant qu'habile à imaginer lui-même des plans convenables au bien de ſes Peuples, l'exemple du Roi de France l'engagea, en 1752, à répartir ſur les biens Eccléſiaſtiques les charges établies ſur les biens Séculiers. Il ne ſe borna point à de ſimples impoſitions. Pour conſerver un juſte équilibre dans les fortunes, le Clergé & les Religieux furent privés, par un Edit, de la faculté d'augmenter leurs Poſſeſſions, ſoit par achats, ſoit par voie de donation.

La partie des Finances, cette partie ſi eſſentielle dans toute Société politique, ne devoit pas échapper à des regards auſſi attentifs que les ſiens. L'ordre y fut rétabli, l'adminiſtration fut ſimplifiée, la répartition ſagement fixée; des fonds furent aſſignés pour payer l'intérêt des dettes de l'Etat, & d'autres fonds pour leur amortiſſement.

Le grand art eſt de travailler au bien des Peuples, ſans rien retrancher des dépenſes néceſſaires à l'éclat du Trône. *Charles-Emmanuel* a réuni au plus haut degré ce

double talent. Un état de Maiſon ſoutenu avec la dignité qui convient à un puiſſant Souverain ; une Cour brillante & nombreuſe ; des Troupes conſidérables entretenues en temps de Paix, bien payées, bien vêtues, bien exercées ; des Palais qui annoncent la magnificence ; des divertiſſemens réglés par le goût & l'honnêteté ; pardeſſus tout, un Peuple adorateur de ſon Souverain, contribuant avec joie aux frais d'une adminiſtration également équitable & bien entendue : tel eſt le ſpectacle qu'offrent les Etats du Roi de Sardaigne ; tels ſont les titres qui rendent ce Prince digne d'être propoſé pour modele à tous les Souverains.

Un dernier trait, qui n'eſt pas le moins précieux de ſon regne, eſt la neutralité qu'il a ſu conſerver pendant la derniere guerre. Cette conduite ſupérieure a procuré à ſes Etats une tranquillité profonde, au milieu des agitations de l'Europe. Par-là, le ſage Monarque a eu le double avantage d'épargner le ſang de ſes Sujets, & de mettre le comble à ſa gloire, en devenant

Médiateur

Médiateur entre les Puiſſances belligérantes.

Faut-il s'étonner, après cela, que la France, unie déjà par tant de nœuds à ſon auguſte Maiſon, ſe ſoit empreſſée de les reſſerrer encore par le mariage d'un des héritiers du Trône avec *Marie-Joſephe-Louiſe*, Princeſſe de Savoie, ſa petite-Fille?

On pourroit ſe diſpenſer d'ajouter ici des détails ſur ſa vie privée, ſi tout ce qui peint le grand Prince n'étoit auſſi inſtructif qu'il doit être intéreſſant. Qu'on ſe repréſente donc, pour achever le tableau, un Souverain vivant au milieu de ſon Peuple, comme un Pere dans le ſein de ſa famille; l'accès du Trône librement ouvert aux plaintes du moindre Citoyen; ſa vigilance conſtamment appliquée au maintien de l'ordre; toutes les affaires éclairées par ſes yeux, & peſées dans la balance de la Juſtice la plus attentive & la plus exacte; un Souverain ſimple & modeſte dans ſon genre de vie, ſans rien dérober à l'éclat de la Majeſté Royale, affable & populaire, ſans en affoiblir la

dignité ; humain & compatiſſant, ſans en compromettre les devoirs : qu'on ſe repréſente autour de lui les Lettres encouragées par une protection ſage, & réprimées dans leurs abus par une ſageſſe plus néceſſaire encore ; les Beaux-Arts cultivés avec choix, & reſſerrés dans les bornes de la décence & de l'utilité ; la Religion ſurtout floriſſante par ſon zele à en maintenir les droits ; reſpectée dans ſa conduite par les exemples d'une ſolide piété ; & l'on aura l'idée d'un Prince vraiment Philoſophe, digne d'être comparé, par l'Etranger, à *Salomon*, &, par ſes Sujets, à *Henri IV*.

Fin du quatrieme volume.

LISTE DES ECRIVAINS

Dont on a parlé dans ce volume.

☞ On a marqué d'une * ceux qu'on a cru vivans.

S.

W.

Y.

TABLE DES LETTRES.

Fin de la Table du dernier volume.

TABLE
DES PRINCIPALES MATIERES
CONTENUES
DANS LES TROIS SIECLES
DE
LA LITTÉRATURE FRANÇOISE.

A

C.

D.

E.

L.

MODELES.

P.

S.

T.

V.

Fin de la Table des Matieres.





